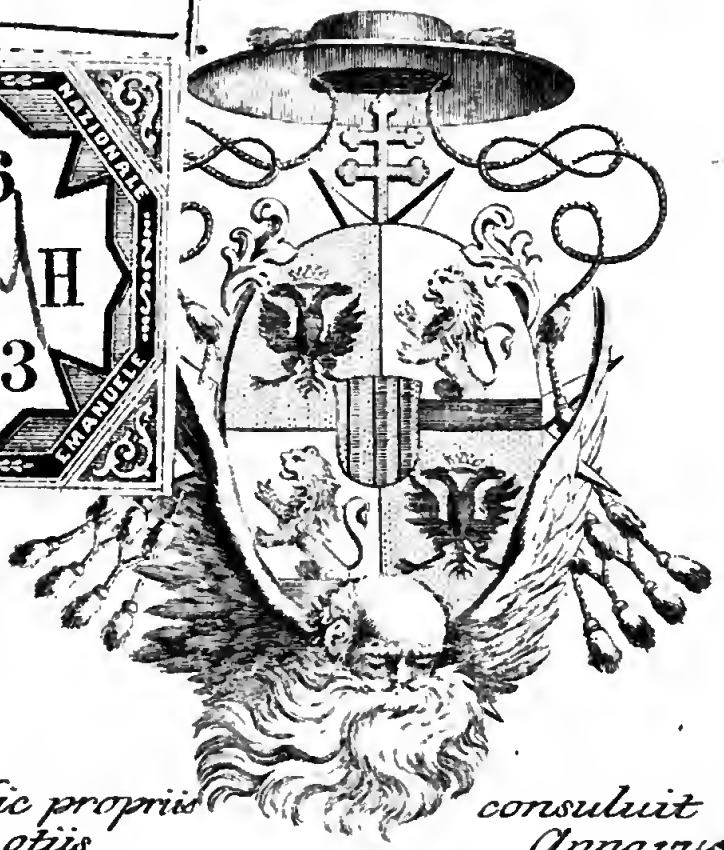
6
16 D
12

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 M H
33



Sic propriis otiis consuluit Anno 17

6 16 . D . 12

XXII. n. 33.

MEMOIRES
GEOGRAPHIQUES,
PHYSIQUES
ET HISTORIQUES

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Tirés des Lettres Edifiantes, & des Voyages des Missionnaires Jésuites.

Par l'Auteur des Mélanges intéressans & curieux.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

MÉMOIRES
GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Amérique.

EN RASSEMBLANT tout ce que les différens écrits des Miſſionnaires contiennent ſur ce nouveau monde, nous avons penſé que ſa diviſion en deux parties répandroit plus d'ordre & de clarté dans la collection, & en ſeroit par-là plus agréable.

Nous le diviſons donc, ſans égard pour les méthodes reçues, en Amér. méridionale, qui comprendra l'

que & tout le Continent juſqu'au détroit de Magellan, & en Amérique ſeptentrionale dans laquelle ſera renfermé tout ce qui eſt au-delà du Mexique & du Golphe de ce nom, & les différentes Iſles qui dépendent de ces contrées.

§. I.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. Du Pérou ; ſa ſituation & ſon étendue.

SUIVANT les Cartes les plus récentes, le Pérou qui fait la partie la plus conſidérable de l'Amérique méridionale, & duquel dépendent tous les établiſſemens Eſpagnols dans cette contrée, eſt ſitué entre le 6e degré de latitude nord, & le 38e ſud, & entre les 290e & 318e degrés de longitude. Sa longueur eſt d'environ 850 lieues du ſud-eſt au nord-eſt, & ſa plus grande largeur eſt à-peu-près de 300 lieues de l'eſt à l'oueſt. Ses bornes ſont au nord, la contrée de *Tierra-Firme*; à l'orient, les provinces des Amazones & le Bréſil ; au midi le Chily & la terre de Magellan, & au couchant la mer Pacifique. Cette vaſte étendue eſt gouvernée par un Vice-Roi, qui réſide à Lima, Capitale du Pérou,

& comme l'appelle le Savant Dom d'Ulloa, la reine de toutes les villes de l'Amérique méridionale, & par pluſieurs Gouverneurs particuliers.

C'eſt dans le Pérou qu'eſt compris la province du Paraguai, habitée par les Eſpagnols, des Métis, &c. & le Paraguai, proprement dit, qui comprend les peuplades d'Indiens, qui font la matiere de ce paragraphe : contrée devenue fameuſe par les loix qu'elle a reçue, & par la qualité des Légiſlateurs qui ont pris ſoin de les établir; mais avant de nous engager dans la deſcription phyſique & hiſtorique du Paraguai d'après les Écrivains Jéſuites, rappellons ici l'idée que l'illuſtre Monteſquieu s'étoit formée de la domination des Jéſuites dans le Paraguai (*a*). On a voulu en faire un crime à la Société, qui regarde le plaiſir de commander comme le ſeul bien de la vie ; mais il ſera toujours beau de gouverner des hommes en les rendant plus heureux.

Il eſt glorieux pour elle d'avoir été la premiere qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion, jointe à celle

(*a*) Eſprit des Loix, tom. premier, pag. 73.

de l'humanité. En réparant les dévaſtations horribles des Eſpagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain.

Un ſentiment exquis qu'a cette Société, pour tout ce qu'elle appelle honneur, ſon zele pour une Religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choſes, & elle y a réuſſi : elle a retiré des bois des peuples diſperſés, elle leur a donné une ſubſiſtance aſſurée, elle les a vêtus ; & quand elle n'auroit fait par-là qu'augmenter l'induſtrie parmi les hommes, elle auroit beaucoup fait.

Le P. Florentin de Bourges, Capucin, va nous apprendre par quels moyens les Jéſuites ſont parvenus à exécuter ces grandes choſes ; la relation de ſon voyage dans le Paraguai & le Pérou offriront d'ailleurs des détails curieux & intéreſſans (*a*). On ne retranchera rien de ſon récit, quoiqu'il contienne bien des pratiques du Chriſtia-

(*a*) Il eſt inſeré dans le tome 13. des Lettres Edifiantes, pag. 228.

niſme ; mais il eſt bon de faire remarquer qu'elles tiennent à la conſtitution politique, ainſi que l'a obſervé le célebre Ecrivain que nous venons de citer.

Obſervons d'abord que le P. Florentin partit du Port-Louis le 20 Avril 1711 pour ſe rendre à la côte de Coromandel, mais que divers incidens le conduiſirent à *Buenos-Ayres*, Ville avec Evêché, & Capitale d'un Gouvernement particulier ; ſubordonné en différens cas au Vice-Roi de Lima. Cependant pour parvenir au terme de ſa Miſſion, il réſolut d'aller *à la Conception*, Ville autrefois, Capitale du Chily, & qui a cedé ce titre à San-jago.

Je partis de Buenos-Ayres, dit notre Capucin, vers la fin du mois d'Août 1712, & au bout de huit jours j'arrivai à *Santafé*, petite Bourgade, éloignée d'environ ſix lieues de Buenos-Ayres, & ſituée dans un pays fertile & agréable le long d'une riviere qui ſe jette dans le grand fleuve de la Plata. J'y ſéjournai deux jours, & je repris la route de *Corduba*. Il y avoit cinq jours que je marchois lorſque les guides qu'on m'avoit donnés à *Santafé* diſparurent tout-à-coup. J'eus beau les chercher,

je n'en pus avoir aucunes nouvelles.

Dans l'embarras où me jetta cet accident au milieu d'un pays inconnu, où je ne trouvois perſonne qui pût m'enſeigner le chemin que je devois tenir, je pris la réſolution de retourner à Santafé, en prenant bien garde de ne pas m'écarter du ſentier qui me paroiſſoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois, où les traces que je trouvai me firent juger que c'étoit le chemin de Santafé, je marchai quatre jours, & je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaiſſes forêts, ſans y voir aucune iſſue. Comme je ne rencontrois perſonne dans ces bois déſerts, je fus tout-à-coup ſaiſi d'une certaine frayeur qu'il ne m'étoit pas poſſible de vaincre. Il étoit preſque impoſſible de retourner ſur mes pas, à moins que je ne vouluſſe m'expoſer à mourir de faim & de miſere; mes petites proviſions étoient conſommées, & je ſavois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déja paſſé, au lieu que dans ces bois je trouvois des ruiſſeaux & des ſources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiſeaux, des œufs d'autru-

che, & même du gibier, dans les endroits où l'herbe étoit plus épaiſſe & plus haute. Il eſt difficile d'imaginer, à moins que de l'avoir vû, combien il ſe trouve de gibier dans ces vaſtes plaines qui ſont aux environs de Buenos-Ayres, & dans le Tucuman, autre Province qui ſépare la Province de Buenos-Ayres du Pérou proprement dit.

Ceux qui font de longs voyages dans ce pays ſe ſervent pour l'ordinaire de chariots, & ils en menent trois ou quatre, plus ou moins, ſelon leur bagage & le nombre de leurs domeſtiques. Ces chariots ſont couverts de cuir de bœuf; celui ſur lequel monte le maître eſt plus propre; on y pratique une petite chambre, où ſe trouvent un lit & une table; les autres portent les proviſions & les domeſtiques. Chaque chariot eſt traîné par de gros bœufs, & le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays fait qu'on ne les épargne pas.

Quoique cette voiture ſoit lente, on ne laiſſe pas de faire dix à douze grandes lieues par jour, & les proviſions que l'on porte avec ſoi ſe réduiſent à du pain, du vin, & de la viande ſalée; pour ce qui eſt de la viande fraîche,

on n'en manque jamais ſur la route. Il y a une ſi grande quantité de bœufs & de vaches, qu'on en trouve juſqu'à trente & quarante & quelquefois cinquante milles qui errent enſemble dans ces plaines immenſes. Malheur au Voyageur qui ſe trouve engagé au milieu de ces troupeaux, non pas que ſa vie ſoit en danger ; mais c'eſt que ſouvent il eſt trois ou quatre jours à s'en débarraſſer.

Les navires qui arrivent d'Eſpagne à Buenos-Ayres n'y chargent que des cuirs pour leur retour. C'eſt alors que ſe fait le grand maſſacre ou *le matança*, l'on tue juſqu'à cent mille bœufs & même d'avantage ſuivant la grandeur & le nombre des vaiſſeaux. On les dépouille de leur peau, & on abandonne les corps. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ſi l'on paſſe trois ou quatre jours après à l'endroit où l'on a fait le matança, on n'y trouve plus que les oſſemens de ces animaux. Les chiens ſauvages & une eſpece de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe ont déja dévoré & conſumé les chairs, qui ſans cela infecteroient le pays. On ſent bien que par ce maſſacre qui ſe renou-

elle preſque tous les ans, le nombre de es bœufs eſt aujourd'hui fort diminué ; :s Voyageurs aſſûrent cependant qu'on n voit encore des troupeaux prodi- ieux, ce qui doit faire juger de la mul- plication énorme de ces beſtiaux.

Si un Voyageur veut du gibier, il e lui faut pour s'en pourvoir qu'un bâ- on & de la ficelle ; il met un nœud oulant au bout de ſon bâton, & ſans ortir de ſon chariot, ſans interrompre on chemin, il peut prendre autant de erdrix qu'il veut. Elles ne s'envolent as quand on paſſe, & pourvu qu'elles oient cachées ſous l'herbe, elles ſe roient en ſûreté. Il s'en faut bien qu'el- es ſoient d'un auſſi bon goût que celles l'Europe ; elles ſont ſeches, aſſez inſi- ides, & preſque auſſi petites que des ailles.

Quoique au milieu de ces forêts où e m'étois engagé, les perdrix ne fuſſent as auſſi communes que dans les vaſtes laines dont je viens de parler, je ne aiſſois pas d'en trouver dans les en- roits où le bois étoit moins épais. Elles ſe laiſſoient approcher de ſi près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un ſimple bâton ; je pou-

vois les faire cuire fort aiſément, parce que j'avois appris des Indiens leur maniere de faire du feu en frottant deux morceaux d'un certain bois, l'un contre l'autre.

L'étendue de ces vaſtes forêts eſt quelquefois interrompue par des terres ſablonneuſes & ſtériles de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverſer ces plaines, l'ardeur d'un ſoleil brûlant, la faim, la ſoif, la laſſitude, me faiſoient vivement regretter les bois d'où je ſortois. Je continuai ma route ſans ſavoir à quel terme elle devoit aboutir, & ſans qu'il y eût perſonne qui pût me l'indiquer. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déſerts des endroits enchantés, que ni l'étude des hommes ne pourroit imaginer, ni l'induſtrie imiter.

Il y avoit un mois que j'errois ainſi dans cette vaſte ſolitude, lorſqu'enfin je me trouvai ſur le bord d'une aſſez grande riviere, d'où je découvrois une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une groſſe tour en forme de clocher. Cette vue me cauſa une véritable joie, m'imaginant que cette ville que je voyois, pouvoit bien être Cor-

luba ; & qu'apparemment je m'étois trompé dans mon chemin. Je fus bientôt détrompé par quelques Indiens que je rencontrai ; & qui me dirent en langue Eſpagnole que c'étoit une peuplade du Paraguai, appellée la peuplade de Saint François Xavier.

Sûr d'être bien reçu des Miſſionnaires Jéſuites qui avoient ſoin de cette peuplade, j'allai droit à l'Egliſe. Elle fait face à une grande place, où aboutiſſent les principales rues de la Ville, qui ſont toutes fort larges & tirées au cordeau. Auſſi-tôt que les Peres ſçurent qu'un Religieux étranger étoit dans leur Egliſe, ils y deſcendirent tous pour me recevoir. Le Supérieur me préſenta de l'eau-bénite & me complimenta ; on ſonna les cloches, & les enfans qui s'aſſemblerent ſur le champ, chanterent quelques prieres pour rendre graces à Dieu de mon arrivée La priere achevée, on me conduiſit dans la maiſon pour m'y rafraîchir, & on me logea dans une chambre commode. Cette Communauté étoit compoſée de ſept Prêtres, continuellement occupés de leurs fonctions de Miſſionnaires.

La maniere dont ils cultivent cette

Chrétienté me frappa ſi fort, que je l'ai toujours préſente à l'eſprit. Voici l'ordre qui s'obſerve dans la peuplade de Saint François Xavier où j'étois, laquelle eſt compoſée d'environ trente mille ames.

On ſonne la cloche dès la pointe du jour pour appeller le peuple à l'Egliſe, un Miſſionnaire fait la priere du matin; on dit enſuite la Meſſe, après quoi chacun ſe retire pour vaquer à ſes occupations. Les enfans depuis l'âge de ſept à huit ans juſqu'à l'âge de douze, ſont obligés d'aller aux écoles, ou des maîtres leur enſeignent à lire & à écrire, & les inſtruiſent des devoirs du Chriſtianiſme & de ſes premiers préceptes. Les filles ont également des écoles, où des Maîtreſſes d'une vertu éprouvée leur apprennent le Cathéchiſme, & leur montrent à lire, à coudre, à filer, & tous les ouvrages convenables à leur ſexe.

A huit heures ils ſe rendent à l'Egliſe, ou après avoit fait la priere du matin, ils récitent par cœur & à haute voix le Catéchiſme; les garçons placés dans le Sanctuaire, & rangés ſu pluſieurs files commencent; les fille

placées dans la Nef, répetent ce que es garçons ont dit. Ils entendent enuite la Meſſe, après laquelle ils acheent de réciter le Catéchiſme, puis ils 'en retournent aux écoles.

Au ſoleil couchant on ſonne la priere lu ſoir, après laquelle on récite le chapelet à deux chœurs. Perſonne n'eſt diſpenſé de cet exercice, ceux que des raiſons empêchent de venir à l'Egliſe ne manquent pas de le réciter dans leurs maiſons.

Pendant l'Avent & le Carême on fait le Catéchiſme tout les Samedis & les Dimanches dans l'Egliſe ; & comme elle ne peut contenir tous le monde, trois ou quatre Miſſionnaires vont trois fois la ſemaine, accompagnés d'une troupe d'enfans, faire le Catéchiſme dans divers quartiers de la peuplade.

Les Dimanches & les Fêtes on célebre trois Meſſes hautes, la premiere à ſix heures, la ſeconde à ſept heures & demie, & la troiſieme à neuf heures ; à chaque Meſſe il y a prédication. Les Confrairies du Scapulaire & du Roſaire y ſont établies ; mais celle du Saint Sacrement a quelque choſe qui frappe.

Tous les Jeudis on donne la béné-

diction du Saint Sacrement ſelon la permiſſion qu'on en a obtenue du Pape ; & à voir le concours des fideles qui s'y rendent, on croiroit que tous les Jeudis de l'année ſont autant de Fêtes. Chaque fois que l'on porte le Viatique aux malades, un certain nombre de Confreres doivent l'accompagner avec des flambeaux ; leur zele eſt ſi ſincere, & leur foi ſi vive, que la pénitence à laquelle ils ſont le plus ſenſibles, quand ils ont commis quelque faute conſidérable, c'eſt d'être privés de cet honneur.

La fréquentation des Sacremens y eſt fort en uſage, & il y a peu de Chrétiens qui ne ſe confeſſent & ne communient tous les mois. En général ils menent tous une vie très-innocente, & telle qu'on nous dépeint celle des Chrétiens de la primitive Egliſe. Rien de plus parfait que l'union & la charité qui regnent parmi eux. Comme les biens ſont communs, l'ambition & l'avarice leur ſont des vices inconnus, & on ne voit parmi eux ni diviſion ni procès.

Bien des choſes contribuent à la vie innocente de ces peuples. Premiérement leur docilité naturelle, & le ſoin que l'on prend de les inſtruire des de-

voirs des véritables Chrétiens. Secondement les exemples de ceux qui les gouvernent ; & en troiſieme lieu le défaut de communication avec les Européans. Comme on ne trouve dans le Paraguai ni mines d'or & d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Eſpagnol ne s'eſt aviſé de s'y établir ; & quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potoſi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainſi qu'il a été ordonné par la Cour d'Eſpagne. On le loge dans une maiſon deſtinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui eſt néçeſſaire, & les trois jours expirés il doit continuer ſon voyage, à moins qu'il ne lui ſurvienne quelque maladie.

Dans toutes les peuplades, il y a un chef, qu'on nomme Fiſcal. C'eſt toujours un homme d'âge & d'expérience qui s'eſt acquis de l'autorité par ſa piété & par ſa ſageſſe. Il veille ſur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le ſervice ſpirituel. Il a un rôle qui contient les noms & ſurnoms de tous les habitans, les chefs de famille, les femmes, & le nombre des en-

fans. Il remarque ceux qui manquent à la Priere, à la Meſſe, & aux autres Offices, & il s'informe des raiſons qui les ont empêché d'y aſſiſter. Il a ſous lui pour l'aider dans cette fonction un autre Officier qui s'appelle *Teniente* ; celui-ci eſt chargé du ſoin des enfans ; ſa charge principale eſt d'examiner s'ils ſont aſſidus aux écoles, s'ils s'appliquent, & ſi les Maîtres qui les enſeignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne auſſi à l'Egliſe pour les contenir dans la modeſtie par ſa préſence.

Ces deux Officiers ont encore des ſubalternes, dont le nombre eſt proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade eſt partagée en différens quartiers, qui ont chacun un Surveillant choiſi parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il ſe commet quelque faute, auſſi-tôt il en donne avis au Fiſcal, qui fait enſuite ſon rapport aux Miſſionnaires. Si la faute eſt ſecrette, on donne ſecrettement au coupable, les avis capables de le faire rentrer en lui-même ; ſi c'eſt une récidive, on lui impoſe une pénitence conforme à la faute commiſe ;

is ſi cette faute eſt publique & ſcan-
euſe, la réprimande ſe fait en pré-
ce des autres, le coupable vient re-
rcier le Miſſionnaire du ſoin qu'il
:nd de ſon ſalut.
Etant élevés dans cette coutume dès
ır enfance, ce ſeroit parmi eux un
ne certain d'un mauvais naturel, ſi
elqu'un manquoit à cet uſage. On a
in de marier les jeunes gens dès qu'ils
nt en âge de l'être, & par-là on pré-
ent tous les déréglemens auxquels la
uneſſe eſt ſi ſujette.
La maniere dont s'adminiſtre le tem-
›rel n'eſt pas moins admirable. Avant
ıe les Jéſuiſtes euſſent porté le flam-
:au de l'Evangile dans le Paraguai,
: pays étoit habité par des peuples
›ut-à-fait barbares, ſans religion, ſans
›ix, ſans ſociété, ſans habitation ni
:meure fixe, errans au milieu des bois,
u le long des rivieres. Ils n'étoient
ccupés que du ſoin de chercher de
uoi ſe nourrir eux & leur famille qu'ils
:aînoient par-tout avec eux. Soit
u'ils n'euſſent point de connoiſſance de
Agriculture, ou qu'ils ne vouluſſent
as prendre la peine de s'y appliquer;
s ne vivoient que de fruits ſauvages

qu'ils trouvoient dans les bois, du poiſſon que les rivieres leur fourniſſoient en abondance, & des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ; ils ne demeuroient dans chaque endroit qu'autant de tems qu'ils y trouvoient de quoi vivre.

Les Jéſuites animés du zele ardent de la Religion qui a toujours caractériſé leur inſtitut, ſe répandirent au commencement du dix-ſeptieme ſiecle dans ce nouveau monde que les Eſpagnol venoient de ſoumettre à leur Monarchie. Ils pénétrerent dans ces immenſes forêts avec un courage à toute épreuve, & à force de patience, de douceur & de complaiſance pour les barbares habitans qui fuyoient devant eux, ils parvinrent à s'en faire écouter ; ils commencerent par en faire des hommes avant d'eſſayer de les rendre Chrétiens.

Mais pour aſſûrer les ſuccès de leurs travaux, les Miſſionnaires ſongerent à fixer l'inconſtance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde & errante, & en les raſſemblant en ſociété & leur faiſant goûter des avantages dans cette réunion. Ils firent venir de Buenos-Ayres des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux & des mules ; ces

eſtiaux multiplierent ſi fort en peu de
mps, qu'on en eut bientôt ſuffiſamment
our la ſubſiſtance des Néophytes. Alors
n commença à former des peuplades ;
n apporta de Buenos-Ayres tous les
utils néceſſaires, ſoit pour couper des
ois & mettre en œuvre les pierres &
s matériaux que le pays fourniſſoit,
oit pour défricher & cultiver les terres.
On fit proviſion de bled, de légumes,
de différentes ſortes de grains dont
s terres puſſent être enſemencées. On
nſeigna aux Indiens la maniere de faire
e la brique & de la chaux ; on leur
raça le plan des maiſons qu'il falloit
onſtruire ; les Miſſionnaires eux-mê-
nes mettoient la main à tous ces ou-
rages, & ils eurent la conſolation de
oir bientôt trois peuplades habitées.

Ces nouveaux Citoyens ſentant leur
onheur, s'empreſſerent d'en faire part à
eurs parens & à leurs amis. Ils faiſoient
les excurſions dans les endroits les plus
cartés, & ils ne revenoient jamais de
eur courſe, qu'ils n'amenaſſent avec eux
n grand nombre d'infideles. La douceur
vec laquelle on recevoit ceux-ci, &
es témoignages de tendreſſe qu'on leur
lonnoit, les apprivoiſoient inſenſible-

ment ; tous les habitans de la peuplade s'empreſſoient à bâtir des maiſons pour ces nouveaux venus, tandis que les Miſſionnaires les diſpoſoient à recevoir le Baptême. Enſuite ils alloient chercher leurs alliés, leurs amis, pour les faire participer aux mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru de cette maniere dans chaque peuplade, on en forma de nouvelles. Les anciennes fourniſſoient tout ce qui étoit néceſſaire à la fondation des nouvelles, & celles-ci dans la ſuite contribuoient aux beſoins des autres dont on projettoit l'établiſſement. Par la ſuite de ce plan, en moins d'un ſiecle on a réduit en plus de cent peuplades pluſieurs milliers d'Indiens, qui ſont parfaitement inſtruits dans la Religion Chrétienne, & dont les mœurs ſont très-innocentes. Les Miſſionnaires qui les gouvernent ſe ſont attachés à ſuivre l'exemple de leurs prédéceſſeurs ; ils avancent ſans ceſſe du côté du nord, & font tous les jours de nouvelles recrues.

Dès qu'il arrive d'Eſpagne un eſſain de Miſſionnaires, le Provincial du Paraguai les envoie dans les endroits les plus éloignés, pour relever ceux qui

it déja paſſé pluſieurs années à courir
i milieu des forêts après les barbares,
qui ont conſumé leurs forces & leur
nté dans des Miſſions ſi pénibles. Ceux-
ſont envoyés dans les anciennes peu-
ades pour y avoir ſoin des Chrétiens.
A meſure qu'on formoit de nouvel-
s peuplades, on en fixoit les limites,
in de prévenir les plaintes & les mur-
ures. A quelques-unes on aſſigna
ente à quarante lieues aux environs,
d'autre moins; ou même davantage,
lon la grandeur de la peuplade, le
ombre des habitans, & la qualité du
rroir. Dans chaque peuplade on exa-
ina la différence des terres, & à quoi
les étoient propres; on mit les beſ-
aux dans celles qui pouvoient fournir
pâturage; on deſtina les autres à être
nſemencées. On fit choix parmi les
abitans, de ceux qu'on devoit charger
u ſoin des beſtiaux, & de ceux qu'on
evoit appliquer à la culture des terres.
)n fit venir de Buenos-Ayres des Ou-
riers pour apprendre au reſte des In-
iens les métiers les plus néceſſaires à
ı ſociété civile. Leur application & le
énie qu'ils ont pour les arts méchani-
ues, leur fit apprendre aiſément ce

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

qu'on leur enſeignoit ; avec le tems & l'expérience ils ſe ſont perfectionnés, & il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles & les étoffes dont ils ont beſoin ; l'été ils s'habillent de toile de coton, & l'hyver ils ſe font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique eſt aſſez conſidérable, car l'oiſiveté eſt bannie de toutes les peuplades ; lorſque les habitans ſont ſuffiſamment pourvus de toiles & d'étoffes, on envoie le ſurplus à Buenos-Ayres, à Corduba, & au Tucuman. L'argent qui ſe retire du débit de ces marchandiſes eſt employé à acheter les diverſes choſes qui viennent d'Europe, & qui ne ſe trouvent point chez eux. Ils font pareillement un aſſez grand commerce d'une herbe appellée *l'herbe du Paraguai*, & qui eſt fort en uſage dans le Chili & dans le Pérou, de la même façon dont on uſe du thé en Europe ; avec cette différence que l'herbe du Paraguai eſt beaucoup moins chere, puiſqu'on ne la vend que trente ſols la livre. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic ſont partagés entre les habitans de la peuplade.

Les maiſons qu'ils ſe ſont bâties eux-

mêmes n'ont qu'un ſeul étage. Elles ſont ſolides & ſans nul ornement d'architecture. Celle des Jéſuites n'a d'autre différence du côté de la conſtruction ſi ce n'eſt qu'elle a deux étages. Mais l'Egliſe eſt vaſte & magnifique : le deſſein en eſt venu d'Europe, & les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle eſt toute de pierre de taille, & le dedans eſt orné de peintures qui ſont auſſi l'ouvrage des Indiens. Tout y eſt de bon goût, & les retables ſont bien dorés. La Sacriſtie eſt bien pourvue d'argenterie & d'ornemens très-propres. Enfin l'Egliſe de la peuplade de Saint François Xavier ſeroit eſtimée dans les plus grande villes de l'Europe.

Rien n'eſt plus admirable que l'ordre & la maniere dont on pourvoit à la ſubſiſtance de tous les habitans de la peuplade ; ceux qui font la récolte ſont obligés de tranſporter tous les grains dans des magaſins publics. Il y a des gens établis pour la garde de ces magaſins, qui tiennent un regiſtre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les Officiers qui ont l'adminiſtration des grains, délivrent aux chefs des quartiers, la quantité néceſſaire pour

toutes les familles de leur diſtrict, & ceux-ci les diſtribuent auſſi-tôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus ou moins nombreuſe.

Il en eſt de même pour la diſtribution de la viande; on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci font avertir les chefs de quartier qui prennent ce qui eſt néceſſaire pour chaque famille, & enſuite on la diſtribue à proportion du nombre de perſonnes qui la compoſent.

Par-là on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette chrétienté. On n'y voit ni pauvres, ni mandians, & tous ſont dans une égale abondance des choſes néceſſaires à la vie. Il y a outre cela dans chaque peuplade pluſieurs grandes maiſons pour les malades; les unes ſont deſtinées pour les hommes, & les autres pour les femmes.

Comme les Prêtres ne s'occupent que de l'inſtruction & de la conduite ſpirituelle de ces nouveaux Chrétiens; il y a encore trois Freres, dont l'un qui a une Apoticairerie bien garnie, prépare les

les remedes néceſſaires aux malades, les deux autres préſident à l'adminiſtration du temporel, & obſervent ſi dans la diſtribution journaliere qui ſe fait à chaque famille ; tout s'y paſſe avec la droiture & l'équité convenables.

Malgré les agrémens que je trouvois à paſſer mes jours dans ces Miſſions, & malgré la charité ingénieuſe des Jéſuites à trouver des raiſons pour m'y faire reſter, je pris la réſolution de me rendre à Corduba, & on me donna des gens pour porter les proviſions néceſſaires en chemin. Il eſt de deux cens lieues ; je fus un mois à m'y rendre. Je paſſai par Saint Nicolas & par la Conception, deux autres peuplades de la Miſſion de Paraguai où il y a bien dans chacune quatorze ou quinze mille ames.

Elles ſont placées au bord d'une petite riviere à trois journées l'une de l'autre. Les rues en ſont droites & bien alignées, les maiſons ſolides & d'un ſeul étage. Les deux Egliſes ſont face chacune à une grande place ; elles ſont grandes, bien bâties, & richement ornées. On y obſerve dans ces deux peuplades & dans toutes les autres, le même ordre que dans celle de Saint François

Xavier. On les prendroit chacune pour une famille, ou pour une Communauté bien réglée.

Je rencontrai ſur ma route une *Jaccra* qui appartenoit à un Eſpagnol. Les Caſtillans appellent ainſi certaines terres dont les Rois d'Eſpagne récompenſerent les Officiers & les Soldats qui s'étoient ſignalés à la conquéte du pays. On trouve quantité de ces *Jaccras* dans toute l'Amérique. Il y a dans chacune un petit village compoſé de maiſons & de huttes, où demeurent les Caffres & les autres Eſclaves qui cultivent les terres.

Le Maître de cette Jaccra me reçut fort bien, & comme je trouvai là des gens pour me conduire juſqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides; mais ces bons Indiens vouloient abſolument me ſuivre juſqu'à mon terme, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & j'eus beaucoup de peine à leur perſuader que leurs ſervices ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occaſion où la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'eſt certainement dans celle-ci. J'étois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces bonnes gens, & il fallut

qu'ils se contentassent de ma bonne volonté & de la promesse que je leur fis de ne les pasoublier dans mes prieres.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint François Xavier, & moi après m'être reposé un jour dans la Jaccra de ce Gentilhomme Espagnol, j'arrivai à Corduba au bout de huit jours de marche. Corduba est une ville assez considérable, & plus grande que Buenos-Ayres ; elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau & assez fertile. Il y a un Siége Episcopal & un Chapitre, plusieurs Maisons Religieuses, & un Collége de Jésuites.

De Corduba j'allai à la *Punta*. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *las Cordileras* (*a*).

(*a*) On rend également ce mot en François par *Cordillieres* ou *Cordelieres*. Ce dernier a semblé mériter la préférence de la part des Académiciens François qui ont été dans le Pérou, à cause de l'allusion qui se trouve entre la chaîne de montagnes dont il s'agit & une *Cordeliere*, sorte de colier de ganse de soie noire, remplie de nœuds comme le cordon d'un Cordelier, dont les femmes se parent le cou.

Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-cinq lieues de Corduba à la Punta, je partis ſans guide, mais après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays déſert & ſabloneux qui eſt aſſez proche des montagnes. Je fus ſurpris par la nuit ſans avoir le tems de gagner une *Jaccra*, quoiqu'il s'y ent rouve un aſſez grand nombre ſur cette route, & bien m'en prit d'être monté ſur un arbre pour m'y repoſer, car je fus réveillé par un grand tigre, qui cependant s'en alla après avoir fait différentes tentatives pour monter près de moi.

Arrivé à la Punta, je trouvai cette Bourgade déſolée par une maladie contagieuſe qui avoit enlevé les deux tiers des habitans, & j'en repartis bientôt pour Mendoza, qui en eſt éloignée de vingt-cinq lieues.

Mendoza eſt une ville aſſez grande, mais peu peuplée. Elle eſt ſituée au pied des cordelieres qui forment une longue chaîne qui court du nord au ſud, & partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à Mendoza pluſieurs Maiſons Religieuſes, & un Collége de Jéſuites, où je fus auſſi bien reçu que je l'avois été au Paraguai.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'eſpérois de trouver quelque vaiſſeau François qui me porteroit aux iſles Mariannes; d'où je pourrois me rendre à la côte de Coromandel.

Il y a deux routes pour aller de Mendoza à Sant-iago. La premiere eſt de traverſer les Cordelieres; la ſeconde de cotoyer ces montagnes, & de marcher au nord juſqu'à une Bourgade appellée *Sant Juan de la Fontera*, d'où l'on tourne enſuite vers le ſud, en cotoyant toujours les montagnes juſqu'à Sant-iago, qui eſt ſitué preſqu'à la même élévation du pôle que Mendoza. Par la premiere route il n'y a que vingt-cinq lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la ſeconde.

A la vérité, la premiere de ces routes eſt ſi difficile à cauſe des neiges, qu'il faut paſſer dans les cordelieres, que les Eſpagnols aiment mieux prendre la ſeconde. L'envie que j'avois d'arriver promptement au Chili, me fit prendre la plus courte quoique dangéreuſe; & je me perſuadai qu'étant au mois de Décembre, qui eſt le tems d'été dans ces contrées méridionales,

je traverſerois les cordelieres auſſi facilement que j'avois paſſé en Europe les Alpes & les Pyrénées, ſur-tout étant à pied, & pouvant trouver plus d'accès que des gens à cheval.

Les deux premieres journées ne furent pas fort rudes ; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés preſque inſurmontables. Tantôt il me falloit grimper avec les pieds & les mains ſur des montagnes eſcarpées & toutes couvertes de neiges, & enſuite me laiſſer gliſſer ſur la neige dans des vallons où l'on n'appercevoit nul ſentier. Enfin après des fatigues incroyables que j'eſſuyai pendant ſept jours, je me trouvai au-delà des cordelieres.

Je marchois droit à Sant-iago, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, & que depuis deux jours j'avois apperçu du ſommet des plus hautes montagnes. Après avoir traverſé un Lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle Jaccra qui appartenoit au Collége des Jéſuites de Sant-iago. Il y a un village avec une petite Egliſe pour les habitans qui ſont negres & eſclaves, & au nombre de trois ou quatre cens.

Deux jours après j'arrivai à Sant-iago. Cette ville eſt la Capitale du Royaume du Chili. Elle eſt grande, bien peuplée, & ſituée dans une plaine agréable, qui eſt arroſée d'une belle riviere & d'un grand nombre de ruiſſeaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au pays, tous ceux qu'on y a tranſportés d'Europe y viennent parfaitement bien : la douceur du climat, la commodité du commerce, la fécondité des terres qui fourniſſent tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins & les délices de la vie, y ont attiré pluſieurs familles Eſpagnoles. Les rues ſont larges, bien alignées, les maiſons ſolidement bâties & commodes, Il y a un Siége Epiſcopal, un Chapitre, & pluſieurs Communautés Religieuſes.

J'y ſéjournai fort peu de tems, & je partis pour la Conception qui eſt à cent lieues de Sant-iago, & qui étoit autrefois la Capitale du Chili. Je mis douze jours à m'y rendre, & le pays que je traverſai me parût un des plus beaux & des plus fertiles que j'euſſe vu.

La Conception eſt une petite Ville Epiſcopale, ſituée dans le fond d'une grande baye, où les vaiſſeaux ſont en

ſûreté. Une iſle que la nature a formée au milieu de la baye, les met à l'abri de la fureur des flots & des vents (*a*). Elle eſt peu riche & peu peuplée, quoique le terroir y ſoit fertile & abondant. Auſſi tout y eſt à beaucoup meilleur marché qu'au Pérou, excepté les denrées d'Europe. Les maiſons ſont baſſes & mal bâties, ſans meubles & ſans ornement. Les Egliſes ſe reſſentent de la pauvreté du pays, & les rues ſont comme dans les villages de France. Je trouvai dans le port, les trois vaiſſeaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne devoient remettre à la voile que longtems après, je me déterminai à aller à *Valparayſſo*, où l'on m'aſſûra qu'il y avoit un navire qui étoit ſur ſon départ pour le Pérou. Valparayſſo n'eſt qu'à vingt lieues de Sant-iago, ainſi j'en fis deux cens pour y arriver, parce que je n'étois pas bien inſtruit.

Je me rendis enſuite par mer à Piſco, où j'appris que le *Prince des Aſturies*, vaiſſeau François, devoit partir inceſſamment pour Canton, & le Capitaine me promit de me faire avertir à Lima

(*a*) Tome 7. page 60.

du jour de ſon départ de Callao.

Un bâtiment Eſpagnol me tranſporta à ce Port qui eſt le principal & le plus fameux Port de toute l'Amérique méridionale. C'eſt le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vaſtes provinces. Il n'eſt éloigné que de deux lieues de Lima qui eſt la Capitale du Pérou, & le centre de tout le commerce de ce Royaume & de celui du Chili ; les Eſpagnols ont bâti la petite ville de Callao le long du rivage, & elle eſt entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de pluſieurs pieces d'Artillerie, toutes de fonte. Il y a un Gouverneur & une garniſon de cinq cens hommes que le Roi d'Eſpagne y entretient.

A peine fus-je arrivé à Callao, que je pris la route de Lima. Cette ville, la plus riche du nouveau monde, a deux lieues de circuit. Elle eſt à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon le plus étendu & le plus beau de tous ceux qui ſont le long de cette côte. Elle n'eſt fermée que d'une muraille de terre. Une petite riviere qui deſcend des montagnes coule auprès des murs, & ſépare la ville du fauxbourg. Les

eaux de cette riviere qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile & agréable, ſans quoi elle ſeroit aride & ſtérile, ainſi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce ſecours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette Capitale du Pérou eſt très-agréable, & par ſa ſituation, & par la douceur du climat, & par le grand nombre de Maiſons Religieuſes & d'Egliſes qui ſont magnifiques & richement ornées ; le plan en eſt régulier : les rues y ſont larges & tirées au cordeau, les maiſons quoique d'un ſeul étage, ſont ſpacieuſes, bien bâties, & très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées, mais le furieux tremblement de terre qui renverſa preſque toute la ville ſur la fin du ſiecle paſſé, a fait prendre aux habitans la précaution de les conſtruire plus baſſes (*a*). Il s'en faut beaucoup que cette ville ſoit peuplée à proportion de ſon étendue. On n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille ames.

Auſſi-tôt que j'y arrivai, *pourſuit*

(*a*) On verra ci-après le récit de l'affreux déſaſtre que cette Ville ſouffrit en 1746 par un nouveau tremblement de terre.

notre Capucin, j'allai rendre mes devoirs au Vice-Roi. C'étoit l'Evêque de Quito qui en faiſoit les fonctions, parce que le Vice-Roi en titre étoit mort, auſſi bien que l'Archevêque de Lima qui exerce de droit lorſque la Vice-Royauté vient à vaquer ; & au défaut de l'un & de l'autre, l'Evêque de Quito gouverne juſqu'à ce que celui que le Roi d'Eſpagne a nommé, ait pris poſſeſſion.

Les Jéſuites ont quatre maiſons à Lima, outre leur Collége de Callao, ſavoir la maiſon Profeſſe, le Collége, le Noviciat, & une Paroiſſe d'Indiens qui eſt à une des extrémités de la ville, & que l'on nomme *el Cercado*.

J'avois paſſé une huitaine de jours en retraite dans le Noviciat des Jéſuites, lorſque je reçus la nouvelle que le *Prince des Aſturies* alloit mettre à la voile, je me rendis à Callao, & nous levâmes l'ancre le premier de Mars 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents aiſés qui regnent ſur cette mer nous porterent très-commodément aux iſles Mariannes.

On a vu la ſuite du Journal de notre Capucin à l'article de la deſcription des iſles Mariannes & des iſles Philippines.

CHAPITRE II.

Voyage à la Chine par le Détroit de Magellan & la mer du Sud. Erreur des Géographes ſur l'étendue de la Terre de Feu & ſur le Cap de Hornes.

NOUS mîmes à la voile de Saint-Malo le 26 Décembre 1704, dit le P. Nyel (*a*), avec un vent favorable, qui nous conduiſit en quinze jours aux Canaries. Après avoir ſouffert des calmes fâcheux ſous la ligne, & trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à ſoixante lieues du détroit de Magellan que nous voulions paſſer pour entrer dans la mer du Sud.

Nous eſſuyâmes à l'entrée de ce détroit un coup de vent ſi impétueux, qu'il rompit quatre cables, & nous fit perdre deux ancres. Nous reſtâmes quinze jours en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, & pour faire de l'eau dans une riviere

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 7. page 43.

que M. Baudrant de Belleſtre un de nos Officiers découvrit, & à laquelle il donna ſon nom. Cette terre eſt raſe, unie, entrecoupée de petites colines. Le terroir me parut aſſez-bon, & aſſez propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'eſt en ce lieu, le moins large du détroit, que les Eſpagnols ſous le regne de Philippe II bâtirent la Forteresſe de *nombre de Dios*, quand ils formerent la téméraire & inutile entrepriſe de fermer aux autres Nations le paſſage de Magellan en y bâtiſſant deux villes. Ils envoyerent à ce deſſein une nombreuſe flotte ſous la conduite de Sarmiento; mais la tempête l'ayant battue & diſperſée, le Capitaine arriva au détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux Forteresſes, l'une à l'entrée du détroit que je crois être nombre de Dios, & l'autre un peu plus avant, qu'il appella *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on appelle aujourd'hui *le Port-Famine*, parce que ces malheureux Eſpagnols y périrent miſérablement faute de vivre & de tous les autres ſecours. Cependant il ne paroît aucun veſtige de ces Fortereſſes, ni dans l'un, ni dans l'autre endroit.

On ne vit aucun des habitans du pays, parce que ces peuples aux approches de l'hyver ont coutume de ſe retirer dans les terres.

Comme la perte de nos ancres & de nos cables ne nous permettoit plus de franchir le détroit de Magellan, où l'on eſt obligé de mouiller toutes les nuits, & que l'hyver du pays approchoit, on réſolut de chercher par le détroit de Lemaire une route plus ſûre pour entrer dans la mer du Sud ; en deux jours nous nous trouvâmes à l'entrée de ce ſecond détroit, & nous le paſsâmes en cinq à ſix heures. Nous rengeâmes d'aſſez près la côte de la terre Del-Fuego ou de Feu, qui me parut n'être qu'un Archipel de pluſieurs Iſles plutôt qu'un Continent, comme on l'a cru juſqu'à préſent.

Je dois ici remarquer en paſſant une erreur aſſez conſidérable de nos Cartes anciennes & modernes, qui donnent à la Terre de Feu, qui va depuis le détroit de Magellan juſqu'à celui de Lemaire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car ſelon la ſupputation exacte que nous en avons faite, il eſt certain qu'elle n'a pas plus de ſoixante

lieues. La Terre de Feu eſt habitée par des Sauvages qu'on connoît encore moins que les peuples de la Terre Magellanique. On lui a donné le nom de Terre de Feu à cauſe de la multitude de feu que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que Dom Garcias de Nodel, ayant obtenu du Roi d'Eſpagne deux Frégates pour obſerver ce nouveau détroit, y mouilla dans une Baye, où il trouva pluſieurs de ces Inſulaires qui lui parurent dociles & d'un bon naturel. Suivant ces relations, ces barbares ſont blancs comme les Européans ; mais ils ſe défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur viſage, par des peintures biſarres. Ils ſont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luiſantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire eſt une certaine herbe amere qui croit dans leur pays, & dont la fleur eſt à-peu-près ſemblable à celle de nos tulipes. Ces peuples rendirent toutes ſortes de ſervices aux Eſpagnols ; ils travailloient avec eux & leur appor-

toient le poiſſon qu'ils pêchoient. Ils étoient armés d'arcs & de fléches, où ils avoient enchaſſé des pierres aſſez bien travaillées, & portoient avec eux une eſpece de coûteau de pierre, qu'ils mettoient à terre quand ils approchoient des Eſpagnols, pour leur marquer qu'ils ſe fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelaſſés les uns dans les autres, & ils avoient ménagé dans le toît qui ſe terminoit en pointe une ouverture pour donner un libre paſſage à la fumée. Leurs canots, faits de gros arbres étoient aſſez proprement travaillés, & ne pouvoient contenir que ſept ou huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long ſur deux de large; leur figure étoit à-peu près ſemblable à celle des gondoles de Veniſe. Les Barbares répétoient ſouvent *hoo, hoo*, ſans qu'on pût dire ſi c'étoit un cri naturel, ou quelque mot particulier à leur langue.

Au reſte, cette côte de la Terre de Feu eſt très-élevée, le pied des montagnes eſt rempli de gros arbres épais & fort hauts, mais le ſommet eſt preſque toujours couvert de neiges. On trouve en pluſieurs endroits un mouillage aſſez ſûr & aſſez bon pour faire

commodément du bois & de l'eau. En paſſant ce détroit nous reconnûmes vers notre gauche à une diſtance d'environ trois lieues, la terre des Etats de Hollande, qui nous parût auſſi fort élevée & fort montagneuſe.

Enfin après avoir paſſé le détroit de Lemaire, & reconnu au-delà quelques Iſles, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hyver, par le grand froid, la grêle, les pluies qui ne ceſſoient point, & par la briéveté des jours qui ne duroient que huit heures, & qui étant toujours très-ſombres, nous laiſſoient dans une nuit continuelle.

Nous entrâmes donc dans cette mer orageuſe, où nous ſouffrîmes de grands coups de vent qui ſéparerent notre vaiſſeau du *Marinet* avec lequel nous étions partis, & plus d'une fois nous eûmes à craindre d'être jettés par la tempête ſur des terres inconnues. Cependant nous ne paſsâmes pas la hauteur de cinquante-ſept degrés & demi de latitude ſud, & après avoir combattu pendant quinze jours contre la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoyant, le Cap de Hornes, qui eſt la

pointe la plus méridionale de la Terre de Feu. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos Cartes, qui placent le Cap de Hornes à cinquante-ſept degrés & demi ; ce qui ne peut être ; car quoique nous nous ſoyons élevés juſqu'à cette hauteur, nous ſommes paſſés aſſez au large de ce Cap, & nous ne l'avons point reconnu. Ce qui nous fit juger que ſa véritable ſituation doit être à cinquante-ſix degrés & demi.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation conſiſtoit à doubler le Cap de Hornes, nous continuâmes notre route avec moins de peine, & nous nous trouvâmes peu-à-peu dans des mers plus douces & plus tranquilles, de ſorte qu'après quatre mois & demi de navigation, nous gagnâmes le port de la Conception, dans le Royaume de Chili, où nous mouillâmes le 12 de Mai.

Nous nous rendîmes enſuite à Arica, port du Pérou, à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Cette ville & ce port étoient autrefois très-célebres, parce que c'étoit-là qu'on chargeoit les richeſſes immenſes qui ſe tiroient des mines du Potoſi pour les

conduire par mer à Lima ; mais depuis que des Pirates Anglois avoient exercé leurs brigandages sur ces côtes, on avoit pris la route de terre. On resta près de cinq mois dans ce port & dans celui de *Hilo*, qui n'en est éloigné que de trente lieues, & on fut mouiller ensuite à *Prisco*, à quarante lieues de *Lima*.

Il y avoit autrefois près de Prisco une ville située sur le rivage de la mer, mais elle fut presque entiérement ruinée par le tremblement de terre qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682, & qui causa aussi un dommage très-considérable à Lima ; car la mer ayant quitté ses bornes ordinaires, engloutit cette ville malheureuse, qu'on a tâché de rebâtir un peu plus loin, à un quart de lieue de la mer.

L'année 1746 a été, ainsi qu'on l'a dit déja, l'époque d'un grand changement dans les deux villes dont on vient de parler, Lima & Callao. Ce récit qui se trouve dans le vingt-septieme Volume des Lettres Édifiantes, mérite bien une place dans cette Collection.

Le 28 Octobre, sur les dix heures & demie du soir, on sentit un tremblement de terre si violent, qu'en moins

de trois minutes toute la ville fut renverſée de fond en comble. Le mal fût ſi prompt, que perſonne n'eût le tems de ſe mettre en ſûreté, & le ravage ſi univerſel, que la fuite n'étoit point un moyen d'éviter le danger.

Il ne reſta que vingt-cinq maiſons ſur pied, & cependant de ſoixante mille habitans dont la Ville étoit compoſée, il n'en a péri que la douzieme partie ; il eſt peu d'exemples dans les hiſtoires d'un événement ſi lamentable, & il eſt difficile que l'imagination ſeule, puiſſe ſe faire un tableau fidele d'une pareille calamité. Qu'on ſe repréſente toutes les Egliſes détruites, généralement tous les autres édifices abattus, & les ſeules vingt-cinq maiſons qui ont réſiſté à l'ébranlement, ſi maltraitées qu'il fallut les abattre.

Des deux tours de la Cathédrale, l'une fut renverſée juſqu'à la hauteur de la voûte de la nef, & l'autre juſqu'à l'endroit où étoient les cloches, & l'Egliſe a été entiérement écraſée & boulverſée par la chûte de ces tours.

Il en a été de même des Egliſes magnifiques qu'avoient différens Religieux. Et le dommage a été auſſi fort conſidé-

rable dans toutes les autres Egliſes de la Ville, qui étoient au nombre de ſoixante-quatre, y compris les Monaſteres & les Hôpitaux.

Ce qui a augmenté les regrets, c'eſt que la grandeur & la magnificence de la plûpart de ces Egliſes pouvoit ſe comparer à ce qu'il y a de plus ſuperbe en ce genre : il y avoit dans preſque tous ces temples ſacrés, des richeſſes immenſes, ſoit en peintures, ſoit en vaſes d'or & d'argent garnis de perles & de pierreries que la beauté du travail rendoit encore plus précieux.

Il eſt à remarquer que dans les ruines de la Paroiſſe de Saint Sebaſtien, on a trouvé le ſoleil renverſé par terre hors du Tabernacle ſans qu'il fut endommagé ; mais le ſoleil de l'Egliſe des Orphelins a été briſé de même que ſes cryſtaux.

Les cloîtres, les cellules des Maiſons Religieuſes des deux ſexes furent totalement ruinés. La chûte des grands édifices écraſa & entraîna les petits, & remplit de matériaux & de débris preſque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante exceſſive qui avoit ſaiſi tous les habitans, chacun chercha

à prendre la fuite ; mais les uns furent enſevelis ſous les ruines de leur maiſon, & les autres courant dans les rues furent écraſés par la chûte des murs. Quelques-uns furent tranſportés d'un lieu en un autre par la violence des ſecouſſes du tremblement, & en furent quittes pour de légeres bleſſures, d'autres trouverent leur ſalut dans l'impoſſibilité où ils furent de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait conſtruire ſur le pont, le Marquis de Villagunera, dernier Vice-Roi des Indes, & au haut duquel il avoit fait placer une ſtatue équeſtre de Philippe V ; cet ouvrage ſi frappant par la majeſté & par la richeſſe de ſon architecture, a été renverſé & réduit en poudre. Le Palais du Vice-Roi & toutes les ſalles de Juſtice qu'il renfermoit dans ſa vaſte enceinte, a été tellement détruit, qu'il n'en ſubſiſte preſque plus rien. Le tribunal de l'Inquiſition, ſa magnifique Chapelle, l'Univerſité Royale, les Colléges, & tous les autres édifices de quelque conſidération, ne conſervent plus que de pitoyables veſtiges de ce qu'ils ont été,

Ce fut le plus triſte & le plus atten-

driſſant des ſpectacles que de voir au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à ſe loger ou dans les places ou dans les jardins.

Parmi les morts, il y eut très-peu de perſonnes de marque. Un des plus conſidérables fut Dom Martin de Olivade, ſon épouſe & ſa fille, qui étant ſortis de leur maiſon, ſe ſont trouvés dans la rue ſous un grand pan de muraille au moment qu'il eſt tombé. Dom Martin vint à bout de ſe tirer de deſſous les ruines, mais lorſqu'il apprit que ſon épouſe qu'il aimoit tendrement étoit écraſée, il en mourut de douleur. Une circonſtance ſinguliere qui ſemble ajouter au malheur de cette avanture ; c'eſt que cet Officier ne périt que parce qu'il chercha à ſe mettre en ſûreté, & qu'il ne lui ſeroit arrivé aucun mal s'il fût reſté chez lui : car ſa maiſon fut une de celles qui ne furent point renverſées.

Tous les morts, dit le P. Lozano, à qui eſt dûe cette relation, n'ont pû être enterrés en Terre-Sainte. On n'oſoit approcher des Egliſes dans la crainte que cauſoient les nouvelles ſecouſſes qui ſe ſuccédoient les unes aux autres. On a

d'abord creuſé des foſſes dans les places & dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce déſordre, le Vice-Roi donna des ordres de porter tous les cadavres dans les Egliſes ſéculieres & régulieres, où on les enterra afin de délivrer la ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laiſſé de coûter la vie à pluſieurs de ceux qui en ont été occupés, à cauſe de la puanteur des corps, & on appréhende fort que ce funeſte tremblement de terre ne ſoit encore ſuivi de la peſte, car il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écraſés qui pourriſſent, & qu'il a été impoſſible d'enlever d'abord.

Le mal a été incomparablement plus grand au port de Callao. Le tremblement de terre s'y fit ſentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima. Il n'y a eu que quelques tours & une partie des remparts qui ayent réſiſté aux premieres ſecouſſes. Mais une demi-heure après, lorſque les habitans commençoient à reſpirer & à ſe reconnoître, tout-à-coup la mer s'enfle, s'éleve à une hauteur prodigieuſe, & retombe avec un fracas horrible ſur les terres, engloutiſſant tous les gros navi-

res qui étoient dans le port ; lançant les plus petits par-deſſus les murailles & les tours, à l'autre extrémité de la ville, renverſant tout ce qu'il y avoit de maiſons & d'Egliſes, ſubmergeant tous les habitans ; de ſorte que Callao ne fut plus qu'un amas confus de ſable & de gravier, & qu'on ne diſtingua plus le lieu où cette ville étoit ſituée, qu'à deux grandes portes & quelques pans de mur du rempart qui reſterent ſur pied.

Le nombre des morts fut d'environ ſept mille, tant habitans qu'étrangers, & on ne compta que cent perſonnes échappées à cette deſtruction générale.

On a appris par quelques-uns de ces derniers que pluſieurs habitans s'étant ſaiſis de quelques planches, avoient flotté long-tems au-deſſus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient briſé la plûpart contre des écueils.

Comme les eaux monterent plus d'une lieue par-delà Callao, pluſieurs de ceux qui avoient pû prendre la fuite vers Lima, furent engloutis au milieu du chemin. Il y avoit au port de Callao vingt-trois navires grands & petits ; dix-neuf

furent coulés à fonds, & les quatre autres furent jettés fort loin dans les terres. Pour donner une idée de la violence de la mer, il ſuffit de dire qu'elle tranſporta l'Egliſe des Auguſtins preſqu'entiere juſqu'à une Iſle aſſez éloignée, où on l'apperçut dans la ſuite.

Il y a une autre Iſle qu'on appelle *l'iſle de Callao*, où l'on fait travailler les Forçats à tirer la pierre néceſſaire pour bâtir; c'eſt dans cette Iſle que le petit nombre de ceux qui furent ſauvés, ſe trouverent après la retraite des eaux.

Il eſt difficile de calculer au juſte la perte qui s'eſt faite à Callao. On ſait qu'elle a dû être immenſe, parce que les grandes boutiques qui fourniſſent la ville de Lima des choſes néceſſaires, & où ſont les principaux dépôts de ſon commerce, étoient alors extraordinairement remplis de grains, de ſuif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, & de toute ſortes de marchandiſes, outre les arſenaux, les magaſins du Roi qui étoient auſſi remplis d'armes & de proviſions, & la valeur des maiſons. On évalua à plus de ſix cens millions le montant des ſommes qu'il en auroit coûté pour remettre les cho-

ſes, au même état où elles étoient avant cet horrible tremblement de terre.

Pendant l'affreuſe nuit qui anéantit Callao, les habitans de Lima étoient dans de continuelles allarmes, à cauſe des mouvemens redoublés qui faiſoient trembler la terre aux environs. Toute leur eſpérance étoit dans la ville de Callao, où ils ſe flattoient de trouver un aſyle & des ſecours. Leur douleur devint donc un véritable déſeſpoir lorſqu'ils apprirent que Callao n'exiſtoit plus. La nouvelle en fut apportée par des Soldats que le Vice-Roi de Lima avoit envoyés ſur les côtes pour obſerver ce qui s'y paſſoit. Jamais on n'a vu une conſternation ſemblable à celle qui ſe répandit alors dans Lima. Il n'y avoit plus de reſſource, les tremblemens continuoient toujours, & l'on en compta juſqu'au 29 Novembre, plus de ſoixante, dont quelques-uns furent très-conſidérables.

Dom Joſeph Marſo-y Velaſco, Vice-Roi du Pérou, ſe conduiſit dans cette triſte circonſtance avec un zele, une activité, & un courage qui méritent que ſon nom ſoit conſigné dans les annales de notre ſiecle. Tout le monde

rendit juſtice à ſes talens & à ſa prudence, & ſans lui la faim auroit achevé de détruire tous les malheureux habitans qui étoient échappés aux tremblemens de terre.

Tous les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus, tous les fours étoient détruits à Lima, tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés; en un mot environ quarante mille habitans ſe trouvoient ſans pain. Dans cette horrible confuſion, le Vice-Roi ne ſe déconcerta point; il envoya à tous les Baillis des provinces voiſines ordre de faire voiturer au plutôt tous les grains qui s'y trouvoient; il raſſembla tous les Maçons, les Boulangers & les Bouchers, & fit travailler nuit & jour pour remettre en état les moulins & les fours, & pour que la viande ne manquât point.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient ſans ſépulture, & que la mer jettoit à chaque inſtant ſur le rivage une quantité prodigieuſe de meubles & de vaiſſelle d'or & d'argent, il donna ſur-le-champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets, il

nomma des Officiers pour les retirer & en tenir un regiſtre exact, de façon que chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit. Il fit défenſe à tout particulier, ſous peine de la vie, de rien ramaſſer de tout ce qui ſeroit ſur les côtes, & pour ſe faire obéir en ce point important, il fit dreſſer deux potences à Lima, & deux à Callao, & quelques exemples de ſévérité tinrent tout le monde en reſpect.

La vigilance qu'il a apportée, la police qu'il a établie ont pourvû à tous les crimes de vol & d'aſſaſſinat que la confuſion favoriſoit. Auſſi-tôt que la terre a paru avoir repris ſon aſſiette ordinaire, il a fait dreſſer des plans de réédification de Lima & de Callao, & il a chargé de ces différentes opérations M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, qui étoit un de ceux qui avoit été au Pérou pour y éclaircir la grande queſtion ſur la figure de la terre, & qui occupoit une charge de Profeſſeur de Mathématique à Lima, juſqu'à ce qu'il pût trouver les moyens de repaſſer en France.

Ce tremblement de terre ne ſe fit pas ſentir ſeulement à Lima & à Cal-

lao ; il fit auſſi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté juſqu'à Gannetto, & de l'autre juſqu'à Chancay & Guaura.

Le P. Sepp (*a*) nous apprend que dans le voiſinage du Paraguai, il y a un peuple infidele qu'on a long-tems eſſayé de convertir ſans ſuccès. Il l'appelle *Tſcharos* ; ils ſont preſque auſſi féroces que les bêtes parmi leſquelles ils vivent ; ils vont quaſi tout nuds, & ils n'ont gueres de l'homme que la figure.

Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la biſarre coutume qu'ils obſervent à la mort de leurs proches. Quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ſes parens doit ſe couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt entier s'il veut témoigner une plus grande douleur ; s'il arrive qu'il meure aſſez de perſonnes pour que leurs mains ſoient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils ſe font pareillement couper les doigts à meſure que la mort leur enleve quelque parent.

Après avoir rapporté qu'une mala-

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 11, page 300.

die dangéreuſe le fit paſſer dans la peuplade de Saint François Xavier dans le Paraguai, notre Miſſionnaire dit qu'il fut deſtiné à établir une nouvelle peuplade avec des colonies tirées de la peuplade de Saint Michel, la plus grande qui ſoit dans le Paraguai; & voici comment il remplit ce projet. Laiſſons lui l'honneur d'en raconter lui-même l'exécution.

J'aſſemblai les principaux Indiens, qu'on appelle *Caciques*; ce ſont les chefs des premieres familles qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils ſont abſolument les maitres. Je leur repréſentai la néceſſité où l'on étoit de diviſer leur peuplade à cauſe de la multitude exceſſive de ſes habitans; qu'ils devoient faire un ſacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit ſi chere; que je ne leur demandois rien que je n'euſſe pratiqué moi-même, puiſque j'avois quitté ma patrie, mes parens & mes amis pour venir demeurer parmi eux; qu'au reſte ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher toujours à leur tête,

& partager avec eux les plus rudes travaux.

Ces paroles prononcées avec affection firent une telle impreſſion ſur leurs eſprits, qu'à l'inſtant vingt-un Caciques & ſept cens cinquante familles ſe joignirent à moi, & s'engagerent à me ſuivre par-tout où je voudrois les conduire. Ils renouvellerent leurs promeſſes à l'arrivée du P. Provincial, *Payguacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *à guy yebete, yebi yebi oro, eniche angaudebe*; c'eſt-à-dire, grand Pere nous vous remercions de la viſite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous ſouhaitez.

Une telle diſpoſition me fit juger favorablement du ſuccès de mon entrepriſe, & je ne ſongeai plus qu'à me mettre en chemin pour aller chercher un lieu propre à fonder la nouvelle peuplade. Les principaux Caciques m'accompagnerent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, & enfin nous découvrîmes ſur le ſoir un vaſte terrein environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre ſources extrêmement claires, dont les eaux ſer-

pentoient lentement dans les campagnes, & deſcendoient dans le fond de la vallée où elles formoient une petite riviere aſſez agréable. Les rivieres ſont néceſſaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament très-chaud, ont beſoin de ſe baigner pluſieurs fois le jour. J'ai même été ſurpris de voir, que lorſqu'ils ont trop mangé, le bain étoit l'unique remede qui les guériſſoit de leur indigeſtion.

Nous entrâmes enſuite dans les bois où nous fîmes lever quantité de cerfs & d'autres bêtes fauves. La ſituation d'un lieu ſi commode nous détermina à y faire notre établiſſement. Le lendemain, jour de l'Exaltation de la Croix, nous montâmes tous, au haut de la colline, on y planta une croix, on l'adora, & on chanta le *Te Deum* en action de graces.

Je portai auſſi-tôt à la peuplade de Saint Michel la nouvelle de notre découverte. Tous les Indiens deſtinés à peupler la nouvelle Colonie ſe diſpoſerent au départ, & firent proviſion des outils qu'ils purent trouver, ſoit pour couper les bois, ſoit pour défri-

cher les terres, & les préparer à recevoir des ſemences. Ils conduiſirent auſſi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les ſuiviſſent, juſqu'à ce que la peuplade eût pris quelque conſiſtance, & que la terre eût porté de quoi fournir à leur nourriture.

Les Caciques commencerent d'abord par faire le partage des terres que devoit poſſéder chaque famille. Enſuite ils ſemerent quantité de coton qui vient fort bien dans les campagnes du Paraguai, & qui fournit aux habillemens des Indiens. On avoit apporté autrefois du chanvre d'Eſpagne, & il y croiſſoit auſſi-bien que le coton ; mais l'indolence des femmes Indiennes ne pouvant s'accommoder de toutes les préparations qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé, il a été abandonné, & les femmes ſe ſont bornées à la toile de coton qu'elles font avec moins de peine.

Auſſi-tôt qu'on eût appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyerent des bœufs, d'au-

tres amenerent des chevaux ; quelques autres nous apporterent du bled d'inde, des poids & des fèves pour enſemencer les terres. Ce ſecours venu ſi à propos encouragea les Colons, ils partagerent les travaux entr'eux : une partie fut deſtinée à labourer la terre & à y ſemer les grains ; l'autre partie à couper des arbres pour la conſtruction de l'Egliſe & des maiſons. L'Egliſe fut placée au centre d'où partoient des lignes paralléles qui devinrent autant de rues.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à conſtruire, je fis une découverte qui ſera dans la ſuite, de la plus grande utilité. Ayant apperçu une pierre extraordinairement dure, appellée ici *itacura*, parce qu'elle eſt ſemée de pluſieurs taches noires ; je la jettai dans un feu très-ardent, & je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre ſe détachoient de la maſſe par la violence du feu, & ſe changeoient en du fer auſſi bon que celui qu'on tire des mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaiſir, que nous étions obligés de faire venir d'Eſpagne tous les outils dont on avoit beſoin. Mais il n'y avoit

pas moyen d'en fournir tant de peuples; auſſi un Indien ſe croyoit fort riche lorſqu'il avoit une faulx, une hache ou un autre inſtrument de cette nature. Quand j'arrivai au Paraguai, la plûpart des pauvres habitans coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faucilles. Un roſeau d'une eſpece particuliere qu'ils fendoient par le milieu leur ſervoit de couteau; ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens.

Un an après la formation de cette peuplade, & la moiſſon paroiſſant très-abondante, je crus qu'il étoit tems de faire venir les femmes & les enfans des Colons. Rien de plus touchant que le ſpectacle de cette multitude d'Indiennes qui couroient dans les campagnes avec leurs enfans ſur leurs épaules, & portant dans leurs mains des uſtenciles de ménage. Auſſi-tôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maiſon qui leur étoit deſtinée, & les fatigues de leur voyage furent bientôt oubliées avec leurs parens.

Il ne s'agiſſoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naiſſante. On fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité

& d'expérience pour adminiſtrer la juſtice. D'autres eurent les charges de la Milice, pour défendre le pays des excurſions que les peuples du Bréſil font de tems en tems ſur ces terres ; on occupa le reſte du peuple aux arts méchaniques.

Il n'eſt pas concevable juſqu'où va l'induſtrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains. Il leur ſuffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un ſemblable, & ils l'imitent ſi parfaitement, qu'il eſt difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguai.

J'ai parmi mes Néophites un nommé *Paica*, qui fait toute ſorte d'inſtrumens de muſique, & qui les touche avec une dextérité admirable. Le même, grave ſur l'airain après l'avoir poli ; fait des ſphères aſtronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature.

Il y a des femmes parmi nos Indiennes qui avec des laines de diverſes couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie ; mais c'eſt ſur-tout pour la muſique qu'ils ont un génie particulier ; il n'y a point d'inſtrument quel qu'il ſoit, qu'ils n'apprennent à toucher

en très-peu de tems, & ils le font avec une délicateſſe qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres.

Ce qu'il eſt très-difficile d'accorder, c'eſt que ces peuples avec un génie ſi rare pour tous les ouvrages qui ſe font de la main, n'aient cependant nul eſprit pour comprendre ce qui eſt tant ſoit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les ſens. Leur ſtupidité pour les choſes de la Religion eſt telle, que les premiers Miſſionnaires douterent quelque-tems s'ils avoient aſſez de raiſon pour être admis aux Sacremens. Ils propoſerent leurs doutes au Concile de Lima, qui après avoir mûrement examiné les raiſons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût refuſer de les admettre aux faveurs des Chrétiens.

Ajoutons encore ici quelques obſervations intéreſſantes ſur le Paraguai, tirées d'un Mémoire Apologétique des Miſſions qui y ſont établies, préſenté au Conſeil ſuprême des Indes en 1732, par le P. Rodero, Procureur-Général de ces Miſſions.

§. I.

Observations Géographiques & Physiques sur le Paraguai. Censure de la conduite des Jésuites dans ce pays. Impositions qu'ils levent sur les Habitans.

LE PARAGUAI a environ deux cens cinquante lieues de long sur deux cens de large. Comme dans cette étendue, ce pays est arrosé d'un nombre infini de rivieres, & couvert de forêts immenses, & de longues chaînes de montagnes, la plûpart très-hautes ; comme il s'y rencontre beaucoup de lagunes & de marais, dont les eaux croupissantes corrompent beaucoup l'air, & bien moins de terres défrichées & cultivées qu'il y en a qui ne le sont pas, il regne beaucoup de variété dans le climat. Les peuplades qui sont sur les bords de l'Urugai jouissent du climat le plus doux & le plus tempéré, parce qu'elles sont sous le 26e degré, dans le voisinage de Buenos-Ayres, où il regne des vents frais qui temperent agréablement la chaleur. Aussi la terre y produit une partie de ce qu'on trouve en Espagne.

On voyoit il y a trente ou quarante

ans des troupeaux innombrables de bœufs, de moutons & de chevaux, qui erroient dans ces vaſtes campagnes qui s'étendent d'un côté juſqu'à la mer & au Bréſil. & de l'autre juſqu'à Buenos-Ayres & à Montevide. Mais maintenant tout eſt preſque entiérement ruiné, en partie par la ſéchereſſe qui regne depuis quelques années, & encore plus par l'avidité des Eſpagnols qui ont détruit tous ces beſtiaux ſans en retirer d'autre profit que la graiſſe qu'ils ont gardée pour eux, & les cuirs dont ils ont fait commerce en Europe.

Il ne reſte plus qu'une certaine quantité d'animaux domeſtiques qu'on conſerve avec grand ſoin dans chaque peuplade, ſoit pour la nourriture de ſes habitans, ſoit pour les donner en échange des autres choſes dont on a beſoin.

Cette herbe appellée *herbe du Paraguai*, ne venoit naturellement que ſur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de deux cens lieues du Paraguai. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de celui de la mauve, & quand elle a toute ſa grandeur, elle eſt à-peu-près de la figure de la feuille d'oranger.

On distingue plusieurs especes de cette herbe, quoique ce soit toujours la même feuille suivant le degré de développement qu'elle avoit acquis lorsqu'elle a été cueillie. Les vertus principales de cette herbe, sont d'être apéritives, diurétiques & purgatives. Prise avec excès elle enivre & cause les mêmes incommodités que les liqueurs fortes. La graine de l'arbre qui donne cette herbe est semblable à celle du lierre.

Comme les Indiens du Paraguai perdoient beaucoup de tems à aller chercher cette herbe, qu'ils échangoient ensuite contre les denrées dont ils avoient besoin, & qu'il en périssoit plusieurs en voyage, les Jésuites firent venir de *Maracayu* du jeune plan, qui réussit très-bien dans le Paraguai, & qui par la suite devint la principale richesse du pays.

Le Roi d'Espagne a accordé aux Indiens des peuplades de cette contrée, la permission de porter chaque année douze mille arrobes (*a*), de l'herbe du Paraguai dans les villes voisines où

(*a*) Poids de vingt-cinq livres.

l'arrobe vaut environ vingt-deux livres de notre monnoie.

En réponſe à l'anonyme qui accuſe les Jéſuites de tirer vingt millions de livres de leurs diſciples, par des impôts, par les corvées & le commerce, & qui compte dans le Paraguai trois cens mille familles ; ces Miſſionnaires répliquent que les trente peuplades du Paraguai ne ſont en tout compoſées que de cent cinquante mille ames : qu'à l'égard du commerce, il ſe fait de peuplade à peuplade. Les contrées chaudes donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou bled de Turquie ; les pays froids fourniſſent des troupeaux de bœufs & de moutons, de la laine & du froment. Le commerce de toutes ces denrées ſe fait par échange, car on n'y connoît ni or ni argent.

Il eſt certain auſſi que les Jéſuites font faire trois ſemences, aux Indiens de chaque peuplade, qui ſont en état de travailler. La premiere eſt pour les Indiens, & ſe porte toute entiere dans leurs maiſons. La ſeconde qui eſt la plus abondante, ſe dépoſe dans de vaſtes magaſins pour le bien commun du pays ; pour faire ſubſiſter les infirmes, les or-

phelins, ceux qui ſont occupés aux travaux publics, ou qui manquent de proviſions, & enfin pour aſſiſter les autres peuplades, que la ſéchereſſe, des maladies populaires, ou la mortalité des beſtiaux réduiſent quelquefois à une extrême indigence. Enfin la troiſieme récolte eſt conſacrée à l'entretien de l'Egliſe & de tous ceux qui lui ſont attachés, comme les Miſſionnaires & les Muſiciens.

Tout ce qu'il y a de ſurplus, & qui peut ſe trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, & l'herbe de Paraguai, ſe tranſporte aux villes de Sainte Foi & de Buenos Ayres, où les Miſſionnaires ont deux Procureurs qui font vendre ces marchandiſes, pour acheter toutes les choſes dont les peuplades ont beſoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de ſoie pour les ornemens de l'Egliſe, de maniere qu'il n'entre jamais d'or ni d'argent dans les peuplades.

Chaque Indien du Paraguai paye en denrées la valeur d'une piaſtre, quoique tous les autres Indiens en payent

cinq ; les premiers ont la permiſſion de porter des armes à feu, ce qui eſt interdit à tous les autres, & les Jéſuites attribuent ces priviléges aux marques d'attachement qu'ils ont données dans tous les tems à la domination Eſpagnole, & au courage avec lequel ils ont conſtamment défendu ſes intérêts dès qu'ils ont été appellés. Ils entrent à ce ſujet dans un détail chronologique des occaſions où les Indiens ſe ſont ſignalés, les armes à la main, pour ſoutenir les droits de la couronne d'Eſpagne contre les Portugais & d'autres Indiens. Si on reproche à ces Miſſionnaires la ſévérité avec laquelle ils maintiennent la loi qui défend aux étrangers & même aux Eſpagnols de demeurer plus de trois jours à leur paſſage dans chaque peuplade, & qui les empêche d'avoir aucune communication avec les Indiens ; ils répondent que c'eſt pour prévenir la corruption que les étrangers traînent après eux, pour fermer la porte à l'yvrognerie, qui eſt le vice qui prend le plus facilement racine parmi les Indiens, & qui devient la ſource d'une infinité d'autres.

Le Paraguai fut découvert par Jean

de Solis, grand Pilote de Caſtille, que le hazard fit entrer dans la riviere de *Rio-Janeyro*, le premier de Janvier 1516, & qui peu de tems après fut tué, rôti & mangé par les Indiens, avec une douzaine de ſes gens. Dix-neuf ans après, Cabot qui avoit aſſiſté ſon pere dans la découverte de l'iſle de Terre-Neuve en 1496, & qui ſe voyant négligé des Anglois, fort occupé chez eux, avoit été offrir ſes ſervices à l'Eſpagne, & en avoit obtenu la place de Solis, marcha ſur les traces de ce Navigateur, & aborda au Paraguai en 1526. Depuis cette époque les Eſpagnols firent ſucceſſivement différens établiſſemens, non ſans eſſuyer bien des trahiſons, des perfidies & des cruautés des Indiens, qui leur tuerent beaucoup de monde. Les villes de Buenos-Ayres, de l'Aſſomption furent fondées, & commencerent, ainſi que les villes les plus ſuperbes, par quelques cabanes ramaſſées les unes auprès des autres, pour la plus grande ſûreté de ceux qui les habitoient.

Enfin l'an 1587, les Jéſuites qui depuis trente ans étoient déja répandu dans le Bréſil, & qui venoient de s'é-

tablir auſſi au Pérou, arriverent à Buenos-Ayres, & de-là pénétrerent parmi les nations Indiennes du Paraguai qu'ils convertirent, & qu'ils réunirent en peuplades ainſi qu'on l'a vu ; & c'eſt de ces peuplades qu'en 1732 les Jéſuites tirerent des petites armées de cinq à ſix mille hommes ſur les ſollicitations du Vice-Roi du Pérou, pour aider à réduire les habitans Métis & Eſpagnols de la Province du Paraguai qui s'étoient révoltés, & qui paroiſſoient vouloir ſe rendre indépendans & maîtres du Gouvernement, ſous le nom de *Communes* (*a*).

Obſervons encore avant de finir cet article, que le témoignage de Dom d'Ulloa, un des ſavans Eſpagnols, qui accompagna les Académiciens de Paris dans leurs opérations au Pérou, confirme tout ce qu'on vient de dire des Miſſions du Paraguai d'après les écrits des Jéſuites.

Les Miſſions du Paraguai, dit cet Ecrivain étranger (*b*), ne ſe bornent

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 21, page 262.

(*b*) Cité dans l'Hiſtoire des Voyages, tome 13, in-4°. page 332.

pas à la province de ce nom. Elles s'étendent en partie ſur les territoires de Santa-crux, de la Sierra, de Tucuman & de Buenos-Ayres. Depuis près d'un demi ſiecle qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations Indiennes répandues dans les terres de ces quatre Evêchés. Les Jéſuites commencerent par les Guaranis Indiens, dont les uns habitoient les bords des rivieres dUruguai & de Parana, & les autres cent lieues plus haut les terres qui ſont au nord-oueſt de Guyara. Mais pour mettre à couvert ces nouveaux convertis des incurſions des Portugais qui enlevoient pour l'eſclavage tous ceux qu'ils pouvoient prendre, on les tranſporta au nombre de douze mille dans les terres du Paraguai, & l'on y joignit à-peu-près le même nombre d'Indiens de Tapſé. Ces peuplades groſſies avec le tems par de nouvelles converſions, augmenterent au point qu'en 1734, on comptoit trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranis, qui contenoient plus de trente mille familles, & leur nombre croiſſant de jour en jour, on penſoit alors à fonder trois nouveaux bourgs. Cette même année il y

avoit auſſi ſept peuplades de la nation des Chiquites dans le Diocèſe de Santa-crux de la Sierra, & l'accroiſſement continuel faiſoit penſer auſſi à multiplier le nombre des villages.

Les Miſſions du Paraguai ſont environnées d'Indiens idolâtres, dont les uns vivent en bonne inteliigence avec les nouveaux Chrétiens, & les autres les menacent continuellement de leurs incurſions. On compte les Guenoas, les Charuas, les Pampas, les Chiriguanes; les autres nations ſont peu connues. Cependant le zele & la prévoyance des Miſſionnaires fait la ſécurité de leurs diſciples. Des motifs de ces deux genres les conduiſent ſouvent chez ces peuples barbares, & leurs peines ne ſont pas toujours inutiles.

Les Miſſionnaires ne ſe contentent pas de veiller ſcrupuleuſement ſur la conduite ſpirituelle des habitans de leurs Miſſions, & leurs ſoins ne ſe bornent pas à la direction des ames; outre les loix qu'ils ont faites pour la conduite temporelle de ces peuples, ils les aſſujettiſſent à des exercices militaires, pour en faire des ſoldats propres à défendre leurs foyers.

Chaque

Chaque peuplade a ſon Arſenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui ſervent à la milice, dans les cas où la guerre eſt indiſpenſable, ſoit contre les Portugais, ou contre les nations infideles du voiſinage. Les armes ſont des fuſils, des épées & des bayonnettes. Tous les ſoirs, les jours de Fête, on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village ſont diviſés en pluſieurs compagnies, qui ont leurs Officiers, en uniforme galonné d'or ou d'argent, avec la deviſe de leur Canton. Les Gouverneurs, les Régidors, & les Alcaldes de chaque Bourgade ſont élus par les habitans, & confirmés par le Curé, qui ſe réſerve par ce moyen le pouvoir, de rejetter ou d'admettre ceux qu'ils ne jugent pas capables de ces emplois. Ces Officiers ont auſſi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire & écrire, il y en a pour la danſe & pour la muſique, où l'on fait d'excellens éleves, parce qu'on n'y admet perſonne ſans avoir conſulté ſon inclination & ſes talens. Ceux à qui l'on

remarque du génie apprennent la langue latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maiſon du Curé, il y a divers atteliers de Peintres, de Sculpteurs, de Doreurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tiſſerands, d'Horlogers, & des autres profeſſions néceſſaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choiſir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Les maiſons des Indiens qui ſont toutes couvertes de tuile, ſont ſi bien diſpoſées, ſi commodes, & meublées ſi proprement, que celles des Eſpagnols ne les valent point dans pluſieurs bourgs du Pérou. Rien n'eſt négligé dans ces villages. Il s'y trouve juſqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie eſt réſervée pour les tems de guerre, & l'autre employée aux feux d'artifice, par leſquels on ſolemniſe toutes les fêtes, eccléſiaſtiques & civiles. On a vu cidevant comment ſe célébroit le ſervice divin.

Entre les édifices publics de chaque Bourgade, on voit une maiſon de Force où les femmes de mauvaiſe vie ſont renfermées. Elle ſert en méme-tems de

Beatrie, nom par lequel les Eſpagnols déſignent une retraite pour les femmes qui n'ont point de famille, & dont les maris ſont abſens.

On a pourvu ſinguliérement, non-ſeulement à l'entretien de cette maiſon, mais encore à la ſubſiſtance des vieillards, des orphelins, & de ceux qui ſont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans ſont obligés de travailler deux jours de la ſemaine pour cultiver & ſemer en commun un eſpace de terre convenable, ce qui s'appelle *travail de la Communauté*. Si le produit paſſe les beſoins, on applique le ſurplus à l'ornement des Egliſes, à l'habillement des vieillards, des orphelins, & des impotens.

Les Jéſuites, Curés de toutes les Paroiſſes de cette nouvelle république, ont beſoin d'exciter au travail quelques nations, telles que les Guaranis, naturellement pareſſeux, & c'eſt par cette raiſon qu'ils prennent auſſi ſoin de faire vendre les marchandiſes des Fabriques, & les denrées qui proviennent de la culture des champs : au contraire les Chiquites ſont laborieux & ménagers, & pourvoient d'eux-mêmes à la ſubſiſ-

tance de leurs Curés & des Egliſes.

L'adminiſtration ſpirituelle, pourſuit le ſavant Eſpagnol, n'eſt pas moins bien reglée que le gouvernement politique ; nul des habitans ne manque de ſecours ſpirituel, & ſon néceſſaire eſt aſſuré. Enfin cette portion du monde eſt le ſéjour de la paix & du bonheur, & ces avantages ſont dûs à l'exactitude avec laquelle les loix ſont obſervées.

Le ſeul malheur de tous ces Indiens, c'eſt d'être ſujets à des maladies contagieuſes, telles que la petite vérole, les fievres malignes, & pluſieurs autres auxquelles ils donnent vulgairement le nom de *peſte*, parce qu'elle fait d'étranges ravages. Auſſi quelques nombreuſes qu'on ait repréſenté les peuplades, elles ne le ſont pas autant qu'elles devroient l'être, pour le tems qui s'eſt écoulé depuis leur formation, & pour la tranquilité dont elles jouiſſent.

Jamais les Jéſuites ne ſouffrent qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il ſoit, Eſpagnol ou Métis, entre dans leurs Miſſions du Paraguai. On les accuſe fort injuſtement, obſerve Dom d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y paſſe, par la crainte qu'on ne partage

avec eux les avantages du commerce du pays, où d'ailleurs il n'y a ni mines d'or ni d'argent ; leur unique vue eſt de maintenir dans l'innocence & la ſimplicité, les Indiens qu'ils ont fait ſortir de leur barbarie, & qu'on peut compter entre les meilleurs Chrétiens du monde, comme entre les plus fideles ſujets de l'Eſpagne.

§. II.

GUARANIS, beauté de leur langage. Animaux de leur Pays.

LE Pere Chomé (*a*) s'expliquoit de la maniere ſuivante ſur les Indiens Guaranis en 1732. Cette nation eſt diviſée en trente peuplades, où l'on compte cent trente huit mille ames.

J'avoue qu'après avoir été un peu initié aux myſteres de cette langue, je fus ſurpris d'y trouver tant de majeſté & d'énergie ; chaque mot eſt une définition exacte de la choſe qu'on veut exprimer, & qui en donne une idée claire & diſtincte. Je ne me ſerois jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 22, page 409.

parlât une langue, laquelle à mon ſens, par ſa nobleſſe & par ſon harmonie, ne le cede gueres à aucune de celles que j'avois appriſe en Europe. Elle a d'ailleurs ſes agrémens & ſes délicateſſes, qui demandent bien des années pour la poſſéder dans la perfection.

Ces contrées ſont infeſtées de bêtes féroces, & ſur-tout de tigres. On y trouve diverſes ſortes de ſerpens, & une infinité d'inſectes qui ne ſont pas connus en Europe. Parmi ces inſectes, il y en a un ſingulier, que les Eſpagnols nomment *Piqué*, & les Indiens *Tung*; il eſt de la groſſeur d'une petite puce; il s'inſinue peu-à-peu entre cuir & chair, principalement ſous les ongles, & dans les endroits où il y a quelque calus; là il fait ſon nid & laiſſe ſes œufs. Si l'on n'a pas ſoin de l'enlever promptement, il ſe répand de tous côtés, & produit les plus triſtes effets dans la partie du corps où il eſt logé; d'où il arrive qu'on ſe trouve tout-à-coup perclus, ou des pieds, ou des mains. Heureuſement on eſt averti de l'endroit où cet inſecte s'eſt gliſſé par une violente démangeaiſon. Le remede eſt de miner peu-à-peu ſon gîte avec la pointe

d'une épingle, & de l'en tirer tout entier, ſans quoi il ſeroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiſeaux y ſont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe ; il y a plus de vingt ſortes de perroquets ; les plus jolis ne ſont pas plus gros qu'un petit moineau, leur chant eſt à-peu-près ſemblable au chant de la linotte ; ils ſont verds & bleus, & quand ils ſont pris, en moins de huit jours on les rend ſi familiers, qu'ils viennent ſur le doigt du premier qui les appelle.

C'eſt ſur-tout dans les marais qu'on voit des oiſeaux de toute eſpece qui ſurprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, & par la diverſité de leur bec, dont la forme eſt ſinguliere. Les oiſeaux de proie y ſont auſſi très-communs, & il y en a d'une énorme grandeur.

CHAPITRE III.

Du Pays appellé Chaco *& des* Chiriguanes. *Origine de ces Peuples ; deſcription de leur vie, de leurs mœurs & uſages.*

L'ÉTENDUE du pays auquel on donne le nom de *Chaco* eſt très-difficile à déterminer, parce qu'il n'a point de limites fixes, non plus que les provinces de Tucuman, du Paraguai, & de Rio de la Plata, entre leſquelles il eſt ſitué, & dont les Gouverneurs ſont ſouvent obligés de réprimer les hoſtilités que commettent les Indiens de *Chaco*. Suivant la carte que les Jéſuites ont publiée du Paraguai, le *Chaco* a environ deux cens lieues de longueur, & cent de large.

Cette étendue de pays eſt partagée du ſeptentrion au midi par une longue chaîne de montagnes, qui commencent à Potoſi, & continuent juſqu'à la province de Guayra. C'eſt dans ces montagnes que trois grandes rivieres prén-

nent leurs ſources, ſavoir le Guapay, la riviere Rouge, & le Picol-Mayo. Ces deux dernieres arroſent une grande étendue de terres, & viennent enſuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve de Paraguai.

C'eſt à la naiſſance de ces deux rivieres (*a*), & dans les confins du Pérou, que vinrent ſe réfugier les Chiriguanes il y a environ deux ſiecles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale, ainſi que des Guaranis. Les affreuſes montagnes qu'ils habitent ont cinquante lieues d'étendue à l'eſt de la ville de Tarija, & plus de cent au nord : voici qu'elle fut la cauſe de leur tranſmigration (*b*).

Au tems que les Rois de Caſtille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le ſervice du Roi ſon maître, Jean II, voulut ſignaler ſon zele par de nouvelles découvertes ; il part du Bréſil avec trois autres Portugais également intrépides qu'il s'étoit aſſo-

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 21.
(*b*) *Idem*, tome 25, page 6.

ciés, & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive ſur le bord du fleuve Paraguai, où ayant engagé juſqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de 500 lieues, & arriva juſqu'aux confins de l'Empire de l'Ynca. Après y avoir amaſſé beaucoup d'or & d'argent, il reprit ſa route pour ſe rendre au Bréſil, & il fut cruellement maſſacré avec ſes compatriotes par les Indiens qui l'accompagnoient.

Ces barbares ne doutant point qu'une action ſi noire n'attirât ſur eux les armes Portugaiſes, ſe retirerent dans les montagnes, où ils ſont encore à préſent. Ils n'étoient gueres que quatre mille quand ils y pénétrerent; on en compte aujourd'hui plus de vingt mille qui y vivent ſans habitation fixe, ſans loi, ſans police, ſans humanité, errans par troupes dans les forêts, déſolans les nations voiſines, dont ils enlevent les habitans, qu'ils emmenent dans leurs terres, où ils les engraiſſent pour les égorger enſuite, & les ſervir dans les feſtins qu'ils ſe font fréquemment entr'eux. Le Pere Chomé (*a*) donne une autre raiſon de leur émigration.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 22, page 414.

Lorſque les Guaranis, dit-il, ſe ſoumirent à l'Evangile, & que réunis par les premiers Miſſionnaires, ils formerent diverſes peuplades ; il ſe trouva parmi eux un certain nombre d'infideles, dont on ne put jamais vaincre la férocité & l'obſtination.

Ces barbares craignant le reſſentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu ſuivre l'exemple, prirent la réſolution d'abandonner leur terre natale, & d'aller chercher un aſyle en d'autres contrées. Dans cette vue ils paſſerent le fleuve Paraguai, & avançant dans les terres, ils fixerent leurs demeures au milieu des montagnes.

Les nations chez leſquelles ils s'étoient réfugiés, en conçurent de la défiance, & après avoir délibéré ſur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laiſſer vivre tranquillement dans les montagnes ; elles jugerent qu'étant nées ſous un ciel brûlant, & paſſant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient réſiſter longtems aux rigueurs d'un ſi rude climat, & qu'ils y périroient bientôt de miſeres ; *Chiriguano*, diſoient-elles en leur

langue, c'eſt-à-dire, le froid les détruira ; & c'eſt de-là qu'eſt venu le nom de Chiriguanes, qu'ils ont pris pour ſe diſtinguer davantage des Guaranis dont ils étoient ſortis.

Les Chiriguanes, loin d'être détruits par la rigueur du climat, multiplierent prodigieuſement ; & en aſſez peu d'années, leur nombre monta à trente mille ames ; comme ces peuples ſont naturellement belliqueux, ils ſe jetterent ſur leurs voiſins, les exterminerent peu-à-peu, & s'emparerent de toutes leurs terres.

Les Chiriguanes occupent maintenant une vaſte étendue de pays ſur les rivieres *Picolmaio* & *Parapiti*.

C'eſt inutilement, dit le même Miſſionnaire (*a*), qu'on s'eſt employé juſqu'ici à inſpirer des ſentimens de religion & même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervens Miſſionnaires brûlant de zele pour leur converſion, s'y livrerent avec une charité infatigable, ſans avoir pû retirer aucun fruit de leurs travaux. Un de ces Chiriguanes me dit un jour :

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 24, page 314.

» Tu te donnes bien des peines inuti-
» les ; & fermant la main, les Indiens,
» ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme
» mon poing : tu n'en dis pas assez, lui ré-
» pliquai-je, leur cœur est plus dur que
» la pierre ; ni plus ni moins, me ré-
» pondit-il, mais en même-tems ils sont
» plus adroits & plus rusés que tu ne
» penses ; il n'y a point d'homme quel-
» que fin qu'il soit, qu'ils ne trompent
» à moins qu'il ne soit bien sur ses gar-
» des. »

C'est en partie cette subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, & leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel ; lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance, mais insolens jusqu'à l'excès lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on les craint.

Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, & la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enyvrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, & ils ne reconnoissent aucune divinité ; lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nuds. Ils ont pourtant des culottes de

cuir, mais le plus ſouvent ils les portent ſous le bras. Quand ils voyagent, ils ſe mettent un collet de cuir pour ſe garantir des épines dont leurs forêts ſont remplies.

Les femmes ne ſe couvrent que de vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Elles portent les cheveux longs & bien peignés; au-deſſus de la tête elles ſe font avec leurs cheveux une eſpece de couronne qui a aſſez bon air. Elles ſe peignent d'ordinaire le viſage d'un rouge couleur de feu, & tout le reſte du corps lorſqu'il y a quelque fête où l'on doive s'enyvrer. Les hommes ſe contentent de ſe tracer ſur le viſage quelques ſignes de la même couleur, auxquels ils ajoutent quelques gros traits noirs; quand ils ſont peints de la ſorte, hommes & femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes ſe percent la levre inférieure, & ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de réſine tranſparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta*.

Les garçons & les filles juſqu'à l'âge de douze ans n'ont pas le moindre vêtement; c'eſt une coutume généralement

établie parmi tous ces infideles de l'Amérique méridionale. Leurs armes ſont la lance, l'arc & les fléches. Les femmes y ſont du moins auſſi ruſées que les hommes, & ont une égale averſion pour le Chriſtianiſme. Ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt que dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, & jamais il ne ſort de leur bouche une parole tant ſoit peu deshonnête.

Leurs mariages, ſi l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de ſtable : un mari quitte ſa femme quand il lui plaît. De-là vient qu'ils ont des enfans preſque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils ſe marient pour deux ans, & ils vont enſuite ſe remarier dans une autre.

Ce prétendu mariage ſe fait ſans beaucoup de façon. Lorſqu'un Indien recherche une Indienne pour ſa femme, il tâche de gagner ſes bonnes graces en la régalant pendant quelque-têms des fruits de ſa moiſſon, & du gibier qu'il prend à la chaſſe ; après quoi il met à ſa porte un faiſceau de bois ; ſi elle le retire & le place dans

ſa cabane, le mariage eſt conclu. Si elle le laiſſe à la porte, il doit prendre ſon parti & chaſſer pour une autre.

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade ; toute la ſcience de ces prétendus Médecins conſiſte à ſouffler autour du malade pour en chaſſer la maladie.

Lorſqu'une fille a atteint l'âge de la *nubilité*, on l'oblige à demeurer dans ſon hamac, qu'on ſuſpend au haut du toît de la cabanne ; le ſecond mois on baiſſe le hamac juſqu'au milieu ; à la fin du troiſieme mois, de vieilles femmes entrent dans la cabanne armées de bâtons ; elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, & pourſuivant à ce qu'elles diſent la couleuvre qui a piqué la fille juſqu'au ſang ; l'une d'entr'elles met fin à ce manége en diſant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, il eſt d'uſage que ſon mari obſerve durant trois ou quatre jours un jeûne ſi rigoureux, qu'il ne lui eſt pas même permis de boire.

Ils n'abandonnent point leurs morts

comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille eſt décedé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, & l'enterrent près de leur propre cabanne. C'eſt ce qui fait qu'on voit tout autour de chaque cabanne, la terre élevée en talut, ſelon le nombre de pots de terre qui y ſont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, & vers le ſoir; cette cérémonie dure pluſieurs mois, & commence même auſſi-tôt qu'ils jugent que la maladie eſt dangéreuſe. Trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade, avec des cris & des hurlemens effroyables, & cela dure quelquefois quinze jours de ſuite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête que de n'être pas pleuré de la ſorte; car ſi l'on manquoit à cette cérémonie, ce ſeroit un ſigne infaillible qu'il n'eſt pas aimé.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ſans ſavoir ce qu'elle devient par la ſuite; ils s'imaginent qu'au ſortir du corps elle eſt errante dans les broſſailles des bois qui ſont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous

les matins ; las de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempſycoſe, car une Indienne dont la fille étoit malade dans une bourgade voiſine, voyant un jour paſſer un renard, en fut effrayée, & s'écria, ne ſeroit-ce pas l'ame de ma fille qui ſeroit morte.

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiſeaux, d'un ſur-tout nommé *chocos*, qui eſt de couleur cendrée, & qui n'eſt pas plus gros qu'un moineau. Sils ſe mettent en voyage & qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, & retournent à l'inſtant chez eux. Je me ſouviens, dit le Miſſionnaire, que conférant un jour avec les Capitaines de trois bourgades & un grand nombre d'Indiens, un de ces chocos ſe mit à chanter dans le bois voiſin, ils demeurerent tout interdits & ſaiſis de frayeur, la converſation ceſſa ſur l'heure.

Au reſte, les Magiciens & les Sorciers qui font fortune chez la plûpart des Sauvages ſont parmi eux en exécration, & paſſent pour des peſtes publiques. Trois ou quatre mois avant

que je vinſſe parmi eux, ils avoient brûlé vifs quatre Indiens, ſur le ſimple ſoupçon que le fils d'un Capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jettés ſur lui. Lorſqu'ils voyent qu'une maladie traîne en longueur, & que les Jongleurs ne la guériſſent point, ils ne manquent pas de dire que le malade eſt enſorcelé.

CHAPITRE IV.

Province & Nation des Chiquites.

§. I.

Sa deſcription géographique ; ſes productions naturelles ; qualités de ſon terroir.

CETTE province contient une infinité de nations Sauvages, que les Eſpagnols ont nommé *Chiquites*, uniquement parce que la porte de leurs cabannes eſt baſſe & fort petite, & qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y gliſſant & en rampant. Ils en uſent de cette façon afin de n'y point donner entrée aux moſquites & à beaucoup d'autres inſectes très-incommodes, dont le pays eſt fort-infeſté, ſur-tout dans le tems des pluies.

La province des Chiquites a deux cens lieues de long ſur cent de large. Elle eſt bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, & un peu plus loin par la Miſſion des Moxes,

dont on parlera ci-après. Elle s'étend à l'orient jusqu'au fameux lac *des Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on le nomme la *Mer Douce*. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, & la province de Chaco au midi. Elle est arrosée par deux rivieres, savoir le *Guapay* qui prend sa source dans les montagnes de *Chuquisaca*, & coule dans une grande plaine jusqu'à une espece de village des Chiriguanes, nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra ; puis tirant entre le nord & le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, & va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques Missions des Moxes.

La seconde riviere se nomme *Aperé* ou *Saint Michel*, sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de Parapiti, elle se perd dans d'épaisses forêts ; & après plusieurs détours qu'elle fait entre le nord & le couchant, elle va droit au midi ; puis recevant dans son

lit tous les ruiſſeaux des environs, elle paſſe par les peuplades des Baures, qui appartiennent à la Miſſion des Moxes, & décharge ſes eaux dans le lac Mamoré, d'où elle ſe rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Tout ce pays eſt fort montagneux & rempli d'épaiſſes forêts. La quantité des différentes abeilles qu'on y trouve fourniſſent du miel & de la cire en abondance. Il y en a d'une eſpece que ces Indiens nomment *Opemus*, qui reſſemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produiſent exhale une agréable odeur, leur cire eſt fort blanche, mais un peu molle.

On y voit des ſinges, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chevres, des tigres, des ours, & d'autres bêtes féroces. On y trouve auſſi des couleuvres & des viperes, dont le venin eſt très-violent. Il y en a dont on n'eſt pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le ſang ſort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humeur peſtilentielle s'évapore avec le ſang, leurs morſures

ne ſont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin eſt beaucoup plus dangéreux ; n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, il monte auſſi-tôt à la tête, & ſe répand dans toutes les veines, & de-là s'enſuivent auſſi-tôt des défaillances, le délire & la mort : on n'a pu trouver juſqu'ici un remede efficace contre leurs morſures.

Le terroir de cette province eſt ſec de ſa nature, mais dans le tems des pluies qui durent depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mai, toutes les campagnes ſont inondées, & tout commerce eſt interdit entre les habitans. Il ſe forme alors de grands lacs qui abondent en poiſſons ; & c'eſt le tems où les Indiens font la meilleure pêche. Ils compoſent une certaine pâte amere qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poiſſons ſont friands ; cette pâte les enivre, ils montent auſſi-tôt à fleur d'eau, & on les prend ſans peine.

Quand les pluies ſont ceſſées, ils ſement dans leurs terres, du riz, du maïs, du bled d'inde, du coton, du ſucre, du tabac ; outre cela elles produiſent diverſes racines, telles que celles d'yuca & de magnoc, dont on fait

la caſſave, des patates & des fruits propres du pays, tels que ſont ceux du platane, des pins, des mani & des zapallos. Ces derniers ſont une eſpece de calebaſſe, dont le fruit eſt meilleur & plus ſavoureux qu'en Europe ; cette contrée ne donne ni bled ni vin.

§. II.

De la langue des Chiquites ; leur portrait, leurs maladies, leurs remedes.

AVANT de parler du caractere & de la vie des Chiquites ; il eſt bon de dire d'abord que leur langue eſt la plus difficile à apprendre de toutes celles des différentes nations barbares de ces contrées.

Vous ne vous perſuaderez jamais, écrit un Miſſionnaire à un de ſes Freres, ce qu'il m'en coûte d'application & de travail pour m'inſtruire de la langue de nos Indiens. Je dreſſe un Dictionnaire de cette langue ; & quoique j'aie déja rempli vingt-cinq cahiers, je n'en ſuis encore qu'à la lettre C. Leur Grammaire eſt très-difficile, leurs verbes ſont tous irréguliers, & les conjugaiſons différentes. Quand on ſait conjuguer

guer, on n'en eſt pas plus avancé pour les autres. Que dirai-je de leur prononciation ? les paroles leur ſortent de la bouche quatre à quatre, & l'on a une peine infinie à entendre ce qu'ils prononcent ſi mal. Les Indiens des autres nations ne peuvent la parler que quand ils l'ont appriſe de jeuneſſe. Nous avons d'anciens Miſſionnaires qui n'oſent ſe flatter de la ſavoir dans ſa perfection, & ils aſſûrent que quelquefois ces peuples ne s'entendent pas eux-mêmes.

La priere ſuivante dans le langage Chiquite, tels qu'ils la font au commencement de chaque action, peut donner une idée de leur langue.

Oi naucipi Santa Crucis, o qui may Zoy chacu, Zoi Chupa, me unama po Chineneco Zumamene, au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Eſpiritu Sancto; c'eſt-à-dire, mot pour mot, par le ſigne de la Sainte-Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïſſent: au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

C'eſt au Pere Joſeph de Arce qu'eſt dû l'honneur d'avoir le premier préſenté la lumiere de l'Evangile aux yeux des Chiquites à la fin du ſiecle dernier :

d'autres Miſſionnaires ayant enſuite ſecondé ſon zele & partagé ſes travaux en l'année 1726, on comptoit dans ces terres ſauvages, ſix peuplades, dont voici les noms & la diſtance des unes aux autres. En commençant par le ſud on trouve la peuplade de Saint Jean qui eſt à neuf lieues de Saint Joſeph. On compte trente lieues de Saint Joſeph à Saint Raphaël, & huit de cette peuplade à Saint Michel.

On ſe diſpoſoit en la même année 1726 à pénétrer vers le ſud dans les terres des Zamucos, où l'on avoit des eſpérances bien fondées d'y former une peuplade des peuples de cette nation & des Ugaranos leurs voiſins qui comptent l'une & l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens.

Les Chiquites ont la plûpart la taille belle & grande, le viſage un peu long; quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laiſſent croître leurs cheveux : ils vont preſque tout nuds, ils laiſſent pendre négligemment ſur leurs épaules un paquet de queues de ſinge, & de plumes d'oiſeaux qu'ils ont tués à la chaſſe; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils ſe percent les oreilles,

& la levre inférieure, où ils attachent une piece d'étain : ils ſe ſervent encore de chapeaux de plumes aſſez agréables par la diverſité des couleurs. Les ſeuls Caciques ont des chemiſettes : les femmes portent une eſpece de tablier qui s'appelle dans leur langue *typon*.

L'humidité des ſaiſons & la chaleur exceſſive du climat des Chiquites, cauſe parmi eux beaucoup de maladies, & même une ſorte de peſte qui enleve beaucoup de monde ; ces peuples ſont d'ailleurs ſi groſſiers qu'ils ignorent juſqu'aux moyens de ſe précautionner contre les injures de l'air (*a*).

Ils ne connoiſſent que deux manieres de ſe faire traiter dans leurs maladies: la premiere eſt de faire ſucer la partie où ils ſentent de la douleur, par des gens que les Eſpagnols ont appellés pour cette raiſon *Chupadores*. Cet emploi eſt exercé par les Caciques, qui par-là ſe donnent une grande autorité ſur l'eſprit de ces peuples. Leur coutume eſt de faire diverſes queſtions au malade : où ſentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? En quel lieu êtes

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 12, page 2.

vous allez immédiatement avant votre maladies ? N'avez-vous pas répandu la chica (*a*) ? N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf, ou quelque morceau de tortue ? Si le malade avoue quelqu'une de ces choſes ; juſtement reprend le Médecin, voilà ce qui vous tue ; l'ame du cerf ou de la tortue eſt entrée dans votre corps pour ſe venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le Médecin ſuce enſuite la partie affectée, & au bout duquel tems, il jette par la bouche une matiere noire : voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le ſecond remede auquel ils ont recours eſt plus conforme à leurs mœurs barbares : ils tuent les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent être la cauſe de leur mal, & offrant ainſi par avance cette eſpece de tribut à la mort, ils ſe perſuadent qu'ils ſont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence eſt fort bornée, & que leur eſprit ne va pas plus loin que leurs ſens, ils n'attribuent toutes leurs maladies

(*a*) Liqueur forte, compoſée de maïs, de magnoc, & de quelques autres fruits du pays.

qu'aux cauſes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui altérent la ſanté.

§. III.

Conduite civile des Chiquites, leurs Mariages, leurs habitations, leurs occupations.

ON ne voit parmi eux aucune forme de police, ni de gouvernement : cependant dans leurs aſſemblées, ils ſuivent les avis des anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne ſe tranſmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils paſſent pour braves quand ils ont bleſſé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait priſonnier. Ils n'ont ſouvent d'autres raiſons de ſe faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de ſe rendre les maîtres des autres, à quoi ils ſont portés par leur naturel fier & hautain. Du reſte, ils traitent fort bien leurs priſonniers, & ſouvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la poligamie ne ſoit pas permiſe au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes : comme

le rang qu'ils tiennent les oblige à donner ſouvent la chica, & que ce ſont les femmes qui l'apprêtent ; une ſeule ne ſuffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun ſoin de l'éducation des enfans, & on ne leur inſpire aucun reſpect pour leurs parens ; ainſi abandonnés à eux-mêmes, ils ne ſuivent que leur caprice, & ils s'accoutument à vivre dans une indépendance abſolue.

Leurs cabannes ſont de paille, faites en forme de four : la porte en eſt ſi petite & ſi baſſe, qu'ils ne peuvent s'y gliſſer qu'en ſe traînant ſur le ventre : c'eſt, comme on l'a dit ci-devant, ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Eſpagnols, comme qui diroit *peuples rappetiſſés*. Ils en uſent ainſi, à ce qu'ils diſent, afin de ſe mettre à couvert des moſquites, dont on eſt fort incommodé pendant le tems des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maiſons conſtruites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans ; car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabanne de leur pere. C'eſt dans ces mêmes maiſons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalent en leur donnant la

chica. Ces ſortes de feſtins qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, ſe paſſent à boire, à manger, & à danſer. C'eſt à qui boira le plus de chica, dont ils s'enyvrent juſqu'à devenir furieux. Alors ils ſe jettent ſur ceux dont ils croyent avoir reçus quelques affronts, & il arrive ſouvent que ces ſortes de réjouiſſances ſe terminent par des ſcènes tragiques, & par la mort de pluſieurs d'entr'eux.

Voici de quelle maniere ils paſſent la journée dans leurs villages ; ils déjeûnent au lever du ſoleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la roſée ſe paſſe, car ſelon eux, elle eſt fort nuiſible à la ſanté. Quand le ſoleil eſt un peu élevé, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tient lieu de bêches ; à midi ils viennent dîner ; ſur le ſoir ils ſe promenent, ils ſe rendent des viſites les uns aux autres, ils ſe donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont ſe partage entre tous ceux qui ſe trouvent préſens.

Comme les femmes ſont ennemies du travail, elles paſſent preſque tout leur tems à ſe viſiter, & à s'entretenir en-

ſemble : elles n'ont d'autres occupations que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le maïs, *l'yuca*, &c. de filer de quoi faire leur *typon*, ou bien les chemiſettes, & les hamacs de leurs maris ; car pour ce qui les regarde, elles couchent ſur la terre, qu'elles couvrent d'un ſimple tapis de feuille de palmiers, ou bien elle ſe repoſent ſur une claie faite de gros bâtons aſſez inégaux. Ils ſoupent au coucher du ſoleil, & auſſi-tôt après ils vont dormir, à la réſerve des jeunes garçons & de ceux qui ne ſont pas mariés. Ceux-ci s'aſſemblent ſous des arbres, & ils vont enſuite danſer devant toutes les cabannes du village.

Leur danſe eſt aſſez particuliere : ils forment un grand cercle, au milieu duquel ſe mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, & qui par conſéquent ne rend que deux tons. Ils ſe donnent de grands mouvemens au ſon de cet inſtrument, ſans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danſe derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos qu'après avoir pouſſé ce divertiſſement juſqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le tems de leur pêche & de leur chaſſe ſuit la récolte du maïs. Quand les pluies ſont paſſées, leſquelles durent depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mai, ils ſe partagent en diverſes troupes, & vont chaſſer ſur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chaſſe que vers le mois d'Août, qui eſt le tems auquel ils enſemencent leurs terres.

Il n'y a gueres de nation, quelque barbare qu'elle ſoit, qui ne reconnoiſſe quelque divinité. Pour ce qui eſt des Chiquites, il n'y a parmi eux nul veſtige d'aucun culte qu'ils rendent à quoique ce ſoit de viſible, ou d'inviſible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement. Ainſi ils vivent comme des bêtes, ſans nulle connoiſſance d'une autre vie, n'ayant d'autre dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux ſatisfactions de la vie préſente. C'eſt ce qui les a porté à détruire tout-à-fait les ſorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & même à préſent il ſuffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que ſon voiſin eſt ſorcier, pour qu'il ſe portât à lui ôter la vie s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laiſſent pas d'être fort ſuperſtitieux, ſur-tout par rapport au chant des oiſeaux qu'ils obſervent avec une attention ſcrupuleuſe : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent ſouvent que les Eſpagnols ſont près de faire des irruptions ſur leurs terres ; cette appréhenſion ſeule eſt capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans ſe ſéparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers ; les liens de la nature qui ſont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir enſemble : un pere vendra ſon fils pour un couteau ou pour une hache.

§. IV.

Route des Mamelus, du Bréſil dans les terres.

COMME la connoiſſance de la route que tinrent les Mamelus *(a)* du Bréſil, peut être utile, afin de ſe précautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs,

(a) Nation d'origine Portugaiſe, dont il ſera parlé ci-après.

cet itinéraire ne ſervira pas peu à réformer les Cartes Géographiques ; il eſt à propos de rapporter ici ce que l'on a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits priſonniers dans un combat entre les Indiens ſoutenus des Eſpagnols, & les Portugais.

Il déclara qu'il partit du Bréſil avec ſes compagnons, & qu'ils ſe mirent en canots ſur la riviere *Anemby*, qui tombe dans le fleuve *Parana*, par le côté du nord ; qu'ils entrerent enſuite dans ce fleuve, & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina*, qui s'y décharge du côté du ſud, ils la remonterent pendant huit jours, ne faiſant que des demi-journées de chemin, juſque vers la ville de *Xeres*, qui eſt à préſent détruite. Ils laiſſerent en ce lieu-là les canots ſur leſquels ils étoient venus de Saint Paul ; avec quelques-uns de leurs gens pour les garder, & pour ſemer de quoi recueillir à leur retour ; ils continuerent leur voyage à pied, & après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres*, il arriverent à la riviere *Boinhay*, qui va tomber dans le fleuve Pa-

raguai du côté du nord ; ils firent d'autres canots pour deſcendre cette riviere, & ils ſemerent des grains pour leur retour ; après avoir navigué pendant dix jours, ils arriverent au fleuve Paraguai ; ils le remonterent pendant huit jours, & ils arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré* ; & après un jour entier, ils prirent terre au port des Indiens *Itatines*, où ils enterrerent leurs canots dans une grande fabliere, afin de s'en ſervir à leur retour ; ils pourſuivirent enſuite leur voyage à pied, ne faiſant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le tems de courir ſur les montagnes pour y trouver de quoi vivre ; & pour ſe rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fût enſuite l'ordre de leur marche. Le premier jour ils partirent du port des *Itatines*, tirant à l'occident, un peu vers le nord, & ils arriverent à un marais d'eau ſalée. Le ſecond, ils marcherent ce jour-là, & preſque tout le reſte du voyage à l'occident, & ils s'arrêterent en un lieu nommé *Imbocaytibazon*, où ils ne trouverent point d'eau. Le troiſieme, détournant un peu vers le ſud, ils vinrent ſur les bords

d'un ruiſſeau, ils y firent quelques puits pour avoir de l'eau. Le quatrieme ils ſe rendirent à une marre, appellée *Guacuruti*. Le cinquieme ils s'arrêterent dans un champ, près d'un ruiſſeau. Le ſixieme ils allerent à un autre ruiſſeau, au pied d'une montagne. Le ſeptieme à une marre, dans un grand champ, nommé *Jacuba*. Le huitieme ils marcherent dans une vaſte campagne, tirant au nord, & ils camperent ſur les bords d'un ruiſſeau. Le neuvieme, ſuivant la même route, ils allerent à Yacu. Le dixieme ils paſſerent une montagne en tirant ſur le nord, & ils arriverent auprès d'une marre. Le onzieme ils marcherent vers l'occident, & ils s'arrêterent dans un champ. Le douzieme ils paſſerent dans une plaine, & ſuivant la même route, ils arriverent à une bourgade ruinée qui avoit appartenue aux Itatines. Le treizieme, ſuivant encore la même route, ils arriverent à une autre bourgade ruinée de cette même nation. Le quatorzieme ils continuerent leur route dans une campagne, & ils arriverent à un ruiſſeau. Le quinzieme ils ſe firent un chemin ſur une montagne, & tirant à l'occident, un peu vers le

ſud, ils allerent à un autre ruiſſeau. Le ſeizieme tournant un peu au nord, ils marcherent juſqu'à un ruiſſeau. Le dix-ſeptieme ayant marché au nord, ils camperent entre deux petites collines. Le dix-huitieme faiſant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tarayri*. Le dix-neuvieme, marchant au ſud, un peu vers l'occident, ils camperent ſur les bords d'un ruiſſeau, au pied d'une montagne. Le vingtieme ils tirerent au nord, vers la ſource de ce ruiſſean, & ayant continué huit jours cette même route, ils arriverent au pays des *Tancas*, qui eſt de la nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agna-purahey*, qui s'étend vers le ſud. Le vingt-huitieme ils paſſerent vers le ſud, à une autre bourgade des *Tancas*, plus voiſine de cette montagne. Le vingt-neuvieme, ayant paſſé une montagne, & tirant vers l'occident, ils arriverent à un étang des *Pegnoquis*, dans un grand champ. Le trentieme ils ſuivirent a même route pour ſe rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes de *Pignocas*. Le trente-unieme ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux & tout cou-

vert de palmiers, ils tirerent à l'occident, un peu vers le nord, & ils vinrent à la colline des *Guimecas*; ils continuerent la même route pendant quatre jours. Ce fût-là que quelques années auparavant, Jean Borallo de Almada, chef des Mamelus, fût battu par les *Pegnoquis*. Le trente-cinquieme tirant vers l'occident, ils arriverent à la riviere *Aperé*, autrement de Saint Michel. Le trente-ſixieme & le trente-ſeptieme ils marcherent ſur des montagnes, & vinrent aux habitations des *Xamarus*. Le trente-huitieme ils paſſerent la montagne des *Pignocas* pour ſe rendre aux bourgades des *Pegnoquis*, & traverſerent la riviere *Aperé*. Enfin ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes*, puis ils s'emparerent de la bourgade de Saint François Xavier chez les Pignocas, où ils furent entiérement défaits par les Indiens réunis aux Eſpagnols.

Le Portugais qui a donné ce détail, déclara encore que trois ans auparavant, il avoit fait une excurſion avec ſes compagnons, en remontant la riviere Paraguai dans un vaſte pays où eſt la nation des *Pareſis*: que commen-

çant leur marche à l'entrée de l'étang *Manioré*, ils étoient arrivés en quatre jours à l'isle des *Yaraes* : c'est un peuple que les Espagnols appellent *Grandes Oreilles*, parce qu'ils se les percent, & y mettent des pendants de bois : qu'après avoir parcouru l'isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy*, qui se jette du côté gauche dans la riviere Paraguai : que delà en quatre autres journées, ils arriverent à l'embouchure de l'*Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appellées *Caraberes* & *Araaibaybas*, qu'ils continuerent leur chemin à pied pendant trois jours, & qu'ayant suivis une assez longue chaîne de montagnes, ils entrerent dans le pays des *Parelis* & de *Mboriyaras*, d'où par la même route, ils s'en retournerent au Brésil.

CHAPITRE V.

Des Mamelus, *& de la nation des* Manavias.

§. I.

Origine des Mamelus, *leurs brigandages, leurs Villes.*

DANS le tems que les Portugais firent la conquête du Bréſil, ils y établirent pluſieurs Colonies, une entr'autres appellée *Pirantininga*, ou la ville de Saint Paul. Ces nouveaux Colons qui n'étoient compoſés que d'hommes, prirent des femmes chez les Indiens. De ce mélange il provint des enfans qui dans la ſuite dégénérerent beaucoup de leurs ancêtres. Ils tomberent inſenſiblement dans un tel décri, par la licence de leur conduite, & par le déréglement de leurs mœurs, que les villes voiſines auroient cru ſe perdre de réputation, ſi elles euſſent continué d'avoir communication avec la ville de Saint Paul; & quoique les habitans tiraſſent leur

origine des Portugais, les autres Colonies de cette nation les jugerent tellement indignes de ce nom qu'ils dèshonoroient, qu'elles leur donnerent celui de *Mamelus*.

La ville de Saint Paul devint l'aſyle & le repaire de quantité de brigands, ſoit Italiens, ſoit Hollandois, ſoit Eſpagnols, qui en Europe s'étoient dérobés aux ſupplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuſe. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, ſervoit encore à augmenter leurs penchans pour toutes ſortes de vices.

Du reſte, il n'eſt point aiſé de les réduire : leur ville eſt ſituée à treize lieues de la mer, ſur un rocher eſcarpé, environné de précipices. On n'y peut grimper que par un ſentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroit une armée nombreuſe : au bas de la montagne ſont quelques villages remplis de Marchands, par le moyen deſquels ils font leur commerce. Cette heureuſe ſituation les entretient dans l'amour de l'indépendance : auſſi n'obéiſſent-ils

aux loix & aux ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts ; & ce n'eſt que dans une néceſſité preſſante qu'ils ont recours à la protection du Roi.

Ces brigands, la plûpart ſans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, ſe répandoient comme un torrent débordé ſur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des fléches à oppoſer à leurs mouſquets, ne pouvoient faire qu'une foible réſiſtance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure ſervitude. On prétend que dans l'eſpace de cent trente ans, ils ont détruit ou fait eſclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays juſqu'au fleuve des Amazônes. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendus plus ſauvages encore qu'ils ne l'étoient, & les a forcés, ou à ſe cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à ſe diſperſer de côté & d'autres dans les endroits les plus ſombres des forêts.

Les Mamelus voyant que par cette diſperſion leur proie leur échappoit,

eurent recours à une ruſe diabolique qui leur réuſſit. Trois d'entr'eux ſe déguiſerent en Miſſionnaires ; & à la faveur de ce déguiſement, il ne leur fut pas bien difficile d'attirer à eux une foule d'Indiens : ils leur firent de petits préſens & après avoir gagné leur confiance, ils leur perſuaderent de quitter leur miſérable retraite, pour ſe joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuſe peuplade, où ils ſeroient plus en ſûreté. Après les avoir aſſemblés en grand nombre, ils les amuſoient juſqu'à l'arrivée de leurs troupes ; alors il ſe jettoient ſur ces miſérables, les chargeoient de fers, & les conduiſoient dans leurs Colonies. C'eſt ainſi que dans moins de cinq ans, ils enleverent plus de trois cens mille Indiens ; mais ces infortunés périrent preſque tous, ou de miſere dans les voyages, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables, qui les ſurchargoient de travaux, ſoit aux mines, ſoit à la culture des terres, qui leur épargnoient les alimens, & qui les faiſoient ſouvent expirer ſous les coups. C'eſt cette cruauté des Mamelus qui a déterminé le Roi de Portugal à armer

les Indiens pour défendre leur pays. Ils ſont toujours prêts à marcher au premier ordre du Gouverneur ; & ils ſe ſont rendus ſi redoutables, que les Mamelus n'oſent plus gueres ſe préſenter devant eux.

§. II.

Des Indiens Manacicas, *de leur pays, & de ſes productions.*

NON loin des Mamelus, & à deux grandes journées de la peuplade de Saint Xavier, habitent les *Manacicas*. Cette nation eſt partagée en un grand nombre de villages qui ſont ſitués vers le nord, entre de grandes forêts ſi épaiſſes, qu'à peine y voit-on le ſoleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, & ſe terminent à de vaſtes ſolitudes, qui ſont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y eſt abondante en fruits ſauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre leſquels il y en a un d'une eſpece ſinguliere ; on le nomme *Fumacoſio*. Cet animal reſſemble au ſinge par la tête, & au chien par le corps, à la réſerve qu'il eſt ſans queue ; c'eſt de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la courſe ; de

ſorte qu'on ne peut gueres échapper à ſes griffes : ſi l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que pour ſe dérober à ſa fureur, on monte ſur un arbre, l'animal pouſſe un certain cri ; & à l'inſtant on en voit pluſieurs autres, qui tous enſemble creuſent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le moyen de ſe défaire de ces animaux en s'aſſemblant en certain nombre, & ſe renfermant dans une enceinte de fortes palliſſades : puis ils font des cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre, pour abattre les pieux de la paliſſade, les Indiens les tuent, ſans aucun riſque, à coups de fléches.

Tout ce pays eſt arroſé de rivieres fort poiſſonneuſes, qui fertiliſſent ces terres, & rendent les moiſſons fort abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, & ſont du reſte bien pris dans leur taille. Il regne quelquefois parmi eux une maladie aſſez extraordinaire ; c'eſt une eſpece de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte ſemblable à l'écaille du poiſ-

ſon : mais cette incommodité ne leur cauſe ni douleur ni dégoût. Ils ſont auſſi vaillans que les Chiquites ; anciennement même ils ne formoient tous enſemble qu'une ſeule nation : mais les troubles & les diſſentions qui s'éleverent parmi eux, les obligerent de ſe ſéparer. Depuis ce tems-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres nations, leur langage ſe corrompit entiérement ; l'idolâtrie s'eſt introduite parmi eux, de même que l'uſage barbare de manger de la chair humaine.

§. III.

Maniere de conſtruire leurs Villages ; occupation des Manacicas ; *leur Gouvernement.*

IL y a de l'art dans la diſpoſition de leurs villages ; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maiſons partagées en ſalles & en pluſieurs chambres de ſuite : c'eſt où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maiſons ſont deſtinées auſſi aux aſſemblées publiques & aux feſtins, & ſervent de temples à leurs

dieux. Les maiſons des particuliers ſont conſtruites dans un certain ordre d'architecture qui leur eſt propre. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre, pour couper le bois, & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand ſoin à fabriquer des toiles, & à faire tous les uſtenſiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vaſes qu'elles travaillent avec cette terre, ſont ſi beaux & ſi délicats, qu'à en juger par le ſon, on croiroit qu'ils ſont de métal.

Leurs villages ſont peu éloignés les uns des autres; c'eſt ce qui facilite les fréquentes viſites qu'ils ſe rendent, & les feſtins qu'ils ſe donnent très-ſouvent, où ils ne manquent gueres de s'enyvrer. Dans ces feſtins, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique. Les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la ſeconde place; les Médecins ſont au troiſieme rang; & après eux les Capitaines, & le reſte de la Nobleſſe.

Les habitans de chaque village rendent à leur Cacique une obéiſſance entiere. Ils bâtiſſent ſes maiſons, ils cultivent

vent ſes terres, ils fourniſſent ſa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; c'eſt lui qui commande dans tout le village, & qui fait punir les coupables. Les femmes ſont tenues à la même obéiſſance à l'égard de la principale femme du Cacique ; car il peut en avoir autant qu'il lui plaît. Tous lui paient la dixieme partie de leur pêche, ou de leur chaſſe ; & ils ne peuvent y aller ſans avoir obtenu ſa permiſſion.

Le Gouvernement eſt héréditaire : on prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, à ſuccéder à ſon pere par l'autorité qu'on lui donne ſur toute la jeuneſſe ; & c'eſt comme un apprentiſſage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il eſt parvenu à un âge mûr, & capable du maniement des affaires, ſon pere ſe démet du Gouvernement, & lui en donne l'inveſtiture avec beaucoup de cérémonie : tout dépoſſedé qu'il eſt, on n'en a pas moins d'affection & de reſpect pour lui. Quand il vient à mourir, ſes obſeques ſe font avec grand appareil. Son ſépulcre ſe place dans une voûte ſouterraine bien murée, afin que l'humidité n'altere pas ſitôt ſes oſſemens.

Le pays des Manacicas forme une eſpece de pyramide, qui s'étend du midi au nord, & dont les extrémités ſont habitées par ces Indiens. Au milieu ſont d'autres peuples auſſi différens par la langue qu'ils parlent, que reſſemblans par la vie barbare qu'ils menent.

§. IV.

De différentes nations voiſines des Manacicas, *& de leurs mœurs & uſages religieux.*

A LA baze de la pyramide, ſont à l'orient les *Quimonocas*, & à l'occident les *Tapacuras*. Le côté du nord, en laiſſant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, eſt environné de deux rivieres, nommées *Potaquiſſimo* & *Zununaca*, dans leſquelles ſe jettent pluſieurs ruiſſeaux, qui portent la fécondité dans toutes les terres. Les premiers villages vers l'orient ſont ceux des *Eirinuncas* (*a*): vers l'occident ſe trouvent

(*a*) Des *Mopoſicos*, *Zibacas*, *Jurucarecas*, *Quiviquicas*, *Cozocas*, *Subarecas*, *Ibocicas*, *Ozonimacas*, *Tunumaaca*, *Zouca*, *Oſaaca*, *Quinomeca*, &c. On trouve encore les noms

ceux de *Zounaaca* ; & en tirant de-là vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les *Quimiticas*. Les *Zibacas* qui n'en ſont pas fort éloignés, ont ſû toujours ſe préſerver des irruptions des Mamelus, qui ont déſolé tout le reſte du pays, qui s'étend juſqu'au fleuve Paraguai. Entre l'orient & le ſeptentrion on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas*, & les *Mapaſinas*, nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une ſorte d'oiſeaux nommés *Pereſiucas*, qui vivent ſous terre, & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force, & ſont ſi hardis, que voyant un Indien, ils ſe jettent ſur lui & le tuent (*a*),

d'un graud nombre de villages Indiens, qui forment autant de tribus ou nations ſéparées, dont la langue eſt différente. La relation du voyage de quelques Miſſionnaires ſur le fleuve Paraguai qui ſuivra cet article, apprendra combien il ſe trouve de variété parmi le langage & les uſages de tous ces Indiens.

(*a*) Le Pere Duhalde, Éditeur du vingt-cinquieme volume des Lettres Édifiantes, d'où ces détails ſont tirés, auroit bien dû ſuppléer ici à la brieveté du Jéſuite Eſpagnol, en nous expliquant par quels moyens un oiſeau de la groſſeur d'un moineau peut tuer un homme.

vis-à-vis de ces peuples ſont les *Mochezuus* & les *Picozas*, qui vont tous nuds ; les femmes même n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col, pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras* qui s'étendent entre l'occident & le ſeptentrion, ſont également nuds, & ſe nourriſſent de chair humaine, près de-là ſont les *Boures*, & plus de vingt autres nations dont on peut voir les noms dans les Lettres Edifiantes.

Pour ce qui eſt de la religion de ces peuples & des cérémonies qu'ils y obſervent, il n'y a point dans toutes ces Indes occidentales de nations plus ſuperſtitieuſes ; ils paroiſſent avoir cependant quelque idée confuſe du miſtere de l'Incarnation.

C'eſt une tradition parmi eux, que dans les ſiecles paſſés, une Dame d'une grande beauté, conçût un fort bel enfant, ſans l'opération d'aucun homme ; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges, qui remplirent toute la terre d'admiration ; qu'à certain jour, ayant raſſemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & ſe transforma en ce ſoleil que nous voyons. Son corps eſt tout

lumineux, disent les *Maponos*, ou Prêtres des idoles ; & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il étoit très-naturel qu'un si grand Personnage fût l'objet de leur culte ; cependant ils n'adorent que des démons qui s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres dieux qui ont beaucoup moins d'autorité : savoir le Pere, le Fils, & l'Esprit. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Uragozoriso*. Le nom du Fils est *Urusana* ; & l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la mere du Dieu *Urusana*, & la femme d'*Uragozoriso*. Le Pere parle d'une voix haute & distincte ; le Fils parle du nez, & la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Pere est le Dieu de la justice, & châtie les méchans ; le Fils & l'Esprit, de même que la Déesse, font la fonction de Médiateurs, & intercedent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du Cacique, qui sert de temple aux dieux.

Une partie de la ſalle ſe ferme d'un grand rideau ; & c'eſt-là le ſanctuaire où ces trois divinités qu'ils appellent d'un nom commun *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples, & publier leurs oracles. Ce ſanctuaire n'eſt acceſſible qu'au principal Mapono ; car il y en a deux ou trois autres ſubalternes dans chaque village : mais il leur eſt défendu d'en approcher ſous peine de mort.

C'eſt d'ordinaire dans les tems des aſſemblées publiques, que ces dieux ſe rendent dans leur ſanctuaire. Un grand bruit, dont toute la maiſon retentit, annonce leur arrivée : ces peuples qui paſſent le tems à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs, & pouſſent de grands cris de joie pour honorer la préſence de leurs dieux. » *Tata-Equice*, » diſent-ils ; c'eſt-à-dire, pere êtes-vous » déja venu ? Ils entendent une voix qui » leur répond *Panitoquès* : elle veut » dire ; enfans, courage : continuez à » bien boire, à bien manger, & à bien » vous divertir ; vous ne ſauriez me » faire plus de plaiſir. J'ai grand ſoin » de vous tous ; c'eſt moi qui vous pro- » cure les avantages que vous retirez

» de la chaſſe & de la pêche ; c'eſt de
» moi que vous tenez tous les biens
» que vous poſſedez. »

Après cette réponſe, que ces peuples écoutent en grand ſilence & avec reſpect, ils retournent à leurs danſes & à la chica qui eſt leur boiſſon ; & bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête ſe terminent par des querelles, par des bleſſures, & par la mort de pluſieurs d'entr'eux.

Les dieux ont ſoif à leur tour, & demandent à boire ; on prépare des vaſes ornés de fleurs ; & on choiſit l'Indien & l'Indienne qui ſont le plus en vénération dans le village, pour préſenter la boiſſon. Le Mapono entrouve le coin du rideau, & la reçoit pour la porter aux dieux ; car il n'y a que lui qui ſoit leur confident, & qui ait droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chaſſe & à la pêche ne ſont pas oubliées.

Quand ces peuples ſont au fort de leur yvreſſe & de leurs querelles, le Mapono ſort du ſanctuaire, & leur impoſant ſilence, il leur annonce qu'il a expoſé aux dieux leurs beſoins ; qu'il

en a reçu des réponſes favorables ; qu'ils leur promettent toutes ſortes de proſpérités, de la pluie ſelon les beſoins, une bonne récolte, une chaſſe & une pêche abondantes, & tout ce qu'ils peuvent déſirer. Un jour qu'un de ces Indiens, moins dupe que ſes compatriotes, s'aviſa de dire en riant, que les dieux avoient bien bû, & que la chica les avoit rendus de bonne-humeur ; le Mapono qui entendit ce trait de raillerie, changea auſſi-tôt ſes magnifiques réponſes en autant d'imprécations, & les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive ſouvent que le Mapono rapporte de la part des dieux des réponſes bien cruelles ; il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre ſur quelqu'un des villages voiſins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Il eſt toujours obéi : c'eſt ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres.

Outre ces dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Iſituus*, ce qui ſignifie

Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces dieux eſt de parcourir les rivieres & les lacs, & de les remplir de poiſſons en faveur de leurs dévôts. Ceux-ci les invoquent dans le tems de leur pêche, & les encenſent avec de la fumée de tabac. Si la chaſſe ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en ſigne de reconnoiſſance.

Ils nomment les ames *Oquipans* : ils croyent qu'elles ſont immortelles, & qu'au ſortir de leurs corps, elles ſont portées par leurs Prêtres dans un lieu où elles doivent ſe réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célebre ſes obſéques avec plus ou moins de ſolemnité, ſelon le rang qu'il tenoit dans le village. Le Mapono, auquel ils croyent que cette ame eſt confiée, reçoit les offrandes que la mere & la ſœur du défunt lui apportent : il répand de l'eau, pour purifier l'ame de ſes ſouillures ; il conſole cette mere & cette femme affligée, & leur fait eſpérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire ſur l'heureux ſort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au ciel.

Après quelque-tems le Mapono de

retour de ſon voyage, fait venir la mere & la femme ; & prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'eſſuier ſes larmes, & de quitter ſes habits de deuil, parce que ſon mari eſt heureuſement arrivé dans le ciel, où il l'attend pour partager ſon bonheur avec elle.

Le voyage du Mapono avec l'ame eſt pénible ; il lui faut traverſer d'épaiſſes forêts, des montagnes eſcarpées, deſcendre dans des vallées remplies de rivieres, de lacs, & de marais bourbeux ; juſqu'à ce qu'enfin après bien des fatigues, il arrive à une grande riviere, ſur laquelle eſt un pont de bois, gardé nuit & jour par un dieu nommé *Tatutiſo*, qui préſide au paſſage des ames, & qui met le Mapono dans le chemin du ciel.

Ce dieu a le viſage pâle, la tête chauve, une phiſionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères, & couvert de miſérables haillons. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ſes dévots ; ſon emploi ne lui en donne pas le loiſir, parce qu'il eſt continuellement occupé à paſſer les ames. Il arrive quelquefois que ce dieu arrête l'ame au paſſage, ſur-tout ſi c'eſt celle

d'un jeune homme, afin de la purifier ; si cette ame eſt peu docile, & réſiſte à ſes volontés, il s'irrite, il prend l'ame & la précipite dans la riviere, afin qu'elle ſe noie. C'eſt-là, diſent-ils, la ſource de tant de funeſtes événemens qui arrivent dans le monde. Des pluies abondantes & continuelles avoient ruiné les moiſſons dans la terre des Indiens *Turucares*. Ce peuple qui étoit inconſolable, s'adreſſa au Mapono pour demander aux dieux quelle étoit la cauſe d'un ſi grand malheur. Le Mapono après avoir pris le tems de conſulter les dieux, rapporta leur réponſe, qui étoit qu'en portant au ciel l'ame d'un jeune homme dont le pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de reſpect au *Tatutiſo*, & ne voulut point ſe laiſſer purifier ; ce qui avoit obligé ce dieu cruellement irrité, de la jetter dans la riviere.

A ce récit, le pere de ce jeune homme qui aimoit tendrement ſon fils, & qui le croyoit déja au ciel, ne pouvoit ſe conſoler ; mais le Mapono ne manqua pas de reſſource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé, que s'il vouloit lui préparer un canot

bien propre, il iroit chercher l'ame de ſon fils au fond de la riviere. Le canot fut bientôt prêt, & le Mapono le chargea ſur ſes épaules. Peu après les pluies étant ceſſées, & le ciel devenu ſerein, il revint avec d'agréables nouvelles ; mais le canot ne reparut jamais.

Du reſte, c'eſt un pauvre paradis que le leur ; & les plaiſirs qu'on y goûte ne ſont gueres capables de contenter un eſprit tant ſoit peu raiſonnable : ils diſent qu'il y a de fort gros arbres, qui diſtilent une ſorte de gomme dont ces ames ſubſiſtent ; que l'on y trouve des ſinges que l'on prendroit pour des Ethiopiens ; qu'il y a du miel & un peu de poiſſon ; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, ſur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules.

Les *Morotocos*, voiſins des *Manacicas*, ſont de haute taille, & d'une complexion robuſte ; ils font leurs fléches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils ſavent manier avec beaucoup d'adreſſe. Les femmes y ont toute l'autorité, & non-ſeulement les maris leur obéiſſent ; mais ils ſont encore chargés des plus vils emplois du ménage & des détails domeſtiques. Elles ne conſervent pas plus de

deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour se débarraſſer des ſoins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils aient des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul veſtige de gouvernement & de religion. Leur pays eſt ſec & ſtérile, & tout environné de montagnes & de rochers ; ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers. Le tronc de ces arbres leur fournit une moële ſpongieuſe, dont ils expriment le ſuc qui leur ſert de boiſſon ; quoique durant l'hyver l'air ſoit fort froid dans leur climat, & que ſouvent il y gêle, ils ſont totalement nuds, & n'en reſſentent nulle incommodité. Un calus général leur épaiſſit la peau, l'endurcit, & les rend inſenſibles aux injures de l'air.

CHAPITRE VI.

Voyage sur le fleuve Paraguai ; Nations des contrées qu'il arrose & des peuples qui habitent ses bords.

NOus partîmes le 10 Mai 1703 (*a*) du port de notre peuplade de la Purification, d'où après avoir passé par *Atingui*, nous prîmes terre le vingt-sept du méme mois à *Itati*. De-là nous continuâmes notre route vers la riviere *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguai. Les vents furieux qui regnoient alors nous causerent tant de fatigues & de retard, que nous ne pûmes aborder que le 27 Juin Juin au port de l'Assomption, où nous trouvâmes une grande barque, quatre balses, deux pirogues & un canot.

Nous nous embarquâmes, & après avoir avancé quelques lieues, nous dé-

(*a*) Ils étoient quatre Jésuites. Voyez le vingt-cinquieme volume des Lettres Édifiantes, page 62.

couvrîmes un peu au loin des canots d'Indiens *Payaguas*, qui vraisemblablement alloient à la découverte. Un Missionnaire se mit dans le canot pour les aller joindre & les gagner par des témoignages d'amitié, mais les Indiens s'enfuirent en criant de toutes leurs forces: *Pée pémonda ore camarada Buenos-Ayres viarupi*; ce qui veut dire, nous ne nous fions point à des gens d'une nation qui a fait périr tant de nos camarades qui demeuroient aux environs de *Buenos-Aires*.

Cependant le Missionnaire étant descendu à terre, attacha à des branches d'arbre plusieurs bagatelles de peu de valeur, qui sont estimées de ces barbares. Ces petits présens les rassurerent, ils s'en saisirent, & quatre d'entr'eux s'approcherent d'une des balses, & y laisserent des nattes de jonc fort jolies & d'un travail délicat. Un Néophite, nommé Anicet, se persuadant qu'après ces témoignages réciproques d'amitié, il pourroit établir des liaisons parmi les Payaguas, s'approcha de quelques-uns avec cinq ou six de ces compagnons; mais tandis qu'il tâchoit de gagner leur confiance par de petits

préſens, une troupe de Payaguas, partagée en deux canots, ſortirent d'une embuſcade où ils étoient cachés, & vinrent fondre ſur Anicet & ſes compagnons, qu'ils aſſommerent à coups de maſſues.

Les Payaguas voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance de cet aſſaſſinat, parurent en grand nombre dans une quantité prodigieuſe de canots, qui formoient deux eſpeces d'eſcadre. L'une débarque ſon monde à terre, & l'autre rodoit de tous côtés ſur le fleuve, ſans cependant que ni les uns ni les autres oſaſſent nous attaquer. Dans l'obſcurité de la nuit ſeulement, ils nous jetterent des pierres, & tirerent des fléches ſur nous ſans que nous ayons reçu aucun dommage.

Le ſix Août nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Xexui*. Le vingt-un nous trouvâmes un petit fort entouré de paliſſades avec trois grandes croix. C'étoit l'ouvrage des Payaguas qui avoient planté ces croix dans la vue de ſe délivrer des tygres qui infeſtoient leur pays.

Le trente nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Tapotii*, où nous

apperçûmes deux canots d'Indiens nommés *Guachicors*. La bouche de cette riviere eſt éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut paſſer par des courans très-rapides, qui ſe trouvent entre une longue ſuite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts, & taillés naturellement d'une maniere ſi agréable à la vue, qu'on les auroit pris pour l'ouvrage de l'art.

A ſix lieues de-là eſt le lac *Nengetures*, où ſe jette une riviere qui deſcend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples ſont en quelque ſorte les eſclaves des *Guaicuras*. Ils y entretiennent leurs haras de mules & de cavales, ils cultivent la terre & y ſement du tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres nations, une entr'autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac eſt l'embouchure du *Mboimboi*. De-là juſqu'au *Xarayes*, on voit de vaſtes campagnes, où des grains croiſſent naturellement & ſans culture. Le 22 Septembre nous paſsâmes entre les mon-

tagnes de *Cunayequa* & de *Ito*, où ſont les *Sinamacas*. Le vingt-neuf nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve *Paraguai* ſe partageant en deux bras, forme une grande iſle.

Le dix-ſept nous jettâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui*, qui eſt caché en partie entre les bois & les montagnes, juſques vers les *Orejones*. Les campagnes de l'un & l'autre côté du fleuve ſont pleines d'habitations Indiennes. Elles ſont en plus grand nombre à la gauche du fleuve, parce que les marais & les lacs dont elles ſont environnées, les rendent en quelque ſorte inacceſſibles, & mettent ces nations à couvert des *Mamelus*. On en compte environ quarante à gauche, & vingt à droite.

La plûpart de ces nations ſe réduiſent à deux ou trois villages, & à trois ou quatre cens hommes ; & quoiqu'elles confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, & ne s'entendent point entr'elles. Elles n'ont nul commerce enſemble, & ſe font ſouvent la guerre.

Le dix-huit, après avoir laiſſé à main droite le lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Paraiguazu*,

qui décharge ſes eaux dans le fleuve avec une impétuoſité extraordinaire. Nous y rencontrâmes un jeune Indien qui nous marqua beaucoup d'affection, & qui monta dans notre barque avec ſes armes & ſa natte qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un capivara ou capivard qu'il avoit tué. C'eſt un quadrupede de la grandeur d'un cochon d'un an, qui reſte ordinairement le jour dans la mer, & ne vient à terre que pendant la nuit. Son poil eſt blanchâtre, court, menu, & roide, ſa tête eſt de même forme que celle du lievre, ſes yeux ſont petits & vifs, & il n'a point de queue. Au moyen de ſes ongles qui ſont fort pointus, il monte très-bien ſur les arbres pour en manger les fruits.

Enfin le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux lac de *Xarayes*, dans lequel pluſieurs rivieres navigables viennent ſe décharger. On croît communément que c'eſt dans ce lac que le fleuve *Paraguai* prend ſa ſource. A l'entrée du lac eſt ſituée l'iſle des *Orejones*, où il y avoit autrefois une nation très-nombreuſe, qui a été détruite entiérement par les *Mamelus*. Le climat de

cette isle est temperé & très-sain, quoiqu'elle soit à la hauteur de dix-sept degrés & quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de long, & dix de large. Son terroir est fertile, bien qu'elle soit pleine de montagnes toutes couvertes de beaux arbres, qui paroissent très-propres à toute sorte d'ouvrages.

Comme nous étions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent, & qu'il y avoit à craindre que notre barque ne donnât sur des bas fonds, nous prîmes le parti de quitter cette isle après y avoir séjourné un mois & demi

Etant arrivé à l'endroit du fleuve où les *Payaguas* avoient assommé Anicet & ses compagnons, nous leur députâmes un de leurs compatriotes, qui étoit de nos amis, pour les assûrer que nous leur pardonnions le meurtre de nos Indiens, & que nous n'avions que des pensées de paix & d'amitié.

Nos députés s'acquiterent si bien de leur commission, que quelques *Payaguas* vinrent avec eux demander pardon de leur meurtre, & nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave. Notre amitié s'étant renouvellée, vingt

de leurs canots arriverent les uns après les autres dans notre barque, & nous leur fîmes à chacun quelques petits préſens. Leurs Caciques vinrent enſuite nous apporter des fruits, & nous donnerent un canot fort propre.

Ce qui eſt étonnant, c'eſt que cette nation qui ne compte gueres que quatre cens hommes capables de porter les armes, s'étend ſur tout le fleuve *Paraguai*. Une partie ſe répand environ deux cens lieues ſur le fleuve ou ſur la terre, depuis le lac *Xarayes*. L'autre partie, rode ſans ceſſe vers la ville de l'Aſſomption, pillant & faiſant eſclaves ceux qu'ils rencontrent. Leur vie eſt continuellement errante & vagabonde. Ils ne peuvent être long-tems ſous le même ciel ; aujourd'hui ſur la Terre-Ferme, demain dans quelque Iſle, ils ne vivent que de la chaſſe & de la pêche.

Le 17 Décembre nous arrivâmes à l'Aſſomption, que nous quittâmes le 9 Janvier ſuivant, pour nous rendre dans *nos cheres peuplades du Paraguai*.

CHAPITRE VII.

Pays des Moxes *; ſes productions différentes ; nations qui l'habitent.*

SOUS le nom de *Moxes* (*a*), on comprend un aſſemblage de différentes nations d'infideles de l'Amérique. Ces peuples habitent un pays immenſe, qui ſe découvre à meſure qu'en quittant Sainte Croix de la Sierra, on cotoye une longue chaîne de montagnes eſcarpées, qui vont du ſud au nord. Il eſt ſitué dans la Zone-Torride, & s'étend depuis dix juſqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entiérement les limites.

Cette vaſte étendue de terre paroît une plaine aſſez unie ; mais elle eſt preſque toujours inondée, faute d'iſſue pour faire écouler les eaux. Elles s'y amaſſent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui deſcendent des montagnes, & par les débordemens des

(*a*) Tome 10, page 86.

rivieres. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux ; car la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabannes ſont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont la chaleur eſt exceſſive. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit temperé de tems en tems, en partie par l'abondance des pluies & par l'inondation des rivieres, en partie par le vent de nord, qui y ſouffle preſque toute l'année ; mais auſſi d'autrefois le vent du ſud qui vient du côté des montagnes, couvertes de neiges, ſe déchaîne avec tant d'impétuoſité, & remplit l'air d'un froid ſi piquant, que ces peuples preſque nuds, & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de ſoutenir ce dérangement ſubit des ſaiſons, ſur-tout lorſqu'il eſt accompagné d'inondations, qui ſont preſque toujours ſuivies de la famine & de la peſte.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité preſque continuelle de la terre, produiſent une grande quantité de ſerpens, de vipères, de fourmis,

de moſquites, de punaiſes volantes, & une infinité d'autres inſectes qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir ſi ſtérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vigne, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe; c'eſt ce qui fait auſſi que les bêtes à laine ne peuvent y ſubſiſter. Il n'en eſt pas de même des taureaux & des vaches; on a éprouvé qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent gueres que de la pêche & de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid eſt ſi âpre, qu'il fait mourir une partie du poiſſon dans les rivieres. Les bords en ſont quelquefois tout infectés; c'eſt alors que les Indiens courent avec précipitation ſur le rivage pour en faire leur proviſion. Quelque puant que ſoit ce poiſſon, ils ne le mangent pas avec moins d'appétit, pace que le feu ſelon eux, raccommode tout; ils ſont pourtant obligés de ſe retirer ſur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chaſſe. On trouve ſur ces montagnes une infinité d'ours, de

léopards,

léopards, de tigres, de chevres, de porcs ſauvages, & quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit auſſi différentes eſpeces de ſinges. La chair de cet animal, quand elle eſt boucanée, eſt pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appellé *Ocorome*, eſt aſſez ſingulier. Il eſt ſuivant eux de la grandeur d'un gros chien, ſon poil eſt roux, ſon muſeau pointu, & ſes dents ſont fort affilées. S'il trouve un Indien déſarmé, il l'attaque & le jette par terre, ſans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort: alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec ſoin toutes les parties de ſon corps, & ſe perſuadant qu'il eſt mort effectivement comme il le paroit, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, ſe releve auſſi-tôt, & grimpe ſur quelque arbre; d'où il voit revenir l'ocorome, accompagné d'un tigre, qu'il ſemble avoir invité au partage de ſa proie; mais ne la trouvant plus, il pouſſe d'affreux hurlemens, en regar-

dant ſon camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes*, ni loix, ni gouvernement, ni police. On n'y voit perſonne qui commande, ni qui obéiſſe. S'il ſurvient quelque différend parmi eux, chaque particulier ſe fait juſtice par ſes mains.

Comme la ſtérilité du pays les oblige de ſe diſperſer dans diverſes contrées, afin d'y trouver de quoi ſubſiſter, il eſt rare qu'ils puiſſent ſe raſſembler. Ils bâtiſſent des cabannes fort baſſes dans les lieux qu'ils ont choiſi pour leur retraite, & chaque cabanne eſt habitée par ceux de la même famille; ils ſe couchent à terre ſur des nattes, ou bien ſur un hamac, qu'ils attachent à des pieux, ou ſuſpendu entre deux arbres, & là ils dorment expoſés aux injures de l'air, aux inſultes des bêtes, & aux morſures des moſquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvénients en allumant du feu autour de leur hamac: la flamme les échauffe, la fumée éloigne les moſquites, & la lumiere écarte au loin les bêtes féroces; mais leur ſommeil eſt bien troublé par le ſoin qu'ils

doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems reglé pour leur repas ; toute heure leur eſt bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens ſont groſſiers & inſipides, il eſt rare qu'ils en faſſent d'excès ; mais ils ſavent ſe dédommager du côté de la boiſſon. Ils ont trouvé le ſecret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuſer dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en uſent principalement dans les fêtes qu'ils célebrent en l'honneur de leurs dieux.

Au bruit de certain inſtrument, dont le ſon eſt fort déſagréable, ils ſe raſſemblent ſous des eſpeces de berceaux, qu'ils forment de branches d'arbres entrelaſſées les unes dans les autres, & là ils danſent tout le jour en déſordre, & boivent à longs traits leur liqueur enyvrante. La fin de ces ſortes de fêtes eſt preſque toujours tragique ; elles ne ſe terminent gueres que par la mort de pluſieurs de ces malheureux, & par des actions indignes de l'homme raiſonnable.

Quoiqu'ils ſoient ſujets à des infirmités preſque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le ſeul inſtinct apprend aux bêtes pour leur guériſon. mais en revanche ils ſont très-habiles dans la connoiſſance des herbes vénéneuſes, dont ils ſe ſervent en toute occaſion pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont l'habitude d'empoiſonner leurs fléches lorſqu'ils ſe font la guerre; & ce poiſon eſt ſi actif, que les moindres bleſſures deviennent mortelles.

L'unique ſoulagement qu'ils ſe procurent dans leurs maladies, conſiſte à appeller des enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces Charlatans vont trouver les malades, récitent ſur eux quelques prieres ſuperſtitieuſes, leur promettent de jeûner pour leur guériſon, & de prendre un certain nombre de fois par jour, du tabac en fumée; ou bien ce qui eſt une inſigne faveur, ils ſucent la partie affectée, après quoi ils ſe retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces ſortes de ſervices.

Ce n'eſt pas que le pays manque de remedes propres à guérir tous leur maux ; il y en a abondamment, & de très-efficaces. Ceux qui ſe ſont appliqués à connoître les ſimples qui y croiſſent, ont compoſé, de l'écorce de certains arbres, & de quelqu'autres herbes, un antidote admirable contre la morſure des ſerpens. On trouve preſqu'à chaque pas ſur les montagnes, de l'ébene & du gayac, de la canelle ſauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu qui eſt très-ſalutaire à l'eſtomac, & qui appaiſe ſur-le-champ toutes ſortes de douleurs.

Il y croît encore pluſieurs autres arbres, qui diſtillent des gommes & des aromates propres à réſoudre les humeurs, à échauffer & à ramolir, ſans parler de pluſieurs ſimples connus en Europe, & dont ces peuples ne font nul cas, tels que ſont le fameux arbre de quinquina, & une écorce appellée *caſcarille*, qui a la vertu de guérir toutes ſortes de fievres.

Rien ne fait mieux voir leur ſtupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient ſe parer, & qui ne ſervent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne.

ſont naturellement. Les uns ſe noirciſſent une partie du viſage, & ſe barbouillent l'autre, d'une couleur qui tire ſur le rouge. D'autres ſe percent les levres & les narines, & y attachent diverſes babioles, qui font un ſpectacle riſible. On en voit quelques-uns qui ſe contentent d'appliquer ſur leur poitrine, une plaque de métal ; d'autres qui ſe ceignent, de pluſieurs fils paſſés dans des grains de verre, mêlés avec des dents, & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chaſſe. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés: plus ils portent de ces marques de cruauté, plus ils ſe rendent reſpectables à leurs compatriotes. Les moins difformes ſont ceux qui ſe couvrent la tête, les bras & les genoux de diverſes plumes d'oiſeaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui n'eſt pas ſans agrément.

L'unique occupation des *Moxes* eſt d'aller à la chaſſe & à la pêche, ou d'ajuſter leurs arcs & leurs fléches. Celle des femmes eſt de préparer la liqueur que doivent boire leurs maris, & de prendre ſoin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits en-

fans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raiſon, que deux enfans ne peuvent pas bien ſe nourrir à la fois.

Toutes ces différentes nations ſont preſque toujours en guerre les unes avec les autres. Leur maniere de combattre eſt toute confuſe & tumultueuſe. Ils n'ont point de chefs, & ne gardent nulle diſcipline ; du reſte, une heure ou deux de combat finit toute la campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite. Ceux qui ſont pris ſont eſclaves, & on les vend pour peu de choſe aux peuples avec qui ils ſont en commerce

Les enterremens des *Moxes* ſe font ſans cérémonies ; les parens du mort creuſent une foſſe, ils accompagnent enſuite le corps en ſilence & en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entr'eux ſa dépouille, & dès-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonies à leurs mariages ; tout conſiſte dans le conſentement mutuel des parens de ceux qui s'épouſent, & dans

quelques préſens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent ; & c'eſt une autre coutume établie parmi eux, que le mari ſuit ſa femme par-tout où elle veut aller.

Quoiqu'ils admettent la poligamie, il eſt rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir pluſieurs. Cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme ; & ſi quelqu'une oublioit ſon devoir, elle paſſe dans leur eſprit pour une infâme ; ſouvent même il lui en coûte la vie.

Parmi les *Moxes*, il y en a qui adorent le ſoleil, la lune & les étoiles ; d'autres adorent les fleuves, quelques-uns, un prétendu tigre inviſible : quelqu'autres portent toujours ſur eux un grand nombre de petites idoles, d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui ſoit l'objet de leur créance : ils vivent ſans eſpérance d'aucun bien futur ; & s'ils font quelques actes de religion, la crainte ſeule en eſt le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque choſe

un esprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoye les maux dont ils sont affligés ; c'est pour cela que leur principal soin est d'appaiser ou de ne pas offenser cette puissance secrette à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solemnel, & parmi tant de nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espece de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes*, deux sortes de Ministres, pour traiter des choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les Prêtres destinés à appaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils ayent été blessés par un tigre, & qu'ils se soient échappés de ses griffes.

C'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectés & favorisés du tigre invisible, qui les a

protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattus.

Quand ils ont exercé long-tems cette fonction, on les fait monter au ſupréme Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entiere avec la même rigeur, & que leur abſtinence ſe produiſe au dehors par un viſage hâve, & exténué. Alors on exprime le ſuc de certaines herbes fort piquantes, & on leur en jette dans les yeux, ce qui leur fait ſouffrir des douleurs aigues ; & c'eſt ainſi qu'on leur imprime le caractere du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit, ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui ſignifie en leur langue, celui qui a les yeux clairs.

A certain tems de l'année, & ſur-tout vers la nouvelle lune, ces Prêtres raſſemblent ces peuples ſur quelques collines un peu éloignées de la bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cette endroit en ſilence ; mais quand il eſt arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce ſilence par des cris affreux. C'eſt, diſent-ils, afin d'attendrir le cœur de leur divinité. Toute la jour-

née se passe dans le jeûne & dans ces cris confus ; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, & c'est parmi ces peuples le signe d'une grande joie, & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enyvrante qui a été préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux, & après en avoir bû sans mesure, il l'abandonnent à tout le peuple, qui à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire & à danser : un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre, avec des mouvemens de corps indécens ; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaires par des blessures & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Ils ont quelque connoiſſance de l'immortalité de l'ame, mais ils ne ſoupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenſes à eſpérer

Toutes ces nations ſont diſtinguées les unes des autres, par les diverſes langues qu'elles parlent. On en compte juſqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entr'elles.

Les plus féroces ſont les *Garaycus*, qui ſe ſont rendus redoutables par leur cruauté & la barbare coutume qu'ils ont de ſe nourrir de chair humaine. Ils pourſuivent les hommes à-peu près de la même maniere qu'on va à la chaſſe des bêtes. Ils les prennent vivans s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & les égorgent l'un après l'autre à meſure qu'ils ſe ſentent preſſés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, diſent-ils, ils ſont ſans ceſſe affrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps : ainſi errans & vagabonds, ils répandent par-tout la conſternation & l'effroi.

Il n'en eſt pas de même des *Baures*; ils ſont doux & humains, & plus civiliſés que les *Moxes*; leurs bourgades ſont

fort nombreuſes. On y voit des rues & des places d'armes où les ſoldats font l'exercice. Chaque bourgade eſt environnée d'une bonne paliſſade, qui la met à couvert de leurs ennemis. Ils dreſſent des eſpeces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils ſe ſervent d'une ſorte de bouclier fait de cannes entrelaſſées les unes dans les autres, & revêtues de coton & de plumes de diverſes couleurs, qui ſont à l'épreuve des fléches. Ils choiſiſſent ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience pour en faire des Capitaines, à qui ils obéiſſent; ils reçoivent bien leurs hôtes. Une de leurs cérémonies eſt d'étendre à terre une grande piece de coton, ſur laquelle ils font aſſeoir celui à qui ils veulent faire honneur.

Non loin des *Baures*, eſt, dit-on, le pays des *Amazônes*, femmes belliqueuſes. Tout ce qu'on en dit eſt, qu'à certain tems de l'année, elles reçoivent des hommes chez elles : qu'elles tuent les enfans mâles qui en naiſſent : qu'elles ont grand ſoin d'élever les filles, & que de bonne-heure, elles les endurciſſent aux travaux de la guerre.

CHAPITRE VIII.

Description du Fleuve Maragnon, *ou des* Amazônes.

CETTE fameuse riviere (*a*), dont la carte a été donnée en 1707 par le Pere Samuël Fritz, Jésuite, qui l'a navigée depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte dans la monde entier ; les uns l'ont appellée la riviere *d'Orellana* : d'autres lui ont donné le nom de *Maragnon* ; & quelques autres l'ont nommée la riviere des *Amazônes* : c'est sans doute à cause des *Amazônes* qui ont leurs habitation le long de son rivage, assez près de la nouvelle *Grenade*, & par conséquent de la riviere d'*Orinoque*.

L'*Orinoque* en certains endroits ne paroît pas si large que la riviere des *Amazônes*, mais il l'est beaucoup plus vers l'isle de la *Sainte-Trinité*, où il se

(*a*) Tome 12, page 212.

décharge dans la mer par ſoixante-ſix embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures, il y a une infinité d'Iſles habitées par des Indiens infideles.

On rapporte des *Amazônes*, qu'elles font un divorce preſque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année ſuivante ; que dans le tems de ces viſites mutuelles, ils font de grands feſtins, ils célebrent leurs mariages, ils coupent les mammelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé, elles puiſſent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aiſément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont viſiter leurs maris, ceux-ci ſont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, & de les ſervir, tandis qu'elles ſe tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve *Maragnon* a ſa ſource dans le lac *Lauricocha*, aſſez près de la ville de *Guanuco*, dans le Royaume du Pérou. Il va en ſerpentant : ſon cours eſt de dix-huit cens lieues ; il ſe décharge dans la mer du nord par quatre-vingt-quatre embouchures, qui embraſſent

une étendue du même nombre de lieues. Il porte la douceur de ſes eaux à plus de trente lieues en pleine mer. Un grand nombre de rivieres viennent s'y décharger du côté du nord & du midi : la plûpart de ces rivieres ont leur ſource à plus de cent lieues de leur embouchure. On y trouve toutes ſortes de poiſſons, & beaucoup de gibier dans les campagnes voiſines.

Ce grand fleuve eſt couvert d'une infinité d'Iſles de différentes grandeurs : les moindres ſont de quatre, cinq, dix, & vingt lieues ; elles ſont aſſez près les unes des autres : & les inondations qui y arrivent tous les ans, ſervent beaucoup à les fertiliſer. Les peuples qui les habitent ſe font du pain des racines *d'yuca* : quand ce pain eſt ſec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle après avoir bouilli à petit feu, fermente, & forme un breuvage qui enyvre de même que le vin ; cette liqueur eſt fort en uſage dans leurs feſtins.

Près de la ville de *Borgia*, il ſe trouve un détroit qui ſe nomme *Pongo* : il a trois lieues de longueur, & il ſe partage en vingt-cinq bras dans ſa largeur. La riviere dans cet endroit eſt ſi

rapide que les batteaux paſſent ce détroit en un quart-d'heure. A trois cens ſoixante lieues de la mer ſe trouve un autre détroit vers l'embouchure de la riviere *Tupinamba*, où le fleuve des *Amazônes* eſt tellement rétreci par les terres, qu'il n'a gueres qu'un quart de lieues de large ; communément il a une lieue ou une demi-lieue.

Depuis la ville de *Jaen*, où la riviere des *Amazônes* commence à porter bateau, juſqu'à la mer, les deux rives ſont couvertes d'arbres fruitiers de toute eſpece : les cacaotiers y abondent auſſi-bien que les cédres, & d'autres arbres propres du pays. On y voit des vignes ſauvages, & une écorce aromatique, qui ſert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produiſent toute ſorte de ſimples.

Parmi une infinité de poiſſons qui ſe trouvent dans cette riviere, il n'y en a point de plus remarquable, ni de plus délicat que la vache marine. Les Eſpagnols l'appellent *pez buen*, à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître ſur le rivage, & ſe nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ſes petits comme la vache terreſtre.

On y trouve auſſi beaucoup de tortues, de ſerpens, de crocodiles, & une eſpece de couleuvre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des ſangliers, des dains. On trouve dans les plaines des animaux de toute eſpece, dont pluſieurs ſont inconnus en Europe, mais dont le goût eſt excellent ; & dans les lacs quantité d'oies & d'oiſeaux de rivieres. Outre cela il y a diverſes ſortes de fruits, comme ſont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui reſſemblent aſſez à nos chateignes, des dattes, des eſpeces de truffles, & le pays eſt peuplé d'une infinité de nations barbares, ſur-tout le long des rivieres. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve ; & en le remontant ſix cens lieues, on voit un petit fort qu'ils ont élevés à l'embouchure de *Rionegro*. Le *Maragnon* dans cette vaſte étendue a vingt à trente braſſes de profondeur.

Les Miſſions que les Jéſuites ont établies aux environs de ce fleuve ſont très-pénibles, & ils y entrerent en l'année 1658 ; leur principal établiſſement

eſt dans la ville de *Borgia*, qui eſt comme la capitale de la Province de *Los-maynas*, laquelle eſt à trois cens lieues de *Quito* : cette province s'étend le long des rivieres de *Paſtaça*, de *Guallaga*, & *d'Ucayale*.

Les barbares peuples de ces contrées, obſerve le Pere Fritz, maſſacrerent le Pere François de Signeroa, près de *Guallaga*, en l'année 1666 ; le Pere Suarez, dans le pays d'*Abijiras*, en 1667 ; le Pere Auguſtin de Hurtado, dans le pays des *Andoas*, en 1677 ; le Pere Henri Richler, dans le pays de *Piros*, en 1695 ; & en cette année 1707, on a confirmé la nouvelle de la mort du Pere Nicolas Durango, qui a été tué dans le pays des *Gayes*.

CHAPITRE IX.

De la Guianne *& de l'Iſle* Cayenne.

LA *Guianne* eſt une contrée de l'Amérique méridionale, ſituée ſur la côte orientale, entre la riviere des *Amazônes*, ou le *Cap-Nord*, & l'embouchure du fleuve *Orinoque*. M. Barrere dans ſa deſcription de la France Equinoxiale, ou Guianne Françoiſe, lui donne trois cens lieues d'étendue.

L'iſle de *Cayenne* eſt ſituée à la côte de Guianne, à quatre degrés quarante-cinq minutes latitude nord, & à trois cens trente-deux de longitude; elle eſt formée par deux bras de riviere, & ſa circonférence eſt d'environ dix-huit lieues. La ville qui y eſt bâtie & qui porte auſſi le nom de *Cayenne*, y fut commencée en 1634, qu'il s'y établit une Colonie Françoiſe, qui après en avoir été expulſée deux fois par les Hollandois, y forma enfin l'établiſſement que la France poſſede aujourd'hui dans cette Iſle, lequel a éprouvé en différens tems & de nos jours, des échecs & des accroiſſemens.

La premiere peuplade que les Miſſionnaires Jéſuites établirent dans cette contrée, fut celle de *Kourou* en l'année 1720. Elle fut formée par le Pere Lombard (*a*), à l'embouchure de la riviere de *Kourou*, d'où elle prit le nom, à 14 lieues de l'iſle de *Cayenne*; & après beaucoup de travaux & de ſoins pour apprendre la langue de différentes nations barbares, ce Jéſuite convertit un aſſez grand nombre de ces Sauvages, & les détermina à ſe fixer près de lui, en bâtiſſant un village & une Egliſe. Ce qu'il y eût ſur-tout de ſingulier dans cet établiſſement, c'eſt que le P. Lombard n'ayant point d'argent pour payer l'Entrepreneur qui dirigeoit la conſtruction des bâtimens, & ſur-tout de l'Egliſe, il eut aſſez d'éloquence pour engager ſes Néophytes ſauvages, divi[illegible]s en cinq compagnies, à faire chacune une pyrogue, bateau qui peut contenir 50 hommes, que l'Entrepreneur prit chacune pour deux cens livres. Les femmes de leur côté, filerent entr'elles autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs, &

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 18, page 318.

le même Architecte le prit pour cinq cens livres.

Cette peuplade (*a*) eſt ſituée dans une belle anſe arroſée par la riviere *Kourou*, & elle eſt fortifiée par des paliſſades, des petites redoutes, & des eſpeces de baſtions; toutes les rues ſont tirées au cordeau, & aboutiſſent à une grande place, au milieu de laquelle eſt bâtie l'Egliſe où les Sauvages ſe rendent le matin & le ſoir. Il paroît par le récit des Miſſionnaires que cette peuplade formée pour la plus grande partie des *Galibis*, eſt gouvernée comme celles du *Paraguai*; que les Chrétiens y ſont aſſujettis à un grand nombre d'exercices ſpirituels, auxquels préſident les Miſſionnaires, qui font le bonheur de ces barbares, puiſqu'ils établiſſent entr'eux l'union & la paix, & qu'ils leur procurent un grand nombre de commodités, en les mettant à l'abri des atteintes des maladies & de la miſere qui abrégoient ſi ſouvent leurs jours.

Le bonheur dont ces peuples paroiſſoient jouir aux yeux même de leurs compatriotes, attira un grand nombre

(*a*) Tome 21, page 467.

de ces derniers, & accrût la peuplade de *Kourou* au point qu'on en forma une nouvelle à *Ouy-a-pok*, ſous la direction du Pere Fauque. Cet établiſſement eſt environné de différentes nations, & entr'autres des *Maraones*, des *Maourions*, des *Touyanes*, des *Palikours*, des *Mayes*, des *Karanarious*, *&c.*

Il s'en forma encore une troiſieme ſur la riviere d'*Aprouague*, entre l'iſle *Cayenne* & *Ouy-a-pok*, de différentes nations qui ſe ſauvoient des poſſeſſions Portugaiſes vers le fleuve des *Amazones*, & ſur-tout des peuples *Arouas* & *Mariones*.

Le projet du Pere Fauque ſur l'établiſſement de quelques autres Miſſions dans la *Guianne*, paroiſſant propre à fournir quelques lumieres ſur la géographie de ces contrées ; c'eſt ce qui nous détermine à le rapporter, en prévenant que ce Miſſionnaire confeſſe que ſon plan fût rédigé de concert avec M. de la Garde, Commandant pour le Roi dans le fort d'*Ouy-a-pok*.

La premiere pourroit s'établir ſur les bords du *Ouanari* ; c'eſt une aſſez grande riviere qui ſe décharge dans l'embouchure même de l'*Ouy-a-pok*, à la droite

en allant de *Cayenne* au fort. Les peuples qui compoſeroient cette Miſſion ſont les *Tocoyenes*, *les Maraones*, & les *Maourions*. Elle ne ſeroit éloignée du fort que de trois ou quatre lieues, & il ne faudroit point ſavoir d'autre langue que celle des *Galibis*.

La ſeconde Miſſion pourroit être compoſée des *Palicours*, *des Caranarious*, & des *Mayets*, qui ſont répandus dans les *Savanes*, aux environs de *Couripi*; c'eſt une autre grande riviere qui ſe décharge auſſi dans l'*Ouy-a-pok* à la gauche, vis-à-vis du *Ouanari*. Ces nations habitent maintenant des lieux preſque impraticables, leurs cazes ſont ſubmergées une partie de l'année; ainſi on pourroit les tranſporter vers le haut du *Couripi*. Ces peuples ſeroient d'autant plus aiſés à convertir, qu'on ne trouve parmi eux aucun *Pyaye* comme ailleurs, & qu'ils ne pratiquent pas la poligamie. Les *Pyayes* ſont des eſpeces d'Enchanteurs & de Magiciens, qui ont beaucoup de crédit parmi toutes les nations Sauvages.

En montant vers les ſauts d'*Ouy-a-pok*, on pourroit établir une troiſieme Miſſion, à quatre journées du fort; elle ſeroit placée à l'embouchure du *Camopi*.

mopi, & compoſée des nations Indiennes qui ſont éparſes çà & là depuis le fort juſqu'à cette riviere : ces principales nations ſont les *Caranes*, les *Pirious*, & les *Acoquas*.

A cinq ou ſix journées au-delà, en ſuivant toujours la même riviere, & entrant un peu dans les terres, on pourroit former une quatrieme Miſſion, compoſée des *Macapas*, des *Ouayes*, des *Tarripis*, & des *Pirious*.

Enfin une cinquieme Miſſion pourroit être fixée à la crique (*a*) des *Palanques*, qui ſe jette dans *l'Ouy-à-poc*, à ſept journées du fort. Elle ſe formeroit des *Palanques*, des *Ouens*, des *Tarripis*, des *Pirious*, des *Couſſanis*, & des *Macouanis*. La même langue qui eſt celle des Terres, ſe parle dans ces trois dernieres Miſſions.

Le Pere Lombard (*b*) donne ſur la *Guianne* quelques détails d'autant plus précieux que ce Miſſionnaire y a réſidé plus de dix ans. Le pays des environs d'*Ouy-à-pok* eſt habité par quantité de

(*a*) On donne le nom de *crique* à un gros ruiſſeau, ou à une petite riviere.

(*b*) Tome 20, page 223.

nations Indiennes toutes différentes. On vient depuis peu d'en découvrir, en 1730, une qui eſt très-nombreuſe, & qui eſt établie à deux cens lieues du fort d'*Ouya-pok*; c'eſt la nation des *Amikouanes*, que l'on appelle autrement *les Indiens à longues oreilles*, parce qu'en effet ils les ont très-longues, & pendantes juſques ſur leurs épaules. C'eſt à l'art, & non pas à la nature, qu'ils ſont redevables d'un ornement ſi extraordinaire, qui leur plaît ſi fort. Ils prennent de bonne-heure les précautions néceſſaires pour ſe procurer cet agrément. Ils percent les oreilles à leurs enfans, & ils y inſerent de petits bois pour empêcher que l'ouverture ne ſe ferme (*a*), & de tems en tems, ils en mettent de plus gros les uns que les autres, juſqu'à ce que le trou devienne aſſez grand pour y paſſer certains ouvrages qu'ils font exprès, & qui ont deux ou trois pouces de diametre.

(*a*) Ce goût des grandes oreilles n'eſt pas particulier à ces peuples. Les *Siamois*, & preſque tous les *Aſiatiques*, comptent auſſi pour un agrément, l'avantage d'avoir de longues oreilles, & prennent des précautions pour les faire beaucoup allonger.

Cette nation qui a été inconnue juſqu'ici, eſt extrêmement ſauvage. Quand ces Indiens veulent couper leurs bois, ils ſe ſervent de certains cailloux, qu'ils aiguiſent les uns contre les autres pour les affiler, & qu'ils inſerent dans un manche de bois en guiſe de hache. J'ai vû à *Ouy-a-pok* une de ces ſortes de hache; le manche a environ deux pieds, & au bout, il y a une échancrure pour inſérer le caillou; je l'examinai, & bien qu'il ſoit mince, il me parut peu tranchant. J'ai vû auſſi un de leurs pendans d'oreilles; c'eſt un rouleau de feuilles de palmiſte d'un grand pouce de large. Ils gravent ſur le tranchant quelque figure biſarre, qu'ils peignent en noir ou en rouge, & qui attaché à leurs oreilles, leur donne un air tout-à-fait riſible; mais à leur goût c'eſt une de leurs plus belles parures.

En deçà des *Amicouanes*, il y a pluſieurs autres nations; quoiqu'elles ſoient fort différentes, & même qu'elles ſe faſſent quelquefois la guerre, il n'y a point de diverſité dans leur langage. C'eſt le même parmi les *Aromagotas*, les *Paluſaks*, les *Tarripis*, *les Ouayes*, les *Pirious*, les *Couſtumis*, les *Acoquas*, &

les *Caranes*. Toutes ces nations ſont vers le haut de la riviere *Ouy-a-pok*. Il y en a un grand nombre d'autres ſur les côtes, comme les *Palicours*, les *Mayes*, les *Karanarious*, les *Couſſaris*, les *Toukouyanes*, les *Roccorios*, & les *Maraones*.

Deux voyages du Pere Fauque (*a*), répandent encore ſur la *Guianne* quelques lumieres, que nous recueillons avec plaiſir, parce qu'elles peuvent être utiles. Le Miſſionnaire étoit accompagné de M. Duvillard, Officier du fort d'*Ouy-a pok*. Nous partîmes, dit le Pere Fauque, le 12 Décembre 1729, dans deux petits canots, avec ſept Indiens, ſavoir trois *Caranes*, deux *Acoquas*, un *Piriou*, & un *Palanque*. Nous arrivâmes de bonne-heure au premier ſaut nommé *Yeneri*; il eſt long d'un demi-quart de lieue, & c'eſt le plus dangéreux qu'on trouve dans toute la riviere d'*Ouy-a-pok*. Il faut y débarquer le bagage, & traîner les canots ſur les roches.

C'eſt aux environs de ce ſaut que demeurent les *Caranes*, nation à la vé-

(*a*) Tome 20, page 248.

rité peu nombreuſe, mais qui par ſa bravoure a tenu tête aux François & à dix autres nations Indiennes.

Le lendemain nous ne fîmes qu'errer de roche en roche, pour donner aux Indiens le tems de haler les canots. Nous arrivâmes avant midi au ſecond ſaut, nommé *Cachiri*, qui eſt long de près d'un quart de lieue, & éloigné du premier ſaut d'environ une lieue. On voit là une petite riviere ſur la gauche, qu'on nomme *Keri-kourou*, & qu'on monte plus de vingt lieues dans les terres, quoiqu'elle ſoit remplie de ſauts.

Après avoir paſſé ce ſaut, nous découvrîmes une crique aſſez grande, qu'on appelle *Armontabo*, & nous campâmes près de ſes bords ſur une roche, où les Indiens nous dreſſerent un petit *ajupa* pour y paſſer la nuit; on donne le nom d'*ajupa* à un appentis ou hangard ouvert de tous côtés.

Le quatorze, notre navigation n'eut rien de difficile, le chenal de la riviere étoit ſi droit, qu'on eût dit que la nature l'eût tiré au cordeau. Nos Indiens tirerent ſouvent leurs fléches ſur des *pakous*. C'eſt un poiſſon fort délicat, qu'on peut comparer à la dorade de

Provence ; on le trouve dans le plus fort du courant. Il eſt d'ordinaire tellement attaché à ſucer une eſpece de mouſſe qui naît contre les rochers, qu'on peut s'approcher fort près de lui ſans qu'il s'en apperçoive.

Vers les quatre heures du ſoir nous trouvâmes un pareſſeux. Ce nom convient fort bien à ſon inaction & à ſon indolence, car je ne crois pas qu'il faſſe cent pas en un jour dans le plus beau chemin.

Il étoit perché ſur la pointe d'un rocher élevé au milieu de l'eau. Il a quatre pattes armées de trois griffes aſſez longues, & un peu crochues. Sa peau eſt couverte d'un poil preſque auſſi long & auſſi fin que de la laine. Sa queue eſt très-courte, & ſon muſeau reſſemble parfaitement au viſage d'un homme qui auroit la tête enveloppée d'un capuche bien étroit. Celui-ci n'étoit gueres plus gros qu'un chat.

Le quinze, nous trouvâmes ſur notre route des iſlots, des bancs de roche, des courans, & nous rencontrâmes une grande riviere qui monte juſqu'à trente lieues dans les terres, où il y a une nation d'Indiens inconnus, qu'on appelle

Aranajoux. Nous allâmes nous repoſer dans les caſes de deux Pêcheurs *Pirious*, près deſquels réſidoit un *Pyaie*, eſpece d'Enchanteur & de Magicien qui avoit trois femmes. Il laiſſoit mourir d'inanition ceux qui venoient le conſulter, & il propoſoit enſuite aux veuves de les épouſer.

Le ſeize, nous rencontrâmes une bande nombreuſe d'*Acoquas* qui enyvroient la riviere ; c'eſt le terme des Sauvages pour exprimer le ſecret qu'ils ont de prendre le poiſſon en les enyvrant avec du bois de *Nekou*, qu'ils jettent dans l'eau, & dont le poiſſon eſt très-friand.

Ce fût au mois de Septembre 1735, que le Pere Fauque (*a*) entreprit ſon ſecond voyage dans un petit *couillara*, tronc d'arbre creuſé & terminé en pointe, qui peut porter cinq ou ſix perſonnes. Après avoir remonté la riviere de *Couripi*, pour entrer dans celle d'*Ouaſſa* ; je me rendis chez mon *Banaré*, de la nation des *Palicours*, dit le Miſſionnaire. On appelle *Banaré* ceux avec leſquels on contracte des liaiſons d'ami-

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 23, page 305.

tié, qui s'entretiennent par de petits préſens qu'on ſe fait mutuellement. Je fus viſiter enſuite *Youcarra*, Capitaine de la nation, à qui M. des Roſes, Commandant d'*Ouy-a-pok*, avoit donné depuis peu, un brevet avec la canne de commandement. Cette canne eſt un jonc, orné d'une pointe d'argent, aux armes de France, qui ſe donne de la part du Roi, aux Capitaines des Sauvages. Comme je l'avois vû à *Ouy-a-pok*, où je lui avois promis de l'aller voir, il parut fort empreſſé de me recevoir, & il donna auſſi-tôt ſes ordres à ſes *Poitos*, c'eſt-à-dire, à ceux de ſa dépendance, & ſur-tout aux femmes auxquelles appartiennent les ſoins du ménage. Nous convînmes enſemble d'un endroit pour y établir une Miſſion, & il me témoigna de grands déſirs de l'avoir dans ſa nation.

Cette Miſſion pourroit ſe fixer près de la demeure d'*Youtarra*, qui eſt preſque tout-à-fait à la ſource de la riviere d'*Ouaſſa*, d'où l'on peut en un jour entrer dans *Cachipour*, par la communication d'une petite crique. On y ſera même moins expoſé aux *Maques*. C'eſt un inſecte aſſez ſemblable aux

couſins, mais beaucoup plus gros, & dont l'extrémité des pieds eſt blanche. Ils ſont quelquefois en ſi grand nombre, que pour prendre un repas, il faut ſe retirer dans quelque coin obſcur, où manger en ſe promenant.

Quelques Indiens pour ſe garantir de ces importuns inſectes, ſe font des caſes au milieu de l'eau, dans des marais fort éloignés de la terre, où ne pénetrent gueres ces petits animaux, parce qu'ils ne trouvent ni arbres, ni herbes aux environs, pour ſe repoſer. La plûpart dorment dans ce qu'ils appellent la *tocaye*; c'eſt une caſe écartée dans les bois, qui reſſemble à une glaciere. Ils ne s'y rendent que vers les huit heures du ſoir, & ſans bruit, de crainte que ces inſectes ne les ſuivent; car leur inſtinct les porte à aller où il y a du feu, & où ils entendent du bruit. La *tocaye* renferme quelquefois trente ou quarante Indiens, & il y fait une chaleur inſuportable.

Tous les Indiens ont la curioſité de viſiter les hardes des étrangers, ſans cependant y jamais rien prendre. L'uſage des *Paticours* eſt de ſe faire enterrer dans le lieu de leur naiſſance. Si

quelqu'un meurt fort éloigné de ſa patrie, ſes parens vont chercher ſes os, les tranſportent avec beaucoup de ſoin à l'endroit où il eſt né, & les y enterrent. Cet uſage, obſerve le Pere Fauque, eſt conforme à la conduite que tînt Joſeph à l'égard de ſon pere Jacob, & je dois dire qu'on remarque parmi ces peuples tant de coutumes du peuple Juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en deſcendent.

En continuant mon voyage dans mon canot, je trouvai deux caſes de *Caranarious*. Ce ſont des Indiens qui pouſſent encore fort loin le dénument de toutes choſes. Ils n'ont pas même de plantations ; les graines des plantes & des arbres, ou le poiſſon, font leur nourriture ordinaire. La caſſave & la boiſſon des Sauvages qui ſe font avec la racine de manioc, ſont le plus grand régal pour eux. Quand ils veulent s'en procurer, ils portent du poiſſon chez les *Palicours*, & ceux-ci leur donnent du manioc en échange. Ces derniers ont pris un tel aſcendant ſur les *Caranarious*, qu'ils s'en ſervent comme de leurs eſclaves ; ils leur font faire leurs abattis, leurs canots, leur pêche, &

ſouvent ils leur enlevent de force le peu de traitte qu'ils font chez les François.

Ce que cette derniere nation a de ſingulier, c'eſt que preſque tous ceux qui la compoſent, hommes & femmes, ſont couverts d'une eſpece de lépre; c'eſt-à-dire, que leur épiderme n'eſt qu'une dartre farineuſe qui ſe leve comme par écailles, ce qui eſt extrémement dégoûtant. Parmi les *Palicours*, il y a auſſi une nation appellée *Mayets*, qui eſt ſujette à la même maladie. Cette lépre flue de tems en tems, & rend une odeur inſuportable.

Les *Palicours* ont des coutumes ſingulieres, parmi leſquelles deux m'ont frappé principalement. La premiere eſt que les enfans mâles vont tout nuds juſqu'à l'âge de puberté, alors on leur donne la *camiſa*. C'eſt une aune & demi de toile qu'ils ſe paſſent entre les cuiſſes, & qu'ils laiſſent pendre devant & derriere par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camiſa*, ils doivent paſſer par des épreuves fort dures. On les oblige à jeûner pendant pluſieurs jours de ſuite. On les fait reſter dans leur hamac

comme s'ils étoient malades, & on les fouette fréquemment. Ces petites cérémonies ſervent dans leurs idées à leur inſpirer de la bravoure ; dès quelles ſont achevées, ils deviennent hommes faits.

L'autre coutume eſt encore plus extraordinaire, c'eſt que les perſonnes du ſexe y ſont abſolument nues. Elles ne portent que juſqu'au tems de leur mariage une eſpece de tablier d'environ un pied en quarré, fait d'un tiſſu de petits grains de verre, qu'on nomme *raſſade* ; mais du moment qu'elles ont un mari, elles reſtent entiérement découvertes. Je ne ſache point, remarque le Pere Fauque, que dans tout ce continent, il y ait aucune autre nation où regne une ſemblable indécence.

Un troiſieme voyage du Pere Fauque dans ces contrées, nous apprend que les *Ouens* ou *Ouyages* ſauvages qui habitent le long de la riviere *Camoppi*, enterrent leurs morts dans des foſſes rondes, & qu'ils les y placent dans l'attitude d'un homme accroupi ſur ſes talons. Sur cette riviere de *Camoppi*, on trouve un animal amphibie de la groſſeur d'un marcaſſin, que l'on appelle *cabiais* ou *cabiouara*. Après être

rentré dans la riviere d'*Ouy-a-pok* ; nous eûmes la ſatisfaction, dit ce Miſſionnaire, de voir deux ou trois *mani-pouris* qui traverſoient la riviere en des endroits où le chenal étoit fort découvert. Le *mani-pouri* eſt une eſpece de mulet ſauvage. On tira ſur un, mais on ne le tua pas. A moins que la balle ou la fléche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe preſque toujours, ſurtout s'il peut gagner l'eau ; parce qu'alors il plonge, & va ſortir au bord oppoſé à celui ou le chaſſeur l'a bleſſé. Cette viande eſt groſſiere & d'un goût déſagréable.

Notre Miſſionnaire rapporte enſuite qu'il viſita les *Couſſanis*, nation fort pauvre ; que les femmes n'avoient pas même le tablier de raſſade que les perſonnes de leur ſexe ont coutume de porter. La plus grande preuve que ces Sauvages donnent de leur amitié & de leur confiance à une autre nation, c'eſt d'aller danſer chez elle. Il dit que ces peuples ne vont gueres au-delà de quarante-cinq à cinquante ans, à cauſe de la vie errante & vagabonde qu'ils menent. Voici comment ſe font leur tranſmigration, pluſieurs mois avant la ſaiſon

propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils ſont, pour y choiſir un emplacement qui leur convienne ; ils abattent tous les bois que contient le terrein qu'ils veulent occuper, & ils y mettent le feu : quand tout eſt conſommé, ils plantent des branches de manioc, car cette racine vient de bouture. Dès que ce manioc eſt mûr, c'eſt-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur premiere demeure, & viennent camper dans ce nouvel emplacement. Auſſi-tôt qu'ils y ſont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année ſuivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, & plantent leur manioc à l'ordinaire. C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur vie, & leurs années peuvent ſe compter par leur campemens.

CHAPITRE X.

*Relation de la priſe du Fort d'*Ouy-a-pok, *près de l'Iſle de* Cayenne, *par un Corſaire Anglois en* 1744.

C'EST au Pere Fauque qu'on doit le récit de cet événement, & la ſenſibilité avec laquelle il le raconte, ne nous permet pas d'en altérer les expreſſions. A peine la guerre a-t-elle été déclarée en Europe entre la France & l'Angleterre, que les Anglois ſont venus croiſer aux iſles, ſous le vent de *Cayenne*, dans l'eſpérance de prendre des vaiſſeaux, & de piller quelques habitations. Comme ils manquoient d'eau, ils s'approcherent d'*Ouy-a-pok* pour en faire. Quelques Indiens qu'ils arrêterent, leur donnerent des connoiſſances de la colonie d'*Ouy-a-pok*, dont ils ignoroient l'exiſtence ; d'autres leur ſervirent de guides, & tout concourut à faire tomber la Colonie entre les mains des Corſaires.

Leur chef étoit Simon Potter, Créole

de la nouvelle Angleterre, armé en guerre avec commiſſion du ſieur Williems-Guene, Gouverneur de Rodelam ; il commandoit le Prince Charles de Lorraine, de dix pieces de canon, douze pierriers, & ſoixante hommes d'équipage. Ils mouillerent le ſix Novembre, & firent de l'eau à la montagne *d'argent*, nom que l'on donne à la pointe intérieure de la baye de la riviere d'*Ouy a-pok*. Le lendemain ayant vû du feu ſur une autre montagne, appellée la montagne à *Lucas*, ils y allerent, & prirent deux ſentinelles, qui auroient eu le tems de nous avertir, mais dont l'un traître à ſa patrie, ne le voulut pas.

Après avoir appris par leur moyen la ſituation, la force, & généralement tout ce qui regardoit le poſte d'*Ouy-a-pok* ; ils ſe déterminerent à le ſurprendre, & guidés par les deux traîtres, ils mirent à terre la nuit du 11, à environ cinquante toiſes d'*Ouy-a-pok*.

La ſentinelle de la porte crut que c'étoient des Indiens ou des Negres domeſtiques, qui vont & viennent aſſez ſouvent pendant la nuit. Elle cria, on ne répondit point, il donna l'alerte

dans la place, ou chacun s'éveilla en ſurſaut ; mais les Corſaires étoient déja dans la place, & à la faveur des cris effroyables, & d'un feu très-vif de leurs fuſils, & de leurs piſtolets en entrant dans le fort, ils jetterent une telle épouvante dans les eſprits, que chacun connoiſſant la foibleſſe du poſte, qui n'étoit défendu que par dix ou douze ſoldats, ne vit d'autre reſſource, dans le premier mouvement de ſa terreur, que dans la fuite, & ſe retira dans les bois dont on eſt environné.

Le Commandant tira pourtant, & bleſſa au bras gauche le Capitaine Anglois, jeune homme d'environ trente ans, & ce fut le ſeul bleſſé qu'il y eût des deux côtés. Tout fut mis au pillage dans le fort, & le Miſſionnaire fut lui-même pris priſonnier. Sur quelques repréſentations que je lui fis, dit ce Miſſionnaire, le Capitaine répondit que c'étoit le Roi de France qui avoit déclaré le premier, la guerre au Roi d'Angleterre, & qu'en conſéquence, les François avoient déja pris, pillé & brûlé un poſte Anglois, nommé *Campo*, auprès du *Cap-Breton*. Il ajouta même, en forme de plainte, qu'il y avoit eu quelques per-

ſonnes, & ſur-tout des enfans étouffés daus l'incendie.

Dès qu'il fut jour, le pillage recommença avec la même confuſion & le même déſordre que la veille. Chacun apportoit au fort ce qui lui étoit tombé ſous la main, & le jettoit en tas. L'un arrivoit revêtu d'une ſoutane ; l'autre avec un panier de femme ; un troiſieme avoit un bonnet quarré ſur la tête. Il en étoit de même de ceux qui gardoient le butin. Ils fouilloient dans le monceau de hardes, & quand ils trouvoient quelque choſe qui leur faiſoit plaiſir ; comme une perruque, un chapeau bordé, un habit, ils s'en revêtoient auſſi-tôt, faiſoient trois ou quatre tours de chambre en s'examinant avec complaiſance, après quoi ils reprenoient leurs haillons goudronnés. C'étoit comme une troupe de ſinges, ou comme des Sauvages qui ne ſeroient jamais ſortis de leurs forêts ; un parafol, un miroir, le moindre meuble un peu propre, excitoit leur admiration. Ce qui ne m'a pas ſurpris quand j'ai ſû qu'ils n'avoient preſque aucune communication avec l'Europe, & que *Rodelas* étoit une eſpece de petite République, qui ne paie aucun tribut au Roi

d'Angleterre, qui choisit elle-même chaque année son Gouverneur, & où il n'y a aucun argent monnoié, mais seulement des billets pour le commerce de la vie. C'est-là l'idée qu'on peut s'en former, sur tout ce qu'ils m'en rapporterent.

Le Pere Fauque rapporte ensuite que le Capitaine Anglois, qu'il peint comme un homme civil & fort sobre, le prévint que le lendemain 5 Novembre, vieux style, qui est le 15, les Anglois brûloient le *Pape*; c'est-à-dire, qu'on habille burlesquement une statue ridicule, qu'on appelle le *Pape*, & on la brûle ensuite en chantant des vaudevilles; tout cela en mémoire du jour où la Cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. En effet, cette cérémonie fut célebrée par les Anglois qui étoient dans le fort, & les Matelots qui étoient à bord y prirent part, par des divertissemens, des cris, & des vaudevilles.

Ces Corsaires après avoir réduit le fort & les maisons en cendres, se porterent devant l'isle *Cayenne*; ils brûlerent là quelques habitations sur le continent, vis-à-vis de cette Isle, & perdirent une chaloupe, & dix hommes

qui furent enſuite échangés contre notre Miſſionnaire, & les autres François qui avoient été pris à *Ouy-a-pok*.

§. I.

Maniere dont ſe fait la vente des Negres à Cayenne. *Ce que c'eſt que le Marronage.*

LES principales richeſſes des habitans de l'Amérique méridionale, dit le Pere Fauque (*a*), ſont les Negres eſclaves qu'on tranſporte de *Guinée* dans les Iſles. Ce commerce eſt très-lucratif, puiſqu'un homme Negre de vingt à vingt-cinq ans qui coûte à la côte de *Guinée* cent cinquante ou deux cens livres, ſe vend ici juſqu'à douze & quinze cens livres.

Dès qu'un vaiſſeau chargé de Negres eſt arrivé, il deſcend ſon monde dans un grand magaſin, & là comme dans un marché de bêtes de ſommes, chacun va choiſir les Negres qui lui conviennent. Ces malheureux ſont obligés de marcher, de courir, de ſe baiſſer ſuivant la fantaiſie de ceux qui les

(*a*) De *Cayenne*, le 10 Mai 1751, tome 28, page 119.

marchandent, & qui veulent s'assûrer qu'ils n'ont point de défauts corporels.

Il arrive quelquefois que ces Negres accoutumés à jouir de la plus grande liberté, se font difficilement au joug de l'esclavage; si leurs maîtres viennent encore y joindre des duretés & des mauvais traitemens; les Negres s'enfuient, & c'est ce qu'on appelle *aller marron*. Le terme de *marron*, dont l'étymologie n'est pas fort ancienne, même aux Isles, vient du mot Espagnol, *simarron*, qui veut dire un singe. On sait que ces animaux se retirent dans les bois, & qu'ils n'en sortent que pour venir se jetter furtivement sur les fruits qui sont dans les lieux voisins de leur retraite. Pour obvier aux désordres que ces marronages entraînent, car ces *Marrons* deviennent des brigands; le Roi de France par le code noir, a ordonné que la premiere fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître le dénonce au greffe, & qu'on le prenne un mois après la dénonciation, il a les oreilles coupées; & on lui applique la fleur-de-lys sur le dos. S'il récidive, il a le jarret coupé; à la troisieme fois il est pendu.

Il y avoit soixante-dix *Marrons* ras-

ſemblés à dix à douze lieues de *Cayenne*, auxquels on avoit donné la chaſſe inutilement ; & cependant il étoit intéreſſant de ſe défaire de tels voiſins, qui cauſoient beaucoup d'inquiétude dans les habitations, par la crainte qu'on avoit de leurs irruptions, & par l'exemple des maux que *Surinam*, Colonie Hollandoiſe à quatre-vingt lieues de *Cayenne*, avoit ſouffert récemment par de pareils eſclaves fugitifs. M. Dorvillers, Gouverneur de la *Guianne* Françoiſe, & M. le Moine, Commiſſaire Ordonnateur, voyant que les efforts des troupes n'avoient produit que peu de fruit, accorderent, aux ſollicitations des Miſſionnaires, la permiſſion d'aller tenter les voies de douceur auprès des *Marrons*, & le Pere Fauque fut choiſi pour cette expédition. Il raconte avec ſatisfaction, combien il eut à ſouffrir de la fatigue & de la miſere, dans cet emploi, que le zele & la charité lui avoient fait déſirer. Séparons de ſa relation tout ce qui tient à ſon état, qui lui dicte quelquefois des choſes faites pour exercer une foi aveugle, & qui ne ſont à leur place que dans les Lettres Edifiantes.

Il partit avec quatre eſclaves, & un Negre libre ; ils ne donnerent heureuſement dans aucun des piéges des *Marrons*, qui ont l'uſage de creuſer des foſſes profondes, dont ils couvrent adroitement la ſurface avec des feuilles, & au fond deſquelles ils plantent des pieux aiguiſés, qui empalent ceux qui s'y laiſſent tomber, & ils parcoururent des bois & des montagnes, où ils trouverent quelques traces des *Marrons* qui s'étoient enfuis. Cependant comme le Pere Fauque étoit ſur le point de ſe rembarquer pour *Cayenne*, il fut averti qu'une vingtaine de ces *Marrons* raſſemblés près d'une plantation, le demandoient avec empreſſement. Sa charité ne le fit pas tarder à voler vers ces malheureux, qui ſe trouverent inſenſiblement au nombre de cinquante, qu'il reconduiſit à *Cayenne*.

Il ſeroit impoſſible, raconte ce Jéſuite, d'expliquer avec quelles démonſtrations de joie on me reçût, ſuivi de tout ce monde, chacun d'eux portant ſur ſa tête & ſur ſon dos, ſon petit bagage. Les rues étoient bordées de peuple pour nous voir paſſer. Les maîtres ſe félicitoient les uns les autres, d'avoir

recouvré leurs eſclaves, & les noirs eux-mêmes, qui ſervent dans la ville, ſe faiſoient une fête de revoir, l'un ſon pere, l'autre ſa mere, celui-ci ſon fils ou ſa fille ; & comme pluſieurs de ceux que je menois n'avoient pas vû la ville depuis très-long-tems, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaiſir de ſatisfaire leur curioſité, ce qui laiſſoit en même-tems la liberté à leurs camarades de les embraſſer, en faiſant retentir l'air de mille cris d'allégreſſe & de bénédiction. Ce qu'il y avoit ſur-tout de plus frapant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux ſexes, qui étoient nés dans les bois, & qui n'ayant jamais vû de perſonnes blanches & de maiſons à la Françoiſe, ne pouvoient ſe laſſer de les conſidérer, en marquant à leur façon, leur étonnement & leur admiration.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Isle de Saint Domingue.

§. I.

Son climat ; histoire de sa découverte, & de sa dépopulation.

CETTE Isle, dit le Pere Margat (*a*), présente un coup d'œil charmant à un Missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vastes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, & les autres de cannes à sucre, rangés avec art & symétrie ; l'horison borné, ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois, qui s'élevant en amphithéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens. Des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de ci-

(*a*) Tome 18, page 344, lettre de 1725, de Notre-Dame de la petite Anse, côte de *Saint-Domingue*, dépendante du *Cap*.

troniers & d'orangers, mille fleurs qui réjouiſſent & parfument l'air. Ce ſpectacle perſuade à un nouveau venu, qu'il a trouvé une de ces iſles enchantées, qui ne ſubſiſtent que dans l'imagination des Poëtes. Mais toute riante qu'eſt cette image, il faut ſe mettre dans l'eſprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, *ou un zele ardent de ſauver des ames*, qui puiſſe faire trouver quelque agrément dans ce ſéjour.

Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette Iſle, la chaleur exceſſive du climat, dont j'attribue en partie la cauſe à la ſituation même de l'Iſle. Ses côtes ſont aſſez baſſes, & comme elle eſt partagée dans toute ſa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du ſoleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit, moins la chaleur eſt ſenſible. Au contraire, dans les anſes & dans les autres endroits plus ſerrés, tels que ſont le *Cap*, le petit *Goave*, &c. les chaleurs y ſont preſque inſupportables.

Cette chaleur eſt pourtant modérée par deux ſortes de vents qui s'élevent

régulièrement chaque jour. L'un qu'on appelle *brise*, s'éleve vers les dix heures du matin, & souffle de l'eſt à l'oueſt, juſqu'à quatre ou cinq heures du ſoir; l'autre qu'on nomme *vent de terre*, s'éleve de l'oueſt ſur les ſix ou ſept heures du ſoir, & dure juſqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents eſt ſouvent arrêtée ou interrompue par diverſes cauſes, il reſte toujours aſſez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maiſon, ſur-tout depuis neuf heures du matin, juſqu'à quatre heures du ſoir de l'été, qui dure preſque neuf mois entiers.

C'eſt dans ce tems-là qu'on eſt expoſé à recevoir ces violens coups de ſoleil, qui cauſent des fievres accompagnées de tranſports & de douleurs de tête inconcevables. Elles mettent le ſang & les eſprits dans un mouvement extraordinaire.

Depuis le mois d'Avril, juſqu'au mois de Novembre, il ſe forme des orages preſque toutes les après-dînées. Les rayons du ſoleil élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramaſſent, & en forment le ſoir des eſpeces d'ou-

ragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, & d'un vent impétueux. La pluie tombe alors ſi abondamment, qu'il eſt difficile d'en donner une idée.

Quoique les chaleurs ſoient moins conſidérables dans les maiſons, on ne laiſſe pas d'en ſouffrir beaucoup ; elles jettent dans l'abattement, ôtent les forces & l'appétit, & pour ſurcroît d'incommodité, des eſſains de mouches achevent de vous déſoler, il faut avoir à tout moment le mouchoir au viſage pour les chaſſer, & pour en eſſuier la ſueur qui découle en abondance. On n'en eſt pas plus à l'aiſe lorſque le ſoleil eſt ſur ſon déclin. Le vent qui tombe tout-à-coup, laiſſe reſpirer un air enflammé par la chaleur du jour & par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne ſont plus diſſipées par la briſe. Veut-on ſortir pour jouir de la fraîcheur des ſoirées, on eſt inveſti par une armée de *maringouins*, qui obligent de rentrer au plus vîte. Il y a des tems ou quelques précautions que l'on prenne, ils pénetrent dans les maiſons, où le bruit de leurs bourdonnemens, & la pointe aigue de leur trompe, cauſent

des insomnies très-incommodes.

Ce qui est particulier encore, c'est que vers le minuit le tems change, & que le vent de terre qui souffle pour lors avec plus de force amene la fraîcheur. On seroit tenté d'en jouir, mais il faut bien s'en donner de garde, & se couvrir avec soin, si l'on ne veut pas s'exposer à de fâcheuses maladies.

La chaleur n'est pourtant pas de la même force pendant toute l'année, les vents du nord qui soufflent depuis le mois de Novembre jusqu'à celui de Mars moderent les chaleurs, & amenent des pluies qui rafraîchissent l'air; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivieres débordent, que les chemins se rompent, & deviennent presque impraticables. L'air humide & grossier cause dans cette saison une infinité de maladies.

Les nouveaux venus y sont principalement sujets, & il est rare d'en voir, qui ne paient le tribut au climat. L'attaque est vive & brusque, les huit premiers jours que la maladie se déclare; si elle traîne en longueur, c'est un signe certain de guérison.

Lorſque Chriſtophe Colomb (*a*) aborda pour la premiere fois l'iſle *Haiti*, nom Indien de l'iſle *Saint-Domingue*, il ne fut pas moins ſurpris de ſa grandeur que de la multitude prodigieuſe de ſes habitans. Cette terre qui a deux cens lieues de long ſur ſoixante & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-ſeulement dans les plaines qui s'étendent depuis le bord de la mer juſqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Iſle dans toute ſa longueur de l'eſt à l'oueſt; mais encore dans les montagnes même, où quoique fort eſcarpées, il ſe trouvoit des états conſidérables.

A en croire les Hiſtoriens Eſpagnols, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indien lorſque Colomb en fit la découverte. Dans les guerres que ces Conquérans du nouveau monde eurent à ſoutenir, ils nous les repréſentent combattans contre des armées de cent mille hommes, qui marchoient ſous les étendards d'un ſeul Cacique. Ils comptent cinq

(*a*) Lettre du Pere Margat, tome 20, page 392, du mois de Fevrier 1729.

ou ſix Caciques, dont la puiſſance étoit égale, & que l'on n'a pû réduire que les uns après les autres.

Quoi qu'il en ſoit, de cette multitude d'Indiens, il n'en reſte pas un ſeul au moins dans la partie Françoiſe de l'Iſle, & l'on n'y trouve aujourd'hui aucun veſtige de ſes anciens habitans. Il n'y en a plus dans la partie Eſpagnole, à la réſerve d'un petit canton qui a été long-tems inconnu, & où quelques-uns ſe ſont maintenus au milieu de leurs ennemis par une eſpece de miracle.

Ferdinand & Iſabelle ſous la protection deſquels ſe faiſoit cette conquête, avoient donné aux chefs de l'entrepriſe des inſtructions bien oppoſées à la conduite barbare qu'ils tinrent. Mais il eſt ordinaire que les Rois ne trouvent pas toujours dans leurs Miniſtres des exécuteurs fideles de leurs volontés, ſur-tout lorſque ces derniers ont à exercer une partie de l'autorité de leurs maîtres dans des lieux éloignés, où ils peuvent en abuſer impunément. Cette réflexion ne regarde cependant point l'Amiral Colomb ; ce fut en tout ſens un des plus grands hommes de ſon ſiecle ; mais il ne fut pas ſecondé comme il le

méritoit. La troupe des nouveaux Argonautes que conduiſoit ce moderne Jaſon, n'étoit pas toute compoſée de héros. C'étoit pour la plûpart des hommes que l'eſpoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables dans leur patrie, en avoit exilé volontairement, & qui aſpiroient aux richeſſes immenſes de cette conquête.

Ce fut comme on ſait au commencement de Décembre de l'année 1497, que Chriſtophe Colomb aborda à cette Iſle, à laquelle il donna d'abord, à cauſe de ſa grandeur, le nom d'*Hiſpaniola*, ou *petite Eſpagne*. On ne l'appella *Saint-Domingue* que dans la ſuite des tems, & c'eſt la capitale, appellée *San-Domingo*, qui a donné inſenſiblement ce nom à toute l'Iſle.

Ce fut par ſa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut; il rangea d'abord toute la côte, qui fait la partie du nord, & remontant avec peine de l'oueſt à l'eſt, il jetta l'ancre dans un port de la province de *Marien*, entre *Mancenille* & *Montechriſt*, qu'il appella *Port-Royal*. Ce canton étoit ſous la domination d'un des principaux Caciques de l'Iſle, nommé *Guaçanariq*; ſon état

s'étendoit le long de la côte du nord, & comprenoit tout le pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la *Vega-real*, juſqu'au *Cap-François*, qui retient encore maintenant le nom de ce Prince, car les Eſpagnols l'appellent *el Guarico*, par corruption de *Guaçanarico*.

Il n'y avoit rien de barbare dans les manieres de ce Prince; ſes ſujets s'apprivoiſerent bientôt avec les étrangers, dont la vue les avoit d'abord ſurpris. Ils les reçurent avec toute la cordialité poſſible, & ils ſe diſputerent les uns aux autres à qui feroit plus de careſſes à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connoître que l'or étoit le principal objet de leurs richeſſes. Les Indiens ſe firent un plaiſir de ſe dépouiller de leurs riches colliers & de leurs autres ornemens pour en faire préſent à ces nouveaux venus: une ſonnette ou quelqu'autre babiole de verre leur ſembloit préférable à toutes leurs richeſſes. Prevenus de la plus haute eſtime pour ces étrangers, qu'ils regardoient comme deſcendus du ciel, ils tâchoient de ſe conformer à leurs manieres, & d'imiter toutes leurs actions.

Le vaiſſeau de Colomb ayant échoué ſur des roches à fleur d'eau, qu'on nomme *recifs*, le bon Roi *Guaçanariq* n'oublia rien pour le conſoler de cette perte, & pour l'aider à la réparer. Une nombreuſe eſcadre de canots, fût auſſi-tôt commandée pour aller au ſecours du bâtiment étranger, & de peur que ſes ſujets ne manquaſſent de fidélité en cette occaſion, il alla lui-même les contenir par ſa préſence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaiſſeau, ils furent dépoſés dans un magaſin ſur le bord de la mer, & gardés avec ſoin. Enfin touché de l'affliction de Colomb, le bon Prince verſa des larmes, & lui offrit tout ce qu'il poſſédoit dans l'étendue de ſes états, en le priant d'y fixer ſa demeure.

L'Amiral obligé d'aller en Eſpagne rendre compte de ſa découverte, remercia le généreux Cacique. Il fit élever une eſpece de fort qu'il nomma *Navidad*, parce qu'il étoit dans cette baye, le jour de la Nativité, & il y laiſſa quarante hommes ſous les ordres de *Diegue-darafia*, avec quelques pieces d'artillerie.

L'éloignement d'un chef ſage & ſer-

me, fut la ſource du dérangement de la nouvelle Colonie. La diviſion ſe mit entr'eux, & y introduiſit le déſordre; le libertinage y mit le comble. Egalement avares & débauchés, ils ſe répandirent, comme des loups raviſſans & affamés dans tous les lieux voiſins de leur fort, ſe jettant avec fureur ſur l'or & ſur les femmes des Indiens, dont leur cruauté & leur violence leur fit bientôt des ennemis irréconciliables.

Les repréſentations de leur ami *Guaçanariq* furent inutiles, & ils n'en continuerent pas moins leurs brigandages. Ayant abandonné leur fortereſſe, & pénétré chez les nations voiſines, ils laiſſerent par-tout les traces les plus funeſtes de leur avarice & de leurs débauches. Les Indiens dreſſerent des embuches à ces étrangers, qu'ils ne connoiſſoient que par leurs violences. *Caunabo*, un des Caciques de l'Iſle, en ſurprit quelques-uns qui enlevoient ſes femmes, & les maſſacra. Ce fut là comme le ſignal du ſoulevement général, & on ne fit plus de quartier à ceux qu'on pût découvrir.

Ce ſuccès enfla le cœur des Indiens, qui s'apperçurent que ces hommes qui

leur avoient paru ſi terribles, & dont la vue leur inſpiroit la terreur, mouroient comme les autres. *Caunabo* à la tête de ce qu'il pût ramaſſer de vaſſaux, s'avança juſqu'au fort de la *Navidad*, où *Darafia* n'avoit laiſſé que cinq hommes pour le garder, & ils ne voulurent jamais l'abandonner. En vain le fidele & zélé *Guaçanariq* vola-t-il au ſecours de ſes alliés. L'armée de *Caunabo* beaucoup plus forte, eut aiſément le deſſus, & *Guaçanariq* bleſſé fut forcé de ſe retirer. Les cinq Eſpagnols ſe défendirent avec tant de valeur, que les Indiens n'oſoient les approcher pendant le jour, mais s'étant coulés dans les foſſés pendant la nuit, ils mirent le feu au fort qui fut bientôt conſumé.

Le prompt retour de l'Amiral Colomb avec une flotte nombreuſe à *Portreal*, le 28 Novembre 1493, auroit pû rétablir la tranquillité; mais n'ayant encore amené avec lui, qu'un ramas de canaille & de brigands, dont on avoit purgé l'Eſpagne & toutes les priſons; de pareilles troupes ne pouvoient qu'aigrir le mal. D'ailleurs la plûpart des chefs qui commandoient ſous Colomb, jaloux de ſon autorité, & ne voulant

agir que selon leurs vûes particulieres, ne garderent aucun des sages ménagemens, que demandoit l'intérêt d'une Colonie naissante ; la guerre s'alluma de toutes parts, & elle fut longue & cruelle.

Les Castillans outrés de la résistance qu'ils trouvoient dans les Indiens, qu'ils regardoient comme leurs sujets, ne leur firent aucun quartier. Ils exercerent des cruautés horribles qui furent détestées de leur propre nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux. Six Rois dont les états étoient fort peuplés essaierent en vain leurs forces, contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté ; mais leurs ennemis avec des épées & des armes à feu, trouvant des corps nuds & désarmés, en faisoient un horrible carnage, & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, & furent quelque-tems tranquilles. La puissance & le crédit de *Guaçanariq* contribuerent beaucoup à cette paix. Ce Cacique toujours ami des Castillans, avoit porté le zele jusqu'à les accompagner dans leurs expé-

ditions, ſa médiation acheva de pacifier les eſprits.

De nouvelles cruautés rallumerent bientôt le feu mal éteint. Les Indiens ſongerent à ſecouer un joug qu'ils ne pouvoient plus porter ; mais le moyen qu'ils emploierent, leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, & de ne plus planter, ni manioc, ni mahis, ſe flattant que dans les bois & les montagnes où ils ſe retiroient, la chaſſe & les fruits ſauvages, leur fourniroient ſuffiſamment de quoi ſubſiſter, & que leurs ennemis ſeroient forcés par la diſette d'abandonner leurs pays. Ils ſe trompérent, les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſemens qui venoient d'Europe, & n'en furent que plus animés à pourſuivre les Indiens, dans les lieux où ils ſe croyoient inacceſſibles.

Ces malheureux, ſans ceſſe harcelés fuyoient de montagnes en montagnes. La miſere, la fatigue, & la frayeur continuelle où ils étoient, en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échapperent à tant de miſeres, furent enfin obligés de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur, qui uſa de ſes droits avec toute la rigueur poſſible.

Jusqu'alors on s'étoit mis peu en peine d'exécuter les ordres de la Cour d'Espagne, pour l'instruction des Indiens. La mort de la Reine Isabelle & celle de Colomb, reculerent encore les progrès de quelques Religieux, que cette Princesse avoit fait passer à *Saint-Domingue*, & ruinerent toutes les espérances qu'on avoit conçues, de la douceur avec laquelle cette Princesse avoit ordonné de traiter ces peuples, & du peu de liberté qui leur avoit été rendue. A la réserve de quelques corvées, & des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laissoit vivre dans leurs villages sous le gouvernement de leurs Caciques.

La nouvelle de la mort d'Isabelle fut à peine parvenue à *Saint-Domingue*, que l'avarice des principaux Officiers se ranimant, elle entreprit de dépouiller les malheureux Indiens du reste de liberté qu'on leur avoit laissé. On proposa, au conseil de Ferdinand, de réduire tous ces malheureux à l'esclavage, & de les répartir entre les habitans, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, & à tous ceux qu'ils jugeroient à propos.

Ce barbare projet, contraire à toute

idée de juſtice & d'humanité, fut appuyé par des motifs de religion & de politique. On prétexta ſpécieuſement, que ces peuples ne ſe porteroient jamais à embraſſer la foi catholique, tant qu'ils auroient le libre exercice de leur religion, & qu'on n'uſeroit point avec eux d'une violence ſalutaire. La politique, qui ne connoît que ſes intérêts, & dont les principes ſont encore plus dénaturés que ceux de la religion, parce qu'elle a la force à la main, trouvoit auſſi de grands avantages à l'aſſujettiſſement des Indiens, en ce que cette condition, les mettant hors d'état de rien entreprendre, coupoit la racine à toutes leurs révoltes. Ce fut là l'époque de la ruine entiere des Indiens.

En vain de vertueux Miſſionnaires Dominicains déclamerent contre ce partage des Indiens, dont ils ſentoient bien que ces peuples alloient devenir les malheureuſes victimes. Les Officiers Caſtillans, auteurs du projet, furent choqués des diſcours des Miſſionnaires, & ſe crurent déſignés dans leurs ſermons; ils en porterent des plaintes à la Cour: ce qui devint la ſource d'une infinité de conteſtations, qui ne firent rien

gagner à la religion, & qui firent beaucoup perdre à l'humanité.

Une assemblée de Théologiens tenue à Madrid, s'étant trouvée partagée sur la décision de cette question. L'inhumaine politique se crut par-là suffisamment autorisée à suivre son premier plan. En conséquence, elle envoya ordre à Michel Passamonte, Trésorier des droits du Roi, de finir sans délai l'affaire des partages. On fit donc le dénombrement de ce qui restoit d'Indiens, on n'en trouva plus que soixante mille.

On ne peut représenter quel fut le désespoir des Indiens, lorsqu'ils se virent forcés de quitter leurs anciennes demeures, pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres. Rien n'est plus cruel que la servitude, sur-tout pour ceux qui sont nés libres. La Cour, à la vérité, avoit fait, suivant l'usage, de beaux réglemens pour adoucir l'amertume de leur sort, qui ne furent pas observés, & elle l'avoit bien prévu; mais elle ferma les yeux sur cette inexécution, qui alloit toujours à son but. Les maîtres ne s'appliquerent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions; ils chargerent ces malheureux des plus rudes travaux, & sans égard

pour les ordonnances, ils les firent ſervir de bêtes de charge. Le chagrin & la miſere en diminuerent beaucoup le nombre. Lorſque cinq ans après ce partage, Rodrigue-d'Albuquerque eut ſuccédé à Paſſamonte dans l'emploi de Commiſſaire Diſtributeur des Indiens, il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Ce funeſte ſuccès des partages qui ne juſtifioit que trop les plaintes des Miſſionnaires, ranima de nouveau leur zele: le célèbre Barthelemi de Las-Caſas, fut celui qui ſe ſignala davantage. Ce vertueux Eccléſiaſtique s'étoit attiré une telle eſtime, par la pureté de ſes mœurs, & par le déſintéreſſement de ſa conduite, que ſes ennemis n'eurent jamais à lui reprocher qu'une vivacité peu meſurée. Animé par un zele infatigable, cet Eccléſiaſtique qui venoit d'entrer dans l'ordre des Dominicains, paſſe les mers, & vient apporter ſes plaintes aux pieds du trône de Ferdinand. Ses premieres démarches furent d'abord fort mal reçues, parce que les Officiers de *Saint-Domingue* avoient eu ſoin de le prévenir & de le repréſenter comme un eſprit brouillon. Mais la mort de Ferdinand ayant mis la Ré-

gence entre les mains du Cardinal Ximenès, Las Casas lui exposa de nouveau, avec les couleurs les plus vives, l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenoit les Indiens, & le Régent s'occupa des moyens d'y remédier.

Quatre Religieux Hyeronimites furent envoyés à *Saint-Domingue*, en qualité de Commissaires, avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus, & sur-tout, pour casser & annuller les partages des Indiens, s'ils le jugeoient à propos, pour le bien de la religion. L'arrivée de ces Commissaires que Las-Casas accompagnoit, causa la plus grande surprise à *Saint-Domingue*.

Une commission si délicate demandoit du courage & de la fermeté. Les Religieux Hyeronimites, peu versés dans les affaires, étoient timides & embarrassés. Las Casas s'apperçut bientôt qu'ils mollissoient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, & n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même-tems les plus mauvais maîtres. Il somma les Commissaires d'exécuter les ordres du Régent, mais on ne lui donna que des défaites. Les clameurs recommencerent bientôt, &

les eſprits s'aigriſſans de plus en plus, chacun porta ſes plaintes à la Cour, où Las-Caſas accuſa les Hyeronimites de moleſſe & de vues intéreſſées ; ceux-ci répondirent, en renouvellant les anciennes accuſations contre lui : tout cela ne décidoit rien, & les Indiens furent la victime de ces conteſtations.

Le peu de ſuccès qu'avoit eûes les démarches de Las-Caſas, loin de ralentir ſon zele, ne ſervit qu'à l'enflammer davantage, & lui fit prendre la réſolution de repaſſer en Europe. On voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du Roi qui lui laiſſoit l'entiere liberté d'aller & de venir comme il le jugeroit à propos.

Il trouva les affaires bien changées à ſon arrivée en Eſpagne, Ximenès étoit mort ; le Conſeil des Indes avoit été gagné, & étoit fort prévenu contre Las-Caſas. Loin de ſe faire écouter ſur les plaintes qu'il avoit à faire contre les Commiſſaires, il eut à ſe défendre ſur pluſieurs chefs d'accuſation qui avoient été envoyés contre lui.

L'habile Miſſionnaire voyant qu'il ne pouvoit réuſſir au tribunal des Indes, réſolut de s'adreſſer directement

au Prince Charles d'Autriche, qui gouvernoit ſous le nom, & pendant la maladie, de la Reine Jeanne ſa mere. Cette réſolution hardie ne paroiſſoit gueres prudente, parce que le jeune Souverain étoit occupé d'affaires trop importantes pour s'inquiéter des Indes & des Indiens.

Cependant Las-Caſas fut reçu à la Cour avec beaucoup de diſtinction, parce qu'on aime à y voir des hommes extraordinaires. Les Miniſtres Eſpagnols & Flamands eurent avec lui pluſieurs conférences. La jalouſie qui régnoit entre les uns & les autres, au ſujet de la confiance du Prince, laquelle les Flamands poſſédoient, ſervit beaucoup au Miſſionnaire, parce que ces derniers furent charmés d'entrer dans la connoiſſance d'une affaire, qui donneroit un nouveau relief à leur crédit, & leur procureroit une occaſion de mortifier leurs rivaux. Malheureuſement il ſurvint tant d'affaires à Charles à l'occaſion de l'Empire, dont on vouloit faire tomber la couronne ſur ſa tête, que l'affaire de Las-Caſas eſſuya des lenteurs qui donnerent le tems au parti oppoſé, de prendre des meſures pour

faire échouer ſes projets. On lui oppoſa un homme, dont l'autorité étoit capable de balancer celle du vertueux Dominicain; c'étoit l'Evêque de Darien.

L'exemple des partages de *Saint-Domingue* avoit déja ſervi de regle au continent de l'Amérique, & ce Prélat plus attaché à ſes intérêts, qu'au bonheur de ſon troupeau, avoit eu bonne part à la diſtribution des Indiens. Il paſſa en Europe, plutôt pour traverſer Las-Caſas, que pour faire éclaircir quelques prétendues difficultés, qui ne touchoient que médiocrement les Indiens.

Le premier ſoin du Prélat fut de ſe rendre à la Cour, & de ſe déclarer contre l'opinion, qui vouloit faire révoquer les partages des Indiens. Ce ſentiment qui flattoit la politique du gouvernement, & les intérêts des Officiers, eût bientôt un grand nombre de partiſans. Las-Caſas n'avoit pour lui que les gens de bien & l'équité, par conſéquent ſon parti n'étoit pas le plus fort; les diſputes qui avoient déja été ſi vives, recommencerent. Comme la Cour étoit partagée, la curioſité du Roi qui venoit récemment d'être élu Empereur, en fut

piquée, & il fit convoquer une assemblée, où les parties intéressées feroient valoir leurs raisons.

Les plaidoyers des deux Orateurs, & du dernier sur-tout, ne pouvant manquer d'être lûs avec plaisir ; on n'a pas cru devoir les supprimer. Les Lecteurs en seront d'ailleurs plus en état de décider quelle étoit la meilleure cause. On voit avec sensibilité, que dès ce tems-là Las-Casas prêchoit la tolérance, & que les gens honnêtes & exempts de passions, lui applaudissoient.

L'Evêque de Darien eut ordre de parler le premier, & s'expliqua dans les termes suivans. » Il est bien extraordinaire qu'on délibere encore sur un » point qui a déja été tant de fois décidé » dans les conseils des Rois Catholiques, vos augustes ayeux. Ce n'est » sans doute que sur une connoissance » réfléchie du naturel & des mœurs des » Indiens qu'on s'est déterminé à les » traiter avec sévérité ? Est-il nécessaire » de retracer ici les révoltes & les perfidies de cette indigne nation ? A-t-» on jamais pû venir à bout de les réduire autrement que par la violence ? » N'ont-ils pas tenté toutes les voies d'ex-

» terminer leurs maîtres, & d'anéantir
» leur nouvelle domination ? Ne nous
» flattons point ; il faut renoncer ſans
» retour à la conquête des Indes, &
» aux avantages du nouveau monde, ſi
» on laiſſe à ces barbares, une liberté
» qui nous ſeroit fatale.

» Que peut-on trouver à redire, à
» l'eſclavage où on les a réduit ? N'eſt-
» ce pas le privilége des nations victo-
» rieuſes, & la deſtinée des barbares
» vaincus ? Les Grecs & les Romains
» en uſoient-ils autrement avec les na-
» tions indociles qu'ils avoient ſubju-
» guées par la force de leurs armes. Si
» jamais peuples mériterent d'être trai-
» tés avec dureté, ce ſont nos Indiens,
» plus ſemblables à des bêtes féroces
» qu'à des créatures raiſonnables ; que
» dirai-je de leurs crimes & de leurs
» débauches qui font rougir la nature ?
» Remarque-t on en eux quelque tein-
» ture de raiſon ? Suivent-ils d'autres
» loix que celles de leurs brutales paſ-
» ſions ? Mais cette dureté les empêche,
» dit-on, d'embraſſer la religion ; hé !
» que perd-elle avec de pareils Chré-
» tiens ? A peine ſont-ils des hommes.
» Que les Miſſionnaires diſent quel a

» été

» le fruit de leurs travaux, & combien
» ils ont fait de ſinceres proſélytes.

» Mais ce ſont des ames pour leſ-
» qu'elles Jeſus-Chriſt eſt mort, j'en
» conviens : à Dieu ne plaiſe, que je
» prétende les abandonner, mais je ſou-
» tiens que l'aſſerviſſement eſt le moyen
» le plus efficace ; j'ajoute que c'eſt le
» ſeul qu'on puiſſe employer ; ignorans,
» ſtupides, vicieux comme ils ſont,
» viendra-t-on jamais à bout de leur
» imprimer les connoiſſances néceſſai-
» res, à moins que de les tenir dans
» une contrainte utile. Auſſi légers &
» indifférens à renoncer au Chriſtianiſ-
» me qu'à l'embraſſer, on les voit ſou-
» vent au ſortir du baptême ſe livrer à
» leurs anciennes ſuperſtitions. »

Le diſcours du Prélat étant fini, le Chancelier ordonna au Pere de Las-Caſas de répondre, & il le fit de la maniere ſuivante.

» Je ſuis un des premiers qui paſſai
» aux Indes lorſqu'elles furent décou-
» vertes, ſous le regne des invincibles
» Monarques Ferdinand & Iſabelle,
» prédéceſſeurs de votre Majeſté. Ce
» ne fut ni la curioſité, ni l'intérêt qui
» me firent entreprendre un ſi long &

» ſi périlleux voyage. Le ſalut des in-
» fideles fut mon unique objet. Que ne
» m'a-t-il été permis de m'y employer
» avec tout le ſuccès que demandoit
» une ſi ample moiſſon ? Que n'ai-je pu
» au prix de tout mon ſang racheter la
» perte de tant de milliers d'ames qui
» ont été malheureuſement ſacrifiées à
» l'avarice & à l'impudicité?

» On veut nous perſuader que ces
» exécutions barbares étoient néceſſai-
» res pour punir ou pour empêcher la
» révolte des Indiens ; qu'on nous diſe
» donc par où elle a commencé. Ces
» peuples ne reçurent-ils pas nos pre-
» miers Caſtillans avec humanité &
» avec douceur? N'avoient-ils pas au-
» tant de joie à leur prodiguer leurs
» tréſors, que ceux-ci avoient d'avidité
» à les recevoir ; mais notre cupidité
» n'étoit pas ſatisfaite ; ils nous aban-
» donnerent leurs terres, leurs habita-
» tions, leurs richeſſes ; nous avons
» voulu encore leur ravir leurs enfans,
» leurs femmes, & leur liberté. Préten-
» dions-nous qu'ils ſe laiſſaſſent outrager
» d'une maniere ſi ſenſible, qu'ils ſe
» laiſſaſſent égorger, pendre & brûler,
» ſans en témoigner le moindre reſſen-
» timent?

» A force de décrier ces malheureux, » on voudroit nous insinuer qu'à peine » ce sont des hommes. Rougissons d'a- » voir été moins hommes, & plus bar- » bares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre » chose que de se défendre quand on » les attaquoit, de repousser les injures » & la violence par les armes ; le déses- » poir en fournit toujours à ceux qu'on » pousse aux dernieres extrémités. On » nous cite l'exemple des Romains pour » nous autoriser à réduire ces peuples » en servitude. C'est un Chrétien, c'est » un Evéque qui parle ainsi ; est-ce là » son Evangile ? Quel droit en effet » avons nous à rendre esclaves des peu- » ples nés libres que nous avons in- » quietés sans qu'ils nous ayent jamais » offensés ? qu'ils soyent nos vassaux, à » la bonne-heure ; la barbare loi du plus » fort nous y autorise, mais par où ont- » ils mérité l'esclavage ?

» Ce sont des brutaux, ajoute-t-il, » des stupides, des peuples adonnés à » tous les vices ? Doit-on en être surpris ? » Peut-on attendre d'autres mœurs, d'une » nation privée des lumieres de l'Evan- » gile ? plaignons-les, mais ne les acca- » blons pas ; tâchons de les instruire,

» de les éclairer, de les redreſſer ; ré-
» duiſons-les ſous la regle, mais ne les
» jettons pas dans le déſeſpoir.

» Que dirai-je du prétexte de la reli-
» gion, dont on veut couvrir une injuſ-
» tice ſi criante ? Quoi ! les chaînes &
» les fers ſeront-ils les premiers fruits
» que ces peuples tireront de l'Evan-
» gile ? Quel moyen de faire goûter la
» ſainteté de notre loi à des cœurs en-
» venimés par la haîne, & irrités par l'en-
» levement de ce qui leur eſt le plus cher,
» leur liberté ! Sont-ce là les moyens
» dont les Apôtres ſe ſont ſervi pour
» convertir les nations ? ils ont ſouffert
» des chaînes, mais ils n'en ont jamais
» donné. La ſoumiſſion à la foi doit
» être un acte libre. C'eſt par la per-
» ſuaſion, par la douceur, & par la rai-
» ſon, qu'on doit la faire connoître. La
» violence ne peut faire que des hypo-
» crites, & ne fera jamais de véritables
» Chrétiens.

» Qu'il me ſoit permis de demander
» à mon tour au Seigneur Evêque, ſi
» depuis l'eſclavage des Indiens on a
» remarqué dans ce peuple plus d'em-
» preſſement à embraſſer la religion ? Si
» les maîtres entre les mains de qui ils

» ſont tombés ont beaucoup travaillé à
» les inſtruire ? Le grand ſervice que
» les partages ont rendu à l'état & à la
» religion ! Lorſque j'abordai pour la
» premiere fois dans l'Iſle, elle étoit
» habitée par un million d'hommes ; à
» peine en reſte-t-il aujourd'hui la cen-
» tieme partie. La miſere, les travaux,
» les châtimens impitoyables, la cruauté
» & la barbarie en ont fait périr des
» milliers. On s'y fait un jeu de la mort
» des hommes ; on les enſevelit tout
» vivans ſous des affreux ſouterreins,
» où ils ne reçoivent, ni la lumiere du
» jour, ni celle de l'Evangile ; ſi le ſang
» d'un homme injuſtement répandu crie
» vengeance, quelles clameurs doit
» pouſſer celui de tant de miſérables
» qu'on répand inhumainement chaque
» jour ? »

Las-Caſas finit en implorant la clémence de l'Empereur pour des vaſſaux ſi injuſtement opprimés, en lui faiſant entendre avec une noble hardieſſe, que ce ſeroit à ſa Majeſté, que Dieu demanderoit compte un jour de tant d'injuſtices, dont il pouvoit arrêter le cours.

Cette grande queſtion parut trop

importante pour qu'on la décidât ſur le champ. L'Empereur loua beaucoup le zele de Las-Caſas, l'exhorta à retourner dans ſa Miſſion, & lui promit d'apporter un remede prompt & efficace aux maux dont il lui avoit fait une ſi vive peinture. Ce ne fut que long-tems après que Charles de retour dans ſes états, eut le loiſir d'y penſer; mais il n'étoit plus tems, pour *Saint-Domingue*. Les quatorze mille Indiens avoient péri, à la réſerve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

UNE chaîne de montagnes partage *Saint Domingue* dans toute ſa longueur. Il y a d'eſpace en eſpace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils ſont environnés en rendent l'abord très-difficile, ils peuvent ſervir de retraite aſſez ſûres, & des familles entieres de Negres *Marons* y ont quelquefois ſubſiſté pluſieurs années, à l'abri des pourſuites de leurs maîtres. Ce fut-là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un aſyle à ſeize ou dix-ſept lieues de la *Vega-real*, dans les doubles montagnes du *Pinal*. Ils y ſubſiſterent pluſieurs an-

nées inconnus, au milieu de leurs vainqueurs, qui croyoient leur race entiérement éteinte. Une bande de Chasseurs les découvrit un jour; leur petit nombre, & le pitoyable état où ils étoient, ne causerent plus d'ombrage. On les traita avec douceur, & ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Ils embrasserent le Christianisme, & s'accoutumant peu-à-peu aux mœurs & aux usages de leurs maîtres, ils contracterent des mariages avec eux. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes, ils les gardent encore maintenant en partie, & ne vivent que de chasse & de pêche.

§. II.

Notions des différens établissemens de l'isle Saint-Domingue.

LE *Cap*, dit le Pere Margat (*a*), qui dans ses commencemens n'étoit qu'un

(*a*) Lettre du mois de Juillet 1743, tome 27, page 67.

amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs, & de quelques magaſins pour les embarquemens, s'eſt accru d'abord par un grand nombre de Colons de l'iſle *Saint-Chriſtophe*, lorſqu'elle fût envahie par les François en 1660, & préſentement eſt une ville conſidérable. Elle eſt bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie, & qui lui font une eſpece de couronnement. Ces montagnes qui ſont, ou cultivées par des habitations, ou boiſées par la nature, forment un amphithéâtre varié qui a beaucoup d'agrément. La plus longue partie de la ville s'étend tout du long de la rade, qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit, & qui eſt toujours remplie d'un grand nombre de bâtimens de toute eſpece. Il n'en vient gueres moins de cinq cens chaque année, tant grands que petits, ce qui entretient dans cette rade un mouvement continuel qui donne à la ville un air très-animé. Toutes les rues en ſont alignées, & ſe coupent dans les traverſes, à angles droits, elles ont toutes trente ou quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes,

à laquelle l'Egliſe Paroiſſiale fait face, & dont une fontaine occupe le milieu. Sur les extrémités de cette place on a planté des allées d'arbres qui donnent de la fraîcheur & de l'ombrage.

Les maiſons du *Cap* ne ſont pas fort belles, mais elles ſont aſſez riantes, & bâties pour la fraîcheur, & pour la commodité du commerce. C'eſt à trois perſonnes que cette ville doit ſon embelliſſement. Pour ſe garantir de pareils accidents, on a pris le goût de bâtir en maçonnerie, & ces nouvelles maiſons réuniſſent la ſolidité à l'agrément.

Les bâtimens les plus conſidérables, ſont d'aſſez belles caſernes. & un grand magaſin du Roi ſur le bord de la mer, où le Conſeil ſupérieur & la Juſtice ordinaire tiennent leurs ſéances.

Cette ville eſt la réſidence ordinaire du Gouverneur, de l'Etat-Major, & du Conſeil ſupérieur, ce qui avec les Officiers des autres Juriſdictions, les Négocians de la ville, & ceux de la rade, les allans & venans de la plaine, tant blancs que noirs & métifs, met dans le *Cap* environ dix à douze mille ames.

Les Paroiſſes qui ſont dans les plaines ſont au nombre de ſix. La plus

voiſine du *Cap* en tournant à l'eſt, eſt la petite anſe. C'eſt un des quartiers les plus anciennement établis de la Colonie. Les fonds de terre y ſont admirables, il y a près de cinquante ſucreries roulantes, pluſieurs belles raffineries, & au moins ſix mille Negres eſclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plûpart des Propriétaires des habitations de ce quartier, ainſi que ceux du voiſinage, ſont en France, & font régir leurs biens par des Procureurs & par des Economes.

A deux lieues de la petite *Ance*, un peu plus au nord, eſt le quartier *Morin*. Il l'emporte ſur tous ceux de la Colonie par la bonté du terrein, la beauté des chemins, & la richeſſe des habitations. Ce quartier eſt fort ramaſſé, un des plus excellens pour la culture. Il y a autant de Negres à-peu-près qu'à la petite *Ance*.

En tirant vers l'eſt, on trouve *Limonade*, qui eſt à une égale diſtance du quartier *Morin*, & de la petite *Ance*. Ce quartier n'eſt point inférieur aux deux autres, ni pour la bonté du terrein, ni pour la quantité d'eſclaves.

Deux lieues plus haut, en tirant un

peu du côté du ſud, on trouve le quartier du *Trou*. Nos premiers Colons n'étoient pas d'élégans Nommenclateurs, comme il ne paroît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à différens quartiers. Ils appelloient *Trou*, toute ouverture un peu large, qui ſe prolonge entre deux montagnes, & qui débouche dans quelque plaine. Ce quartier eſt plus étendu que les précédens, mais le terroir n'en eſt pas à beaucoup près ſi bon. Le bourg du *Trou* eſt compoſé d'environ trente ou quarante maiſons, & agréablement ſitué ſur le bord d'une jolie riviere.

En remontant toujours la côte à l'eſt, on trouve la Paroiſſe de Saint Pierre des *Terriers-rouges*. Le terroir de ce quartier eſt médiocre, ſur-tout ce qui eſt le long de la mer, où les fonds ſont maigres & ſalineux. Il eſt aſſez propre pour l'indigo, mais les cannes à ſucre n'y viennent pas trop bien.

Le fort *Dauphin* & *Ouanaminte*, terminent du côté de l'eſt la dépendance du *Cap* pour la Juriſdiction ſpirituelle. Autrefois tout ce quartier s'appelloit *Beyha*, nom qui lui avoit été donné par les Eſpagnols, à cauſe d'une baye

célebre, une des meilleures, des plus sûres, & des plus spacieuses de toute l'Isle.

Il y a dans la ville du fort *Dauphin* un Etat-Major, composé d'un Lieutenant de Roi, Commandant de tout le quartier, qui s'étend depuis le *Trou*, jusqu'à l'*Espagnol*, & il est subordonné au Gouverneur du *Cap*.

Ouanaminte est une Paroisse formée de ce qu'on a retranché de la Cure du fort *Dauphin*, qui s'étendoit jusqu'aux frontieres *Espagnoles*, & avoit plus de vingt-cinq lieues de circuit.

Il y a encore quelques quartiers situés dans l'épaisseur des montagnes qui répondent à ceux dont on vient de parler, ce qui est commun à toute la côte de *Saint-Domingue*, tant celle du nord que celle du sud. On se représentera aisément les différentes positions de ces quartiers, si l'on se rappelle que l'isle de *Saint-Domingue* est partagée dans toute sa longueur, qui s'étend de l'est à l'oueſt, par une chaîne de montagnes qui occupe le milieu de l'Isle, en laissant de part & d'autre jusqu'au bord de la mer une côte qui est plus ou moins large, suivant que ces montagnes s'approchent ou s'éloignent plus du bord.

de la mer. C'eſt le long de ces côtes, & dans la plaine, que ſont ſituées les meilleures habitations, & les plus beaux établiſſemens, François comme Eſpagnols. Cette chaîne de montagnes a quelquefois trente ou quarante lieues de large. Ce ſont pour la plûpart des terreins inhabitables ; cependant il y a d'eſpace en eſpace des vallées conſidérables, dont le ſol eſt très-bon, & où l'on a formé des établiſſemens, des quartiers, & des Paroiſſes.

Ainſi au quartier de la petite *Ance*, dont il a été parlé ci-devant, répond le quartier de *Dondon*, qui eſt dans l'épaiſſeur de la montagne, au ſud de la petite *Ance*. Il y a vingt ans, ce n'étoit qu'un pays de chaſſe ; on y a formé inſenſiblement quelques habitations, qui ſont aujourd'hui un beau quartier avec une paroiſſe nombreuſe.

Au bas des montagnes de *Dondon*, eſt ſitué le quartier de la *grande riviere*, environ à deux lieues de la *petite Ance*, du quartier *Morin*, & de *Limonade*. Ce quartier eſt une gorge qui ſe prolonge fort avant entre deux chaînes de montagnes, & il a à-peu-près ſept à huit lieues de long, ſur une demi-lieue, & quelquefois moins de largeur.

Toute cette chaîne n'eſt proprement que le lit d'une aſſez belle riviere, qui prend ſa ſource dans la double chaîne de montagnes qui ſont ſur le terrein Eſpagnol, & qui après avoir coulé long-tems entre des falaiſes très-hautes, vient arroſer ce quartier. Il n'y a de plaine que ce que la riviere, dont le lit change à chaque débordement, veut bien y laiſſer. Les habitations ſont placées ſur l'un & l'autre bords, & pour parcourir le quartier, il faut paſſer & repaſſer la riviere à chaque inſtant.

Il y a vingt ans que ce quartier étoit un des plus peuplés & des plus floriſſans ; les habitans quoique d'une condition fort baſſe y étoient fort à leur aiſe. L'indigo & le tabac, dont les Manufactures avoient de la réputation, les faiſoient vivre commodément. Cette félicité fut troublée par un furieux débordement de la riviere, qui arriva la nuit du 22 Octobre 1722. Elle deſcendit comme un foudre du haut des montagnes où elle prend ſa ſource ; ſes eaux enflées ſe répandirent de part & d'autre, & entraînerent maiſons, jardins, hommes & beſtiaux. Son cours, quoique moins gêné à la ſortie de ce défilé,

n'en fut pas moins terrible. Elle ſe joignit à tous les ruiſſeaux & ravins qui ſe trouverent ſur ſon paſſage, & les ayant gonflés, elle ſe répandit avec eux dans la plaine. Le quartier *Morin*, la petite *Ance*, & *Limonade*, furent en partie innondés. Elle arracha les cannes, déracina les haies, abattit les arbres, démolit les maiſons, entraîna juſqu'aux énormes chaudieres de cuivre & de potin, où l'on fait le ſucre, & cauſa dans tous ces lieux là des dommages ineſtimables. Les habitans de la grande riviere, comme les plus voiſins & les plus foibles, furent auſſi les plus maltraités. Grand nombre de blancs ſurpris par cette inondation ſubite & nocturne y périrent. Il s'y noya encore un bien plus grand nombre de Negres, & quantité de beſtiaux de toute eſpece. Les habitans qui échapperent à un ſi cruel déſaſtre, de riches qu'ils étoient la veille, ſe trouverent le lendemain ſans Negres, ſans terres, ſans argent, & quelques-uns ſans famille & ſans logement. Ceux qui ſurvécurent à ce funeſte accident, inſtruits par leurs malheurs, ont porté leurs établiſſemens ſur les *cotieres* des montagnes.

En partant du *Cap*, & remontant à l'oueſt, partie oppoſée à celle que nous venons de parcourir; on trouve à deux lieues & demie de cette ville le quartier de la *plaine du Nord*. Le terroir y eſt fort, mais un fond de terre glaiſe le rend humide, & moins propre aux cannes que les autres terreins qui environnent le *Cap*. Les ſucres qu'on y fabrique ſont groſſiers.

Le quartier de l'*Accul*, à deux lieues de la *plaine du Nord*, borne la plaine du côté du *Cap*. Les Inſulaires appellent *Accul* une barriere que les montagnes oppoſent aux Voyageurs. Le terroir de ce quartier eſt généralement médiocre, & cependant on y fait de très-beau ſucre en quelques endroits. Dans les gorges des montages, le long deſquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que ſont ceux de la *Souffriere*, de la *coupe à David*, & quelques autres.

Toutes les autres paroiſſes qui ſont au-delà de l'*Accul*, en tirant à l'oueſt, ſont dans des pays montueux & difficiles; telle eſt d'abord celle du *Limbé*. Ce quartier a été nommé ainſi par une aſſez mauvaiſe alluſion aux *Limbes*,

parce qu'après avoir franchi une haute montagne, on ſe trouve à la deſcente de l'autre côté, dans un pays profond, tel à-peu-près que celui où l'on ſe repréſente les *limbes*. Ce quartier qui eſt très-étendu en longueur, & de plus de huit lieues, n'en a pas une de largeur. Ce n'eſt qu'un vallon, au milieu duquel coule une belle riviere, qui prend ſa ſource dans les doubles montagnes, & qui n'a point de lit fixe; ce qui incommode beaucoup les habitans de ce quartier. Il eſt aujourd'hui un des plus peuplés de l'Iſle, quoiqu'il s'y faſſe beaucoup plus d'indigo que de ſucre.

A deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, eſt le quartier du port *Margot*, moins conſidérable & moins riche que celui de *Limbé*. De cette Paroiſſe dépend un quartier nommé le *Borgne*, qui en eſt ſéparée par une montagne âpre & difficile. C'eſt encore un vallon fort étroit, où il y a cependant plus de ſoixante habitations établies. On y demande une Paroiſſe, & on a déja pris pour cela toutes les meſures néceſſaires.

En partant de *Limbé*, & prenant plus

à l'oueſt, on ſe trouve après deux lieues au pied d'une haute montagne, qu'il faut doubler pour arriver au quartier nommé *Plaiſance*, ſans doute par antiphraſe. Il eſt nouvellement établi, & ſemblable aux deux derniers dont on vient de parler, & où il y a moins d'habitations conſidérables. On n'a que de l'indigo & du caffé dans ces vallons, parce que la trop grande humidité, & l'incommodité des voitures empêchent qu'on n'y faſſe du ſucre.

Après *Plaiſance*, eſt le quartier de *Pilate*, qui a auſſi une Paroiſſe; mais depuis long-tems l'une & l'autre ſont vacantes.

Au *Pilate* confine le quartier appellé *Gros-morne*, qui a plus de quarante habitations, mais il n'y a point de ſucreries. Le terrein n'en eſt pas des plus féconds; une grande partie eſt en *ſavanes*, prairies naturelles. Il y pleut tous les jours pendant l'été, mais il y fait fort ſec pendant l'hyver. Ces trois derniers quartiers dépendent du port *de Paix*, qui eſt éloigné du *Gros-morne* d'environ douze lieues. Le chemin pour y aller eſt plat pays, couvert de *ſava-*

nes (a), & entrecoupé de bocages.

A douze lieues du *Gros-morne*, à l'oueſt de la plaine du *Cap*, on trouve enfin la ville du *Port-de-Paix*, qui eſt très-peu de choſe, quoique ce ſoit un des plus anciens établiſſemens de la Colonie.

A deux lieues du *Port-de-paix*, eſt un quartier nommé *Saint-Louis*. Tous ces quartiers ſont très-vaſtes, parce que le ſol n'en eſt que médiocrement bon.

Jean Rabel, à l'oueſt du *Port-de-Paix*, eſt une petite plaine preſque toute environnée de *Mornes*, excepté du côté de la mer; il y a une petite rade, où les bateaux peuvent entrer. Ce quartier qui n'étoit d'abord qu'un *Boucan* de Chaſſeurs, s'eſt établi en Paroiſſe depuis quelques années.

(a) Le même nom de *Savanes* ſe donne au *Canada*, à des forêts d'arbres réſineux, & dont le fonds eſt humide & couvert de mouſſe.

CHAPITRE XII.

Iſle de Cuba.

L'ISLE de *Cuba* a environ 150 lieues de largeur il ; eſt preſque impoſſible de croiſer pendant l'hyver dans ce canal, parce qu'on trouve au ſud pluſieurs rochers le long de la grande iſle de *Cuba*, & au nord le *Pracel*, où il y a de petites Iſles fort baſſes. Le paſſage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de large.

Il n'y a plus d'Indiens dans cette Iſle (*a*). Elle eſt toute peuplée d'Eſpagnols qui y ont pluſieurs villages ; elle a un Evêque qui fait ſa réſidence ordinaire à la *Havane*, capitale de toute l'Iſle ; c'eſt principalement dans l'iſle de *Cuba* que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre & en feuille en Eſpagne, & qu'on vend dans toute l'Europe, ſous le nom de *tabac-d'Eſpagne*. Le port de la *Havane* eſt défendu par

(*a*) Tome II, page 110.

le fort du *More* ; ce château a plus de ſoixante canons de fonte. L'autre paſſe eſt au milieu, entre le fort du *More*, & un autre fort, qui a trente-ſix pieces de groſſe artillerie de fonte. Quand on approche de la ville, on ſe trouve à la portée des canons d'un troiſieme fort, plus petit que les deux autres ; il ne peut paſſer qu'un ſeul vaiſſeau dans chaque paſſe, le reſte étant ſemé de rochers à fleurs d'eau. Ce port, ou plutôt cette baye s'enfonce au ſud, & forme comme différens bras à l'oueſt & à l'eſt. Le mouillage en eſt bon ; & on y eſt en ſûreté contre les vents les plus violens. La ville eſt bien fortifiée ; elle a du côté de la terre pluſieurs baſtions avec leurs courtines. Sa figure eſt preſque ronde. Il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroiſſes, ſix maiſons de différens Ordres, & trois Monaſteres de Religieuſes.

CHAPTIRE XIII.

Du Mexique.

§. I.

Situation de cette Contrée; Villes qu'elle renferme.

CETTE contrée qui fut découverte par Jean Grijalve, & conquiſe pour l'Eſpagne en 1518, par le fameux Cortès, eſt appellée indifféremment *nouvelle Eſpagne*, ou *Mexique*, du nom de *Mexico*, ſa capitale. Elle eſt ſituée preſque en entier dans la *Zone-Torride*, & c'eſt ce qui nous la fait comprendre dans l'Amérique méridionale. Ses bornes ſont à l'eſt, le *golphe du Mexique* & la *Louiſiane*, à l'oueſt & au ſud la *mer du ſud*, & au nord le *nouveau Mexique*, appellé par les Eſpagnols *nouvelle Grenade*. Sa ſituation étant entre les 263e, & 294e degrés de longitude, & entre les 72e & 30e degrés de latitude, ſa plus grande étendue eſt d'environ ſix cens lieues du nord-oueſt au ſud-eſt,

& ſa largeur qui eſt fort irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante.

La *Vera-crux* eſt à dix-neuf degrés dix minutes (*a*), & à ſept heures de différence du méridien de Paris. On ne ſait ſi l'on doit donner le nom de port à la rade de cette ville. Les vaiſſeaux mouillent à l'abri du fort de *Saint-Jean d'Ulua*. Ce fort a été conſtruit dans une petite Iſle, que la marée couvre entiérement lorſqu'elle eſt haute. Ce fut le Vendredi-Saint de l'année 1519, que Fernand Cortès débarqua près de *Saint-Jean d'Ulua*; & c'eſt à l'occaſion de ce jour qu'il donna le nom de *Vera-crux* à la ville, qu'il fonda cinq lieues plus au nord que la petite iſle d'*Ulua*; on l'appelle à préſent la *Vieja-vera-crux*, pour la diſtinguer de celle ou eſt maintenant le port, qu'on appelle la *Nueva-vera-crux*; c'eſt le ſeul port qui ſoit dans le golfe du *Mexique*. Cette ville n'eſt que le tiers de la *Havane*; elle n'eſt conſidérable, que par le ſéjour qu'y font les vaiſſeaux Marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 11, page 111.

A une grande lieue de la *Vera crux* eſt le village de *Buena-viſta*, puis celui de *Cotaſta*, celui de *Saint-Jean*, & celui de *Saint Laurent*. Ce dernier eſt dans un pays très-agréable à la vue, enſemencé de maïs, & coupé par des collines qui forment des vallons très-fertile, plantés d'arbres fruitiers, & peuplés d'une infinité d'oiſeaux inconnus en Europe. Le village de *Saint-Laurent* eſt peuplé de noirs deſcendans de Negres, qui s'étant enfui de chez leurs maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues de ce village eſt *Cordua*, ville bâtie à l'Européenne, & peuplée d'Eſpagnols; à ſix lieues eſt celle d'*Oriſſava*, un peu plus grande que *Cordua*.

Oriſſava eſt auprès de la fameuſe montagne de même nom, qu'on apperçoit de vingt-cinq lieues en mer, & dont le ſommet eſt toujours couvert de neiges, quoiqu'elle ſoit ſituée ſur la *Zone-Torride*. Elle eſt beaucoup plus haute que le *Pic-de-Ténériffe*, auquel le Miſſionnaire dit n'avoir trouvé que treize cens toiſes d'élévation (*a*).

(*a*) Tome II, page 95.

A une grande lieue de la *Vera-crux*, eſt le village de *Buenaviſta*. *La Puebla de los-angelos*, eſt la ville la plus conſidérable du *Mexique* après la capitale. Elle eſt à-peu près de la grandeur d'Orléans ; les rues en ſont fort droites, & les maiſons aſſez belles. Elle eſt partagée en quatre paroiſſes. On y compte neuf Monaſteres de Religieuſes, & un plus grand nombre de Communautés d'hommes. Rien n'égale la magnificence des Egliſes, ſur-tout de la Cathédrale. La ville de *Mexico* eſt éloignée de vingt-deux lieues de la *Puebla*, & de quatre-vingt de la *Vera-crux*. *Mexico* eſt la ville la plus belle & la plus conſidérable du nouveau monde. Elle eſt ſituée dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la ſaiſon des pluies, qui commencent vers le mois de Mai, on ne peut y entrer que par trois chauſſées, dont la plus petite a une grande demie lieue de longueur ; les deux autres ſont d'une lieue & demi ; mais dans les tems de ſéchereſſe, le lac, au milieu duquel la ville eſt ſituée, diminue conſidérablement. Les Eſpagnols ſe ſont efforcés de faire écouler les eaux

à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine ; mais après bien des frais & des travaux immenſes, ils n'ont réuſſi qu'en partie dans l'exécution de leur projet ; néanmoins, ils ont remédié par-là aux grandes inondations dont la ville étoit ſouvent menacée.

La ville de *Mexico* eſt bâtie fort réguliérement ; elle eſt traverſée de quelques canaux qui ſe rempliſſent des eaux qui viennent du lac. On en pourroit creuſer dans toutes les rues. Elle eſt beaucoup plus grande que la *Puebla*. Quelques Eſpagnols y comptent deux cens mille ames ; mais ſi l'on veut examiner les choſes ſans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de ſoixante mille.

Il y a dix mille blancs dans *Mexico* : le reſte des habitans eſt compoſé d'Indiens, de noirs d'Afrique, de mulâtres, de Métis, & d'autres peuples qui deſcendent du mélange de ces autres nations, entr'elles, & avec les Européans ; ce qui a formé des hommes de couleurs ſi différentes depuis le blanc juſqu'au noir, que parmi cent viſages, à peine en trouve-t-on deux qui ſoient de la même couleur.

Les maiſons y ſont belles, & les Egliſes magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautés Religieuſes; on y voit rouler beaucoup plus de caroſſes qu'en aucune ville de France, ſi l'on en excepte Paris. Le climat eſt charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Eſpagne, quoiqu'on ſoit environ à vingt degrés de latitude nord. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à ſe tenir à l'ombre, pour ſe garantir de l'incommodité que cauſe la chaleur; c'eſt ce qui donna lieu à la réponſe que fit autrefois à Charles V, un Eſpagnol nouvellement arrivé du *Mexique*. Ce Prince lui ayant demandé combien de tems il y avoit au *Mexique*, entre l'été & l'hyver. » Autant de tems, Sire, lui » répondit-il, qu'il en faut pour paſ- » ſer, du ſoleil à l'ombre. » Les pluies qui commencent au mois de Mai, & qui ne finiſſent qu'après l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin ſi l'on conſidere la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines, dans cette ville; la magnificence des Egliſes & des autres édifices; le grand nombre de caroſſes qui roulent

continuellement dans les rues, & les richeſſes immenſes de pluſieurs Eſpagnols, on ſe formera l'idée d'une des premieres & des plus riches villes du monde; mais d'un autre côté, quand on voit que les Indiens, qui ſont la plus grande partie du peuple, ſont mal vêtus, qu'ils vont ſans linge & nuds pieds, on a de la peine à ſe perſuader que cette ville ſoit effectivement ſi opulente.

§. II.

Voyage du Mexique *à la mer du ſud; notions* d'Acapulco, *port du* Mexique.

LE onze Mars nous commençâmes, dit le Pere Taillandier, un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du ſud.

En prenant la route d'*Acapulco*, on fait d'abord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure, ſur une montagne que les Eſpagnols appellent la *Subida del Arenal*, à cauſe des ſables qu'on y trouve; on paſſe dans une forêt de pins qui a cinq lieues, & l'on deſcend pendant trois lieues pour ſe rendre à *Cornavana*, petit bourg ſitué dans un terroir fertile.

On rencontre *Pueblo-nuevo*, village d'Indiens, ſitué ſur les bords d'un lac, & enſuite *Palula*. Au de-là de ce village, nous fûmes ſix heures entre des collines chargées de ces arbriſſeaux appellés *organum* par les Eſpagnols, & *cierges épineux* par les François. On diroit, à les voir de loin, que ce ſont une infinité de flambeaux de cire verte. Nous paſsâmes la riviere de *Las-balſas*, de la même maniere qu'on la paſſoit avant la conquête du Méxique. Un quarré de foibles roſeaux d'environ dix pieds ſous lequel on attache des calebaſſes, ſert de bateau; on vous fait aſſeoir ſur la ſelle d'une mule ou ſur un balot, qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tourner. C'eſt du nom de *balſas*, que les Eſpagnols donnent à cette eſpece de radeau, que la riviere a pris ſon nom; ils devroient plutôt l'appeller la riviere des *Moſquites*; car on eſt comme environné d'une nuée de ces inſectes, qui ne ſont pas plus gros que nos moucherons, & dont les piquures laiſſent des marques, qui durent ſouvent un mois entier.

Nous paſsâmes encore les villages de *Los dos caminos*, la riviere de *Los pa-*

pagaios, c'eſt-à-dire, des *Perroquets*. C'eſt après celle de *Las balſas*, la plus conſidérable qu'il y ait depuis Mexico juſqu'à la mer.

Nous montâmes enſuite pendant une heure & demie ſur une montagne fort eſcarpée à laquelle on a donné, comme à la riviere, le nom de *Papagaios*, apparemment à cauſe des gros perroquets qu'on y voit; ils ſont de la groſſeur d'une poule; ils ont le haut de la tête jaune, tout le reſte du corps eſt verd; ils apprennent facilement à parler.

Parmi les différentes ſortes d'arbres qui croiſſent ſur cette montagne, on y trouve celui dont on ſe ſert en Europe pour les teintures, & qu'on appelle *bois de Campêche* ou de *Bréſil*; il ne croît pas fort haut, les feuilles en ſont petites & reſſemblent aſſez à celles du treſle.

Le dixieme jour de notre voyage nous arrivâmes à *Ampulco*. Ce bourg eſt à quatre-vingt-ſept lieues de *Mexico*, & à ſeize degrés quarante-cinq minutes de latitude nord, ſelon les obſervations des Pilotes.

Les Marchands de Mexico y ont des maiſons, où ils mettent les marchandiſes qu'on apporte de *Manille*; tandis

que le vaiſſeau des *Philippines* eſt dans le port, on y voit quantité de Marchands, mais à peine eſt-il parti, que chacun ſe retire. Les habitans même, les plus riches, vont paſſer l'été plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'*Acapulco*.

Le port eſt bon & sûr; mais le château n'eſt pas fort: il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les vaiſſeaux des *Philippines* y arrivent d'ordinaire vers le mois de Décembre & de Janvier, & ils en partent depuis le commencement de Mars, juſqu'au premier jour d'Avril; s'ils partoient plus tard, ils ne trouveroient pas des briſées (nom qui ſe donne à un vent qui vient du côté de la mer) aſſez fortes pour leurs peſans galions; & au-delà des Iſles *Mariannes*, ils auroient infailliblement à eſſuyer des vents d'oueſt, qui commencent à la fin de Juin, & qui leur ſont entiérement contraires; il arrive ſouvent des tremblemens de terre à *Acapulco*.

CHAPITRE XIV.

De la Louiſiane, *du Fleuve* Miſſiſſipi, *& des peuples qui habitent ces contrées.*

NOUS avons, dit le P. Vivier (*a*), trois miſſions dans le quartier des Illinois ; une de Sauvages, une de François, une troiſieme qui eſt en partie de François, & en partie de Sauvages.

La premiere eſt compoſée de plus de ſix cens Illinois, tous baptiſés, à la réſerve de cinq ou ſix. Mais l'eau-de-vie que leur vendent les François, ſurtout les ſoldats, malgré les défenſes réitérées du Roi ; & ce qu'on en diſtribue quelquefois, ſous prétexte de les maintenir dans nos intérêts, a ruiné cette Miſſion, & a fait abandonner notre religion à un grand nombre.

Les Sauvages, & les Illinois en particulier qui ſont les plus doux & les plus

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 28, page 36, du 17 Novembre 1750.

traitables des hommes, deviennent dans l'yvreſſe, des forcenés & des bêtes féroces. Alors ils ſe jettent les uns ſur les autres, ſe donnent des coups de couteau, ſe déchirent mutuellement. Pluſieurs ont perdu leurs oreilles, quelques-uns une partie de leurs nez, dans ces ſcènes tragiques.

La cure Françoiſe que deſſert le P. Vattrin eſt de plus de quatre cens François de tout âge, de plus de deux cens cinquante Negres; la troiſiéme miſſion eſt à ſoixante-dix lieues d'ici. Elle eſt beaucoup moins conſidérable; le reſte de notre miſſion de la *Louiſiane* conſiſte dans une réſidence à la *Nouvelle Orléans*; nous y avons une habitation aſſez conſidérable & en aſſez bon état; c'eſt des revenus de cette habitation, joints aux penſions que nous fait le Roi, qu'on fournit à nos beſoins.

Les Anglois, ainſi que les François, commercent parmi les Sauvages *Alibamons*: ce qui eſt un très-grand obſtacle à l'inſtruction de ces Sauvages.

L'embouchure du Miſſiſſipi eſt par le vingt-neuviéme degré de latitude ſeptentrionale. Le Roi y entretient une petite garniſon & un Pilote pour rece-

voir les vaiſſeaux & les introduire dans le fleuve. La multitude des Iſles, des bancs, non de ſable, mais de vaſe, dont elle eſt remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée; il eſt queſtion de trouver la paſſe, & il n'y a qu'un Pilote habitué dans l'endroit même, qui en ait une parfaite connoiſſance. Le *Miſſiſſipi* eſt difficile à remonter pour les vaiſſeaux. Outre que le flux de la mer n'y eſt pas ſenſible, il fait des circuits continuels; de ſorte qu'il faut ou ſe *touer*, ou avoir ſucceſſivement à ſes ordres tous les rhumbs de vent, depuis le vingt-neuviéme, juſqu'au trente-uniéme degré de latitude, il ne m'a pas paru plus large que la Seine l'eſt devant Rouen; mais il eſt infiniment plus profond: en remontant, on le trouve plus large, mais il a à proportion moins de profondeur; on lui connoît plus de ſept cens lieues de cours du nord au ſud. Au rapport des derniers voyageurs, ſa ſource, à plus de trois cens lieues au nord des Illinois, eſt formée de la décharge de quelques lacs & marais.

Miſſiſſipi ſignifie grand fleuve en langue *Illinoiſe*; il ſemble qu'il ait uſurpé cette dénomination ſur le *Miſſouri*,

Avant sa jonction avec cette riviere, le *Missisipi* n'est pas considérable, il a peu de courant : au lieu que le *Missouri* est plus large, plus profond, plus rapide, & prend sa source beaucoup plus loin : plusieurs rivieres considérables se jettent dans le *Missisipi* ; mais il semble que le *Missouri* seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivieres ensemble : en voici la preuve. L'eau de la plûpart, ou même de toutes les rivieres que reçoit le *Missisipi*, n'est que médiocrement bonne. Celle de plusieurs, est positivement mal saine ; celle du *Missisipi* même avant son alliance avec le *Missouri*, n'est pas des meilleures, au contraire l'eau du *Missouri* est la meilleure eau du monde. Or celle du *Missisipi* depuis sa jonction avec le *Missouri* jusqu'à la mer, devient excellente ; il faut donc que l'eau du *Missouri* soit dominante. Les premiers Voyageurs venus par le *Canada*, ont découvert le *Missipi*, avant le *Missouri* ; voila pourquoi celui-ci a acquis le surnom de *grand*, au préjudice de l'autre.

Les deux rives du *Missisipi* sont bordées dans presque tout son cours, de deux lisieres d'épaisses forêts, qui

ont tantôt plus, tantôt moins de profondeur, depuis une demie lieue juſqu'à quatre lieues. Derriere ces forêts on trouve des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois, où les arbres ſont preſque auſſi clair plantés que dans nos promenades publiques; ce qui provient, en partie, de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies, vers la fin de l'automne, lorſque les herbes ſont deſſéchées: le feu qui gagne de toutes parts, détruit la plûpart des jeunes arbres, ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voiſins du fleuve, parce que le terrein y étant plus bas, & par-là plus aquatique, les herbes conſervent plus long tems leur verdure, & ſont moins acceſſibles aux atteintes du feu.

Les plaines & les forêts ſont peuplées de bœufs ſauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres, en petit nombre, de loups à foiſon, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, & beaucoup moins entreprenans, de chats ſauvages, de dindes ſauvages, de faiſans, & autres animaux moins connus, & moins conſidérables. Le fleuve & toutes les rivieres

qui s'y jettent, ainſi que les lacs qui ſont en grand nombre, mais qui chacun en particulier, ont aſſez peu d'étendue, ſont la retraite des caſtors, d'une quantité prodigieuſe de canards de toutes eſpeces, de ſarcelles, d'outardes, d'oies, de cignes, de bécaſſines, & de quelqu'autres oiſeaux aquatiques, dont le nom n'eſt pas connu en Europe, ſans parler des poiſſons, de bien des eſpeces, qui y ſont avec la même abondance.

Ce n'eſt qu'à quinze lieues au deſſus de l'embouchure du *Miſſiſſipi*, qu'on commence à appercevoir les premieres habitations Françoiſes; les terres qui ſont plus bas n'étant pas habitables. Elles ſont ſituées ſur les deux bords du fleuve juſqu'à la ville. Les terres, dans cette eſpace qui eſt de quinze lieues, ne ſont pas toutes occupées: il en eſt pluſieurs qui attendent de nouveaux habitans. La *nouvelle Orléans*, métropole de la *Louiſiane*, eſt bâtie ſur la rive orientale du fleuve: elle eſt de médiocre grandeur, les rues en ſont tirées au cordeau, les maiſons ſont les unes de brique, les autres de bois: elle eſt peuplée de François, de Negres, & de quelques Sauvages eſclaves, qui

tous enſemble ne montent pas, à ce qu'il m'a paru, à plus de douze cens perſonnes.

Le climat, quoiqu'infiniment plus ſupportable que celui des Iſles, paroît peſant à un nouveau débarqué. Si le pays étoit moins chargé de forêts, ſurtout du côté de la mer, le vent du large qui y pénétreroit, tempéreroit beaucoup la chaleur. Le terroir en eſt fort bon: preſque toutes eſpeces de légumes y viennent aſſez bien: on y a de magnifiques orangers: on y recueille de l'indigo, du maïs en abondance, du riz, des patates, du coton, du tabac. La vigne y pourroit réuſſir; du moins j'y ai vu d'aſſez bon muſcat. Le climat eſt trop-chaud pour le froment: le bled ſarazin, le millet, l'avoine y réuſſiſſent parfaitement. On éleve dans le pays, toutes ſortes de volailles, & les bêtes à cornes s'y ſont fort multipliées. Les forêts ſont aujourd'hui le plus grand & le plus ſûr revenu de quantité d'habitans: ils en tirent beaucoup de bois propres à la bâtiſſe, qu'ils préparent avec facilité & avec peu de frais, par le moyen des moulins à planches, que pluſieurs ont fait conſtruire.

Vous obſerverez que le terrein, trente lieues au-deſſous de la ville, & preſqu'autant au-deſſus, eſt ſinguliérement diſpoſé. Dans preſque tous pays, le bord d'un fleuve eſt à l'endroit le plus bas; ici au contraire, c'eſt l'endroit le plus élevé. Du fleuve à l'entrée des *cyprieres*, qui ſont des forêts à pluſieurs arpens derriere les habitations, il y a juſqu'à quinze pieds de pente. Veut-on arroſer ſa terre, on fait une ſaignée à la riviere, & une digue à l'extrémité de votre foſſé; en peu de tems elle ſe couvrira d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'eſt queſtion non plus que d'une ouverture à la riviere; l'eau s'écoule dans les *cyprieres* juſqu'à la mer. Il ne faudroit cependant pas abuſer partout de cette facilité; l'eau ne trouvant pas toujours un écoulement facile, inonderoit à la fin les habitations.

A la *Nouvelle Orléans*, rien n'eſt plus rare que les pierres: on donneroit un louis pour en avoir une qui fût du pays, & on ne ſeroit pas sûr de la trouver: on y ſubſtitue de la brique qu'on y fabrique. La chaux s'y fait de coquillages qu'on va chercher, à trois ou quatre lieues ſur le bord du lac Pontchartrain.

Une choſe ſinguliere, c'eſt qu'on y trouve des montagnes de coquillages, ou de ces coquillages, enfouis très-avant dans les terres à 2 ou 3 pieds de la ſuperficie. On fait deſcendre à la *Nouvelle Orléans*, des pays d'en-haut, & des contrées adjacentes, du bœuf ſalé, du ſuif, du goudron, des pelleteries, de l'huile d'ours; & en particulier de chez les Illinois, des farines & des lards. Il croît aux environs, & encore plus du côté de la *Mobile*, quantité d'arbres qu'on a nommés *ciriers*, parce que de leur graine, on a trouvé le moyen d'extraire une cire, qui bien travaillée, iroit preſque de pair avec la cire de France. Si l'uſage de cette cire pouvoit s'introduire en Europe, ce ſeroit une branche de commerce bien conſidérable pour la Colonie. On voit par tous ces détails, qu'on peut faire quelque commerce à la *Nouvelle Orléans*. C'étoit beaucoup quand il entroit, les années précédentes, huit à dix navires dans le *Miſſiſſipi*; il y en eſt entré plus de quarante cette année, la plûpart de la *Martinique*, & de *Saint-Domingue*: ils ſont venus ſe charger, ſur-tout, de bois & de briques, pour réparer deux incendies arrivés,

dit-on, dans ces deux Iles par le feu du Ciel.

En remontant le fleuve, on trouve des habitations Françoiſes au-deſſus de la *Nouvelle Orléans*, comme au deſſous. L'établiſſement le plus conſidérable eſt une petite Colonie d'Allemands qui en eſt à dix lieues. La *Pointe-coupée* eſt à trente-cinq lieues des Allemands; on y a conſtruit un fort de pierre, où l'on entretient une petite garniſon. On compte ſoixante habitations, rangées dans l'eſpace de 5 à 6 lieues, ſur le bord occidental du fleuve. A 50 lieues de la *Pointe-coupée*, ſont les *Natchés*: nous n'y avons plus qu'une garniſon, empriſonnée, pour ainſi dire, dans un fort, par la crainte des *Chicachats* & autres Sauvages ennemis. Il y avoit autrefois une ſoixantaine d'habitations, & une nation Sauvage aſſez nombreuſe, du nom de *Natchés*, qui nous étoit fort attachée, & dont on tiroit de grands ſervices; la tirannie qu'un Commandant François entreprit d'exercer ſur eux, les pouſſa à bout. Un jour ils firent main-baſſe ſur tous les François, à la réſerve de quelques-uns qui ſe déroberent par la fuite. Un de nos Peres qui deſcendoit

le *Miſſiſſipi*, & qu'on pria de ſéjourner pour dire la Meſſe le Dimanche, fut enveloppé dans le maſſacre. Depuis ce tems-là, on s'eſt vengé de ce coup, par la deſtruction preſque totale de la nation *Natchés*, il n'en reſte plus que quelques-uns répandus parmis les *Chicachats* & les *Chéraquis*, où ils ſont preſque comme des eſclaves.

A la *Pointe-coupée* & encore plus aux *Natchés*, il croît d'excellent tabac. Si, au lieu de tirer des étrangers, le tabac qui ſe conſomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on en auroit de meilleur; on épargneroit l'argent qu'on fait ſortir pour cela du Royaume, & on alimenteroit des colonies.

A cent lieues au-deſſus des *Natchés* ſont les *Akanſas*, nation Sauvage, d'environ quatre cens guerriers. Nous avons près d'eux, un fort avec garniſon, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avoit quelques habitans; mais au mois de Mai 1748, les *Chicachats* nos irréconciliables ennemis, ſecondés de quelqu'autres barbares, ont attaqué ſubitement ce poſte: ils ont tué pluſieurs perſonnes, en ont emmené treize en captivité; le reſte s'eſt ſauvé dans le

fort, où il n'y avoit pour lors qu'une douzaine de ſoldats. Ils ont fait mine de le vouloir artaquer, mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens, qu'ils battirent en retraite. Leur tambour étoit un déſerteur François, de la garniſon même des *Akanſas*.

On compte des *Akanſas* aux *Illinois*, près de 150 lieues : dans toute cette étendue de pays, on ne trouve pas un hameau ; cependant, pour nous en aſſûrer la poſſeſſion, il ſeroit bien à-propos que nous euſſions quelques bons forts ſur l'*Onabache*, le ſeul endroit par où les Anglois puiſſent entrer dans le *Miſſiſſipi*.

Les *Illinois* ſont par les trente-huit degrés quinze minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la *nouvelle Orléans*, eſt à-peu-près ſemblable à celui de France : les grandes chaleurs s'y font ſentir un peu plutôt & plus vivement; mais elles ne ſont ni conſtantes, ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hyver, quand le vent de nord ſouffle, le *Miſſiſſipi* gele à porter les charettes les plus chargées; mais ces froids ne ſont pas de durée. L'hiver eſt ici une alternative de froid

piquant & de tems assez doux, selon que regnent les vents de nord & du midi, qui se succedent assez réguliérement. Cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers. Il fera un tems fort doux, même un peu chaud dès la mi-Fevrier; les arbres entrent en seve, se couvrent de fleurs; survient un coup de nord qui détruit les plus belles espérances.

Le terroir est fertile : toute espece de légumes y réussiroit presque aussi bien qu'en France, si on les cultivoit avec soin. Le froment n'y donne cependant communément, que depuis cinq jusqu'à huit pour un, mais il est à remarquer que les terres sont cultivées fort négligemment; & que depuis trente ans qu'on les travaille, on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment, provient encore davantage, des brouillards épais, & des chaleurs trop précipitées. Mais en dédommagement le maïs y réussit merveilleusement bien : il donne plus de mille pour un ; c'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves, & de la plûpart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres

qu'il n'en peut conſommer. Nulle part la chaſſe n'eſt plus abondante : depuis la mi-Octobre juſqu'à la fin de Mars ; on ne vit preſque que de gibier, ſurtout de bœuf ſauvage & de chevreuil.

Les bêtes à cornes y ont extrémement multiplié ; elles ne coûtent pour la plûpart, ni ſoin, ni dépenſe. Les animaux de travail paiſſent dans une vaſte campagne commune autour du village ; les autres en bien plus grand nombre, deſtinés à la propagation de leur eſpece, ſont comme renfermés toute l'année dans une peninſule de plus de dix lieues de ſurface, formée par le *Miſſiſſipi* & par la riviere des *Tamaronas*. Ces animaux qu'on approche rarement, ſont devenus preſque ſauvages, & il faut uſer d'artifice pour les attraper. Si un habitant à beſoin d'une paire de bœufs, il va dans la peninſule : apperçoit-il un taureau de taille à être dompté, il lui jette une poignée de ſel, il étend une longue corde avec un nœud coulant ; il ſe couche, l'animal friand de ſel s'approche ; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, & voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, pour les

veaux, & les poulains ; c'eſt-là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs, ou des chevaux. Au reſte, ces animaux ne ſont ſujets ici à aucune maladie : ils vivent long-tems, & ne meurent pour l'ordinaire que de vieilleſſe.

Il y a dans cette partie de la *Louiſiane*, cinq villages *François*, trois d'*Illinois*, dans l'eſpace de ving-deux lieues, ſitués dans une longue prairie, bornée à l'eſt, par une chaîne de montagnes, & par la riviere des *Tamaronas*, & à l'oueſt par le *Miſſiſſipi*.

Les cinq villages François compoſent enſemble environ cent quarante familles. Les trois villages Sauvages, peuvent fournir trois cens hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays pluſieurs fontaines ſalées, l'une deſquelles fournit tout le ſel qui s'y conſomme, ainſi que dans les contrées circonvoiſines, & même dans pluſieurs poſtes de la dépendance du *Canada*.

Il y a des mines ſans nombre : mais comme il ne ſe trouve perſonne en état de faire les dépenſes néceſſaires pour les ouvrir & les travailler, elles reſtent dans leur état primitif. Quelques particuliers ſe bornent à tirer du plomb de

quelques-unes, parce qu'il s'en trouve preſque à la ſuperficie des mines. Ils en fourniſſent le pays, toutes les nations ſauvages du *Miſſouri* & du *Miſſiſſipi*, & pluſieurs poſtes du *Canada*. Deux Eſpagnols & un Portugais qui ſont ici, & qui prétendent ſe connoître un peu en fait de mines & de minéraux, aſſûrent que celles-ci ne different point des mines du *Mexique* & du *Pérou*; & que ſi on les fouilloit un peu avant, il eſt à croire qu'on trouveroit du minerai d'argent, ſous le minerai de plomb. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le plomb en eſt très-fin, & qu'on en tire quelque peu d'argent. On a trouvé auſſi du borax dans ces mines, & de l'or en quelques endroits, mais en très-petite quantité. Qu'il y ait des mines de cuivre; cela eſt indubitable, puiſque de tems à autre, on en trouve de très-grands morceaux dans les ruiſſeaux.

Il n'eſt point dans toute l'Amérique ſeptentrionale, d'Officier particulier, dont le département s'étende plus au loin, que le département de celui qui commande pour le Roi aux *Illinois*. Au nord & nord-oueſt, l'étendue en eſt illimitée: il s'étend dans les immenſes

pays qu'arroſent le *Miſſouri* & les rivieres qui ſe jettent dans ce fleuve ; pays les plus beaux du monde.

Parmi les nations du *Miſſouri*, il en eſt qui paroiſſent avoir une diſpoſition particuliere à recevoir l'Evangile ; par exemple, les *Paniſmahas*. Un Miſſionnaire écrivit un jour à un François qui commerçoit chez ces Sauvages, & le pria dans ſa lettre de baptiſer les Corſaires moribonds. Le chef du village ; appercevant cette lettre : *qu'y a-t-il de nouveau*, dit-il au François ? Rien, repartit celui-ci. *Mais quoi*, répond le Sauvage, *parce que nous ſommes de couleur rouge, ne pourrons nous ſavoir les nouvelles* ; c'eſt le chef noir, reprit alors le François qui m'écrit, & me recommande de baptiſer les enfans moribonds, pour les envoyer au grand eſprit. Le chef Sauvage, parfaitement ſatisfait, lui dit : *ne t'inquietes point, je me charge moi-méme de te faire avertir toutes les fois, qu'il y aura quelque enfant en danger. Il aſſemble* ſes gens : *que penſez-vous*, leur dit-il, *de ce chef noir* ; car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Miſſionnaires, *nous ne l'avons jamais vû, nous ne lui avons jamais fait de bien ; il demeure loin de nous*,

nous, au-delà du ſoleil, & cependant *il penſe à notre village : il nous veut faire du bien ; & quand nos enfans viennent à mourir*, il veut les envoyer *au grand eſprit ; il faut que le chef noir ſoit bon.*

Quelques négocians qui venoient de ſon village, m'ont cité des traits, qui prouvent que, tout Sauvage qu'il eſt, il n'en a pas moins d'eſprit & de bon ſens. A la mort de ſon prédéceſſeur, tous les ſuffrages de ſa nation ſe réunirent en ſa faveur. Il s'excuſa d'abord d'accepter la qualité de chef; mais enfin, contraint de céder : » vous voulez donc, leur dit-» il, que je ſois votre chef, j'y conſens; » mais ſongez que je veux être vérita-» blement chef, & qu'on m'obéiſſe pon-» ctuellement en cette qualité. Juſqu'à » préſent, les veuves & les orphelins » ont été dans l'abandon, je prétends » que doreſnavant on pourvoie à leurs » beſoins ; & afin qu'ils ne ſoient point » oubliés, je veux, & je prétends qu'ils » ſoient les premiers partagés «. En conſéquence, il ordonne à ſon *eſcapia*, qui eſt comme ſon maître-d'hôtel, de réſerver, toutes les fois qu'on ira à la chaſſe, une quantité de viande ſuffiſante, pour les veuves & les orphelins.

Ces peuples n'ont encore que très-peu de fuſils. Ils chaſſent à cheval avec la fléche & la lance ; ils environnent une troupe de bœufs, & il en eſt peu qui leur échappent. Les bêtes miſes par terre, *l'Eſcapiã* du Chef va en toucher de la main, un certain nombre ; c'eſt la part des veuves & des orphelins ; il n'eſt permis à perſonne d'en rien prendre. Un des Chaſſeurs par inadvertance ſans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le Chef ſur le champ le tua d'un coup de fuſil. Ce Chef reçoit les François avec beaucoup de diſtinction, il ne les fait manger qu'avec lui ſeul, ou quelque Chef de nation étrangere, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de ſoleil, le François le plus miſérable qui ſe trouvera dans ſon village ; & en conſéquence, il dit que le ciel eſt toujours ſerein, tant que le François y ſéjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il eſt venu ſaluer notre Commandant : je ſuis allé exprès au fort de *Chartres*, à ſix lieues d'ici, pour le voir. C'eſt un parfait bel homme. Il m'a fait politeſſe à ſa maniere, il m'a invité à aller donner de l'eſprit à ſes gens, c'eſt-à-dire, à les inſtruire. Son village, à ce que rap-

portent les François, qui y ont été, peut fournir neuf cens hommes en état de porter les armes.

Au reſte, ce pays eſt d'une bien plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par ſa poſition ſeule, il mérite que la France n'épargne rien pour ſe le conſerver. Il eſt vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du Roi, que les convois ſont coûteux; mais il n'eſt pas moins vrai que la tranquillité du *Canada*, & la ſûreté de tout le bas de la Colonie en dépendent. Certainement, ſans ce poſte, plus de communication par terre, entre la *Louiſiane* & le *Canada*. Autre conſidération: pluſieurs quartiers du même *Canada*, & tous ceux du bas fleuve ſe trouveroient privés des vivres qu'ils tirent des *Illinois*, & qui ſouvent ſont pour eux d'une grande reſſource. Le Roi en faiſant ici un établiſſement ſolide, pare à tous ces inconvéniens: il s'aſſure de la poſſeſſion du plus vaſte pays, & du plus beau de l'Amérique ſeptentrionale. Pour s'en convaincre, il ſuffit de jetter les yeux ſur la carte de la *Louiſiane*, de conſidérer la ſituation des *Illinois*, & la multitude des nations auxquelles ce poſte ſert com-

munément de barriere. Le Pere Vivier n'a eu garde d'ajouter que ſa Société poſſédant dans la *Louiſiane*, deux habitations très-conſidérables, c'eſt un motif de plus pour lui, de préſenter cette contrée, au gouvernement François, comme un pays de grande importance, & qui mérite d'être mis à l'abri de toute inſulte.

CHAPITRE XV.

Des Sauvages Natchés, *& de tout ce qui concerne leurs uſages civils & religieux.*

ON vient de parler des Sauvages *Natchés*, du maſſacre que ces barbares firent des François, & de la vengeance que ces derniers, tirerent de cette cruauté. Le Pere le Petit *(a)* nous donne, ſur ces peuples, des détails d'autant plus intéreſſans, que cette nation étant réduite à l'eſclavage, ſe confondra inſenſiblement avec ſes maîtres ; ainſi les connoiſſances qu'en donne notre Miſſionnaire, ſont les ſeules qu'on puiſſe avoir de ſon état primitif.

Les Sauvages *Natchés* habitent ſur la droite du fleuve de *Miſſiſſipi*, à 120 lieues de ſon embouchure, dans un des plus beaux & des plus fertiles climats de l'univers : ce ſont les ſeuls de ce continent là, qui paroiſſent avoir un culte réglé.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 20, page 100.

Leur religion, en certains points, approche assez de celle des anciens Romains. Ils ont un temple rempli d'idoles, sous différentes figures d'hommes & d'animaux, pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur temple ressemble à un four de terre, qui auroit cent pieds de circonférence: on y entre par une porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur; on n'y voit point de fenêtres. La voûte de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes, posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie: par-dessus, & en dehors, sont trois figures d'aigles, de bois peints en rouge, en jaune, & en blanc: au-devant de la porte est une espece d'appentis, avec une contre-porte où le gardien du temple est logé. Tout autour, regne une enceinte de palissades, sur laquelle on voit exposés, les crânes de toutes les têtes que leurs guerriers ont rapportées des combats.

Dans l'intérieur du temple, il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres. On y a placé des panniers de cannes, de figure ovale,

où ſont renfermés les oſſemens de leurs anciens Chefs, & à côté, ceux des victimes qui ſe ſont fait étrangler pour ſuivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette ſéparée, porte pluſieurs corbeilles bien peintes, où ſe conſervent leurs idoles, qui ſont des figures d'hommes & de femmes, faites de pierre & de terre cuite; des têtes & des queues de ſerpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de cryſtaux, & des machoires de grands poiſſons; malgré l'abſurdité de ces dieux, que le *Natchés* a fabriqué lui-même, il en eſt auſſi fanatique que l'Indien du *Gange* l'eſt de *Brama*, dont la divinité, une, & trine par Routren & Vichnou, n'eſt pas moins inconcevable, que la toute-puiſſance d'un morceau de bois ou d'argile taillé en figure humaine.

Ils ont ſoin d'entretenir dans ce temple, un feu perpétuel; & leur attention eſt d'empêcher qu'il ne flambe: ils ne ſe ſervent pour cela que de bois ſec de noyer, ou de chêne. Les anciens ſont obligés de porter, chacun à leur tour, une groſſe buche dans l'enceinte de la paliſſade. Le nombre des gardiens du temple eſt fixé, & ils ſervent par quar-

tier : celui qui eſt en exercice eſt comme en ſentinelle ſous l'appentis, d'où il examine, ſi le feu n'eſt pas en danger de s'éteindre ; il l'entretient avec deux ou trois groſſes buches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne ſe mettent jamais l'une ſur l'autre, pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les ſœurs du grand Chef qui ayent la liberté d'entrer dans le temple. Cette entrée eſt défendue à toutes les autres, auſſi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens, dont les oſſemens repoſent dans le temple. Les mets ſe donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille, où ſont les os du mort. Cette cérémonie ne dure que pendant une lune : les plats ſe mettent enſuite ſur les paliſſades de l'enceinte, & ſont abandonnés aux bêtes fauves.

Le ſoleil eſt le principal objet de la vénération de ces peuples : leur grand Chef prend la qualité de frere du ſoleil, & jouit d'une autorité deſpotique ſur tout le peuple. Pour en être diſtingué, on éleve une butte avec des terres rapportées, & c'eſt-là qu'on bâtit ſa ca-

banne, dans la même forme que le temple ; la porte en eſt expoſée au levant. Tous les matins le grand Chef honore de ſa préſence le lever de ſon frere aîné, & le ſalue par pluſieurs hurlemens, dès qu'il paroît ſur l'horiſon ; enſuite il donne ordre qu'on allume ſon *calumet*, grande pipe, dont ſe ſervent les Sauvages, & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains au-deſſus de ſa tête, & ſe tournant de l'orient à l'occident, il lui enſeigne la route qu'il doit tenir dans ſa courſe.

Il y a dans cette cabanne pluſieurs lits à gauche en entrant ; mais ſur la droite il n'y a que le lit du grand Chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne conſiſte que dans une paliſſade de cannes & de joncs fort durs, avec une buche quarrée, qui lui ſert de chevet. Au milieu de la cabanne on voit une petite borne ; perſonne, ne doit approcher du lit, qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent ſaluent par un hurlement, & avancent juſqu'au fond de la cabanne, ſans jetter les yeux du côté droit, où eſt le Chef ; enſuite on fait une nouvelle ſalutation, en éle-

vant les bras au-deſſus de la tête, & hurlant trois fois. Si c'eſt une perſonne que le Chef conſidere, il répond par un petit ſoupir, & lui fait ſigne de s'aſſeoir; on le remercie de ſa politeſſe par un nouvel hurlement. A toutes les queſtions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre; & avant que de prendre congé de lui, on fait traîner un ſeul hurlement, juſqu'à ce que l'on ſoit hors de ſa préſence.

Lorſque le grand Chef meurt, on démolit ſa cabanne, puis on éleve une nouvelle butte, où l'on conſtruit une nouvelle cabanne pour ſon ſucceſſeur, qui n'habite jamais celle de ſon devancier. Ce ſont les anciens qui enſeignent les loix au reſte du peuple; une des principales, eſt d'avoir un ſouverain reſpect pour le grand Chef, comme étant frere du ſoleil, & le maître du temple.

Les *Natchés* croyent l'immortalité de l'ame; lorſqu'ils quittent ce monde, ils vont, diſent-ils, en habiter un autre, pour y être récompenſés ou punis. Les récompenſes qu'ils ſe promettent, conſiſtent, principalement, dans la bonne chere; & le châtiment dans la privation de tout plaiſir. Ils obéiſſent ſi aveugle-

ment aux volontés du grand Chef, qu'il n'y a pas un d'eux, qui osât lui refuser sa tête, s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur religion, sur-tout pour les domestiques du grand Chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui, pour aller le servir dans l'autre monde, où ils esperent de jouir du plus grand bonheur, à la suite de leur Chef.

Pour se faire une idée de cette étrange cérémonie, inventée par la superstition, qui est par-tout le tyran de l'humanité; il faut savoir que dès qu'il naît un grand Chef, un héritier présomptif, chaque famille, qui a un enfant à la mamelle, doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince; & dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens: les uns passent leur vie, ou à la chasse, ou à la pêche, pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture; d'autres ne servent qu'à composer son cortége. S'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie, pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens,

& ſe rendent à la place qui eſt vis-à-vis du temple, & où tout le peuple eſt aſſemblé. Après avoir danſé & chanté aſſez long-tems, ils ſe paſſent au col, une corde de poil de bœuf, avec un nœud coulant; & auſſi-tôt les Miniſtres prépoſés à cette exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, & de reprendre, dans l'autre monde, des emplois encore plus honorables, que ceux qu'ils occupoient en celui-ci. Les principaux domeſtiques du grand Chef ayant été étranglés de la ſorte, on décharne leurs os, ſur-tout ceux des bras & des cuiſſes; on les laiſſe ſe deſſécher, pendant deux mois, dans une eſpece de tombeau, après quoi on les retire pour les enfermer dans des corbeilles, & les placer dans le temple, à côté de leurs maîtres. Pour ce qui eſt des domeſtiques de moindre rang, leurs parens les emportent chez eux, & les font enterrer avec leurs armes & leurs vêtemens.

Cette même cérémonie s'obſerve, pareillement, à la mort des freres & des ſœurs du grand Chef: les femmes ſe font toutes étrangler pour le ſuivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la

mamelle. On en voit néanmoins qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place, ainſi que la loi l'ordonne.

Ce Gouvernement eſt héréditaire : mais ce n'eſt pas le fils du Chef régnant, qui ſuccede à ſon pere ; c'eſt le fils de ſa ſœur, ou de la premiere Princeſſe du ſang : cette politique eſt fondée ſur la connoiſſance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne ſont pas ſûrs, diſent-ils, que les enfans de leurs femmes, ſoient du ſang Royal, au lieu que le fils de la ſœur du grand Chef, l'eſt du moins du côté de la mere.

Les Princeſſes du ſang des grands Chefs, jouiſſent par les loix, & non par l'uſage, de l'heureux privilege de changer de maris tant qu'il leur plaît, & de leur donner encore des coadjuteurs en tel nombre qu'elles veulent. A la vérité elles n'épouſent jamais que des hommes de famille obſcure, & n'ont à la fois, qu'un mari en titre; mais elles ont la liberté de le congédier à leur volonté, & d'en choiſir un autre, parmi ceux de la nation, pourvû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari ſe rend cou-

pable d'infidélité, la Princeſſe lui fait caſſer la tête à l'inſtant. Elle n'eſt point ſujette à la même loi; car elle peut ſe donner autant d'amans qu'elle veut, ſans que le mari puiſſe y trouver à redire. Il ſe tient en préſence de ſa femme dans le plus grand reſpect. Il ne mange point avec elle; & il la ſalue en hurlant comme font ſes domeſtiques. Le ſeul agrément qu'il ait, c'eſt d'être exempt du travail des mains & d'avoir autorité ſur les domeſtiques de la Princeſſe.

Autrefois la nation des *Natchés* étoit conſidérable; elle comptoit ſoixante villages, & huit cens ſoleils ou Princes; elle eſt maintenant réduite (en 1730) à ſix petits villages, & à onze ſoleils. Dans chacun de ces villages, il y a un temple, où le feu eſt toujours entretenu, comme dans celui du grand Chef, auquel tous ces chefs obéiſſent.

C'eſt le grand Chef qui nomme aux charges les plus conſidérables de l'Etat. Tels ſont les deux Chefs de guerre, les deux Maîtres des cérémonies pour le culte qui ſe rend dans le temple; les deux Officiers qui préſident aux autres cérémonies qu'on doit obſerver, lorſque des Etrangers viennent traiter de

la paix ; celui qui a inſpection ſur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les feſtins, dont on régale publiquement la nation, de même que les étrangers qui viennent la viſiter.

Chaque année, le peuple s'aſſemble, pour enſemencer un vaſte champ de bled d'inde, de feves, de citrouilles & de melons. On s'aſſemble de la même maniere pour faire la récolte. Une grande cabane ſituée dans une belle prairie, eſt deſtinée à conſerver les fruits de cette récolte.

Chaque été vers la fin de Juillet, le peuple ſe raſſemble par ordre du grand Chef, pour aſſiſter au grand feſtin qui ſe donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits, chacun y contribue de ce qu'il peut fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poiſſon. Ce ſont des danſes preſque continuelles ; le grand Chef & ſa ſœur ſont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs ſujets. Les Princes, les Princeſſes & ceux qui par leurs emplois ont un rang diſtingué, ſe tiennent aſſez près du Chef, auquel ils marquent leurs reſpects & leurs ſoumiſſions, par une infinité de cérémonies. Le

grand Chef & ſa ſœur, font leur entrée dans le lieu de l'aſſemblée, ſur un brancard porté par huit des plus grands hommes. Le Chef tient à la main un grand ſceptre orné de plumes peintes ; tout le peuple danſe & chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette fête, il harangue ſes ſujets pour les exhorter à remplir les devoirs de leur religion. Si quelqu'un s'eſt ſignalé par quelque action éclatante, il fait publiquement l'éloge de ſon zéle ; c'eſt ce qui arriva en 1702. Le tonnerre étant tombé ſur le temple & l'ayant réduit en cendre, ſept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes, pour appaiſer le courroux du Ciel. A la fête qui ſuivit ce triſte accident ; le grand Chef appella ces héroïnes, & exalta pompeuſement le courage avec lequel elles avoient fait le ſacrifice de ce qu'elles avoient de plus cher, au bonheur de la nation.

Les peres de familles, offrent au temple les prémices de leurs récoltes, & on en uſe de même pour les préſens qu'on veut faire à la nation. On les porte d'abord dans le temple où le gardien les préſente aux eſprits & les en-

voie au grand Chef, qui en fait la diſtribution ainſi qu'il le juge à propos.

On n'enſemence aucune terre, que les grains n'ayent été préſentés au temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du temple, ils levent les bras par reſpect, & pouſſent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, ſe relèvent par trois fois avec autant d'hurlemens. Quand on ne fait que paſſer devant le temple, on s'arrête ſimplement, en le ſaluant les yeux baiſſés & les bras levés. Telles ſont les cérémonies des *Natchés* par rapport à la religion; celles de leurs mariages ſont très-ſimples.

Quand un jeune homme ſonge à ſe marier, il doit s'adreſſer au pere de la fille, ou, à ſon défaut, au frere aîné: on convient du prix, qui ſera payé en pelleteries ou en marchandiſes. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pourvû qu'ils croyent qu'elle changera de conduite quand elle ſera mariée. Pour ce qui eſt des parens de la fille, leur unique attention eſt, de s'informer ſi celui qui la demande eſt habile chaſſeur, bon guerrier, ou excellent laboureur;

ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger de lui pour le mariage. Quand les parties ſont d'accord, le futur époux va à la chaſſe, avec ſes amis; & lorſqu'il a, ou en gibier, ou en poiſſon, de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on ſe raſſemble chez les parens de la fille; on ſert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de ſa femme, & enſuite ſes propres parens; après quoi tous les conviés ſe retirent. Les nouveaux mariés reſtent enſemble juſqu'au lendemain; & alors le mari conduit ſa femme chez ſon beau-pere: il y loge, juſqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabanne particuliere, & il va à la chaſſe pour nourrir les conſtructeurs.

Les loix permettent aux *Natchés* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, ſans lui donner de ſalaire, le nombre des femmes ne leur eſt point à charge. Le mariage de ces Chefs ſe

fait avec moins de cérémonie que ceux des autres ; ils ſe contentent d'envoyer chercher le pere de la fille qu'ils veulent épouſer, & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes : dès-lors le mariage eſt conclu, & ils font un préſent au pere & à la mere de la future. Quoiqu'ils ayent pluſieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabannes ; les autres reſtent chez leurs parens, où ils les vont voir quand il leur plaît.

Il y a certains tems de la lune, où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. Ils ſont ſi peu jaloux, qu'ils les prêtent quelquefois à leurs amis. Cette indifférence vient de la liberté qu'ils ont de changer de femmes, quand bon leur ſemble ; cependant lorſqu'il leur eſt né quelque enfant de leur mariage, il n'y a que la mort qui puiſſe les ſéparer.

Quand cette nation fait un détachement pour aller à la guerre, le chef du parti plante deux eſpeces de mays, bien peints de rouge, depuis le haut juſqu'en bas ornés de plumes rouges, de fléches, & de caſſe-têtes rougis. Ces mays ſont piqués du côté où ils doivent porter la

guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le chef de cette guerre, l'un après l'autre. Cette harangue consiste en mille protestations de service, par lesquelles ils l'assurent, qu'ils sont charmés d'apprendre, d'un si habile guerrier, l'art de lever des chevelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés. La différence qu'on trouve entre ces guerriers & ceux d'Europe, c'est que les premiers vont offrir leur vie pour rien, & se nourrissent; au lieu que les autres sont obligés par force, d'aller se battre, pour cinq sols par jour.

Lorsqu'un nombre suffisant de soldats, s'est présenté au chef de guerre, il fait préparer chez lui un breuvage qu'on appelle la *médecine de guerre;* c'est un vomitif, composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de trois cens, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie, est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussitôt par la bouche, avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette formalité, le chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres néceſſaires pour la campagne. Pendant ce tems-là les guerriers ſe rendent ſoir & matin dans la place, où, après avoir bien danſé & raconté en détail leurs grands exploits, ils chantent leurs chanſons de mort.

Mais ces braves, ſont ſi ſuperſtitieux, qu'après avoir fait toutes les cérémonies dont nous venons de parler; on les voit rompre tout à coup leur voyage, parce qu'ils auront, par exemple, entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire, ou s'ils ont fait un ſonge de mauvais augure.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files; quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent les devans, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte auſſitôt; ils campent tous les ſoirs à une heure de ſoleil, & ſe couchent autour d'un grand feu, ayant chacun ſon arme auprès de ſoi. Avant que de camper, ils ont ſoin d'envoyer une vingtaine de guerriers, à une demi-lieue aux

environs du camp afin d'éviter toute ſurpriſe. Jamais ils ne poſent de ſentinelles pendant la nuit ; mais auſſi-tôt qu'ils ont ſoupé, ils éteignent tous les feux. On indique un canton où ils doivent ſe rallier, en cas qu'ils ſoient attaqués pendant la nuit & mis en déroute.

Comme les chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent leurs *eſprits*, bien enfermés dans des peaux, le ſoir ils les ſuſpendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais, en ſorte qu'elle ſoit panchée du côté des ennemis. Les guerriers avant que de ſe coucher, le caſſe-tête en main, paſſent les uns après les autres en danſant devant ces prétendus eſprits, & font beaucoup de geſtes menaçants du côté des ennemis.

Lorſque le parti de guerre eſt conſidérable, & qu'il entre ſur les terres ennemies, ils marchent ſur cinq ou ſix colonnes. Ainſi qu'en Europe, ils entretiennent beaucoup d'eſpions pour aller à la découverte, & à proprement parler, ce ſont eux qui font la guerre; le parti qui les paye le mieux eſt toujours le plus près de la victoire ; ainſi des eſpions alertes & fideles, d'un chef

inepte ou timide en font un grand Général, ou lui procurent une grande réputation. S'ils s'apperçoivent que leur marche ſoit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir ſur leurs pas. Il n'y a qu'une petite troupe de douze ou vingt hommes qui ſe ſépare, & qui tâche de ſurprendre quelques chaſſeurs écartés des villages. A leur retour, ils chantent les chevelures qu'ils ont levées. S'ils ont fait des eſclaves, ils les font chanter & danſer pendant quelques jours devant le temple; après quoi ils en font préſent aux parens de ceux qui ont été tués : les parens pendant cette cérémonie, fondent en larmes, & les eſſuyent avec les chevelures qui ont été enlevées, ils ſe cottiſſent pour récompenſer ces guerriers qui ont amené les eſclaves, dont le ſort eſt d'être brûlés.

Les *Natchés*, comme tous les autres peuples de la *Louiſiane*, diſtinguent par des noms particuliers, ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce ſont les anciens chefs de guerre qui diſtribuent les noms ſelon le mérite des guerriers. Pour mériter le nom de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix eſcla-

ves, ou levé vingt chevelures Ceux qui pour la premiere fois ont fait un eſclave, ou levé une chevelure, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes & ne mangent d'aucune viande. Ils ne doivent ſe nourrir que de poiſſon & de bouillie. Cette abſtinence dure ſix mois. S'ils manquoient à l'obſerver, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué, les feroit mourir par ſortilége ; & qu'ils ne remporteroient plus d'avantages ſur leurs ennemis, ou que les moindres bleſſures qu'ils recevroient, ſeroient mortelles.

La perſonne du grand Chef n'eſt pas moins ſacrée que celle d'un Souverain ; il lui eſt défendu d'expoſer ſa vie lorſqu'il va à la guerre ; & s'il arrivoit qu'il fût tué, les chefs du parti, & les autres principaux guerriers ſeroient mis à mort à leur retour : mais ces ſortes d'exécutions ſont ſans exemple, par les précautions qui ſe prennent, pour le préſerver de ce malheur.

Cette nation a, comme toutes les autres, ſes Médecins, mais ils ſont en très-petit nombre, parce que le Médecin eſt toujours auſſi près de la mort que ſes malades. Ces Médecins ſont ordinairement

nairement des vieillards, dont tout l'art conſiſte en diverſes pratiques puériles & ſuperſtitieuſes. Ils danſent, chantent, fument, en avalant la fumée du tabac ; & font des contorſions ſi violentes, que quoiqu'ils ſoient tous nuds, & qu'ils doivent ſouffrir du froid, leur bouche eſt toute couverte d'écume. Ils ont un petit panier, où ils conſervent ce qu'ils appellent *leurs eſprits*, & ils ne mangent preſque point, tout le tems qu'ils ſont appliqués à la guériſon de leurs malades.

Il paroît que pour rendre la ſanté à leurs malades, ils invoquent ſans ceſſe ce qui eſt dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, dont l'odeur endort, & étourdit les ſerpens. Après s'être frotté les mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux, ſans craindre leur piquure, qui eſt mortelle : d'autres avec une pierre à fuſil, font une inciſion à la partie affligée du malade ; puis ils en ſucent tout le ſang qu'ils en peuvent tirer, & en le rendant enſuite dans un plat, ils crachent en même-tems un petit morceau de bois, de paille, ou de cuir, qu'ils avoient caché ſous la langue, & en le faiſant remarquer aux parens du malade : voilá, diſent-ils, la cauſe de

ſon mal. Ces Médecins ſe ſont toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain eſt aſſez conſidérable ; mais s'il meurt, ils ſont aſſûrés d'avoir la tête caſſée par les parens, ou par les amis du mort. C'eſt à quoi l'on ne manque jamais : les parens même des Médecins n'y trouvent point à redire, & n'en témoignent aucun chagrin. Si cet uſage s'établiſſoit en Europe, il y auroit ſans doute moins de Charlatans, & le fil de nos jours ne ſeroit pas ſi ſouvent à la merci d'un ignorant, dont l'adreſſe & l'impudence ſont toute la réputation.

Il en eſt de même de quelqu'autres Jongleurs, qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau tems. Ce ſont d ordinaire des vieillards pareſſeux, qui voulant ſe ſouſtraire au travail de la chaſſe, de la pêche, & de la culture des campagnes, exercent ce dangéreux métier, pour faire ſubſiſter leur famille.

Vers le primtems, la nation ſe cottiſe, pour acheter de ces Jongleurs, un tems favorable aux biens de la terre. Si la récolte ſe trouve abondante, ils gagnent conſidérablement ; mais ſi elle eſt mauvaiſe, on s'en prend à eux, & on leur caſſe la tête. Ainſi ceux qui

s'engagent dans cette profeſſion, riſquent le tout pour le tout ; du reſte leur vie eſt fort oiſive : ils n'ont d'autre embarras que de jeûner, & de danſer avec un chalumeau à la bouche, plein d'eau, & percé comme un arroſoir, qu'ils ſouffient en l'air, du côté des nuages les plus épais. Ils tiennent d'une main le *ſicioüet*, qui eſt une eſpece de hochet ; & de l'autre, leurs eſprits, qu'ils préſentent au nuage en pouſſant des cris affreux, pour l'inviter à crever ſur leurs campagnes.

Si c'eſt du beau tems qu'ils demandent, ils ne ſe ſervent point de leurs chalumeaux, mais ils montent ſur les toîts de leurs cabannes, & du bras ils font ſigne au nuage, en ſoufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter ſur leurs terres, & de paſſer outre. Lorſque le nuage ſe diſſipe à leur gré, ils chantent & danſent autour de leurs eſprits, qu'ils poſent proprement ſur une eſpece d'oreiller ; ils redoublent leur jeûne ; & quand le nuage eſt paſſé, ils avalent de la fumée de tabac, & préſentent leur pipe au ciel.

Quoiqu'on ne faſſe point de grace à ces Charlatans, lorſqu'on n'obtient

pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent, quand par hazard ils réuſſiſſent, eſt ſi grand, qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages, qui ne craignent point d'en courir les riſques. Il eſt à obſerver que celui qui entreprend de donner de la pluie, ne s'engage jamais à donner du beau tems. C'eſt une autre eſpece de Charlatans qui a ce privilége ; & quand on leur en demandent la raiſon, ils répondent que leurs eſprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorſqu'un de ces Sauvages meurt, ſes parens viennent pleurer ſa mort, pendant un jour entier. Enſuite on le couvre de ſes plus beaux habits, c'eſt-à-dire, qu'on lui peint les cheveux & le viſage, & qu'on l'orne de ſes plumages ; après quoi on le porte dans la foſſe qui lui eſt préparée, en mettant à ſes côtés ſes armes, une chaudiere, & des vivres. Pendant l'eſpace d'un mois, ſes parens vont dès le point du jour, & à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demie-heure ſur ſa foſſe, chacun nomme ſon degré de parenté. Si c'eſt un pere de famille, la femme crie : *Mon cher mari, ah ! que je te regrette !* Les

enfans crient : *Mon cher pere* ; d'autres, *mon oncle, mon couſin.* Ceux qui ſont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois ; ils ſe coupent les cheveux en ſigne de deuil, ils ceſſent de ſe peindre le corps, & ne ſe trouvent à aucune aſſemblée de réjouiſſance.

Lorſque quelque nation étrangere vient traiter de paix, avec les Sauvages *Natchés*, on envoye des courriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres des cérémonies, de préparer toutes choſes pour cette grande nation. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers ; car ce n'eſt jamais le Chef qui fait cette dépenſe ; ce ſont toujours ſes ſujets : on nettoye enſuite les chemins, on balaye les cabannes, on arrange les bancs dans une grande ſalle, qui eſt ſur la butte du grand Chef, à côté de ſa cabanne. Son ſiége qui eſt ſur une élévation, eſt peint & orné ; le bas eſt garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambaſſadeurs doivent faire leur entrée, toute la nation s'aſſemble. Les Maîtres de cérémonies

font placer les Princes, les chefs des villages, & les anciens chefs de famille près du grand Chef. Quand les Ambaſſadeurs arrivent, & qu'ils ſont à cinquante pas du grand Chef, ils s'arrêtent, & chantent la paix. Cette ambaſſade eſt ordinairement de trente hommes, & de ſix femmes. Six des mieux faits, & qui ont les meilleures voix, marchent de front ; ils ſont ſuivis des autres qui chantent pareillement, réglant la cadence avec le *ſicioüet* : les ſix femmes font le deſſus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher, ils s'avancent. Ceux qui ont les calumets, chantent & danſent avec beaucoup de légéreté, tournant tantôt autour les uns des autres, & tantôt ſe préſentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens, & des contorſions extraordinaires. Entrés dans le cercle, ils danſent autour du ſiége ſur lequel le Chef eſt aſſis. Ils ſe frottent de leurs calumets depuis les pieds juſqu'à la tête ; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui ſont à leur ſuite. Alors ils rempliſſent de tabac, un de leurs calumets, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous enſemble au-

près du Chef, & le font fumer; ils pouſſent la premiere gorgée vers le Ciel, la ſeconde vers la terre, & les autres autour de l'horizon; après quoi ils préſentent ſans cérémonie la pipe aux Princes & aux autres chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambaſſadeurs, en ſigne d'alliance, vont frotter leurs mains ſur l'eſtomac du Chef, & ſe frottent eux-mêmes tout le corps; puis ils poſent leurs calumets devant le Chef, ſur de petites fourches. Celui des Ambaſſadeurs qui eſt chargé particuliérement des ordres de ſa nation, harangue pendant une groſſe heure. Quand il a fini, on fait ſigne aux étrangers de s'aſſeoir ſur des bancs rangés près du grand Chef, qui leur répond par un diſcours d'une égale durée; enſuite le Maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, & fait fumer les étrangers, qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande *s'ils ſont venus*, c'eſt-à-dire, *s'ils ſe portent bien*: ceux qui l'environnent, vont les uns après les autres leur faire la même politeſſe; après quoi on les conduit dans la cabanne qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le ſoir, au ſoleil couchant, les Ambaſſadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand Chef, & le chargeant ſur leurs épaules, ils le tranſportent dans le quartier où eſt leur cabanne : ils étendent à terre une grande peau, où ils le font aſſeoir. L'un d'eux ſe place derriere lui, & poſant ſes mains ſur ſes épaules, il agite tout ſon corps, tandis que les autres aſſis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui ſe fait ſoir & matin pendant quatre jours, le grand Chef retourne dans ſa cabanne. Lorſqu'il rend la derniere viſite aux Ambaſſadeurs, ceux-ci plantent un poteau, au pied duquel ils s'aſſeyent; les guerriers de la nation prennent leurs plus beaux ajuſtemens, danſent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre. Ils font enſuite aux Ambaſſadeurs des préſens, qui conſiſtent en des chaudieres, des haches, des fuſils, de la poudre, des balles, &c.

Le lendemain de cette derniere cérémonie, il eſt permis aux Ambaſſadeurs de ſe promener par-tout le village; ce qu'ils ne pouvoient faire aupara-

vant. On leur donne alors tous les ſoirs des ſpectacles, c'eſt-à-dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'aſſemblent dans la place, & danſent juſques bien avant dans la nuit. Quand ils ſont prêts à s'en retourner, les Maîtres des cérémonies leur font fournir les proviſions néceſſaires pour le voyage.

Le Pere le Petit rapporte enſuite le détail des excès des *Natchés*, & par quelle perfidie ils parvinrent à maſſacrer tous les François, le Lundi 28 Octobre 1729.

Ces Sauvages ayant eu des ſujets de mécontentement du Commandant du fort, qui étoit dans leur pays, à cent lieues de la *nouvelle Orléans*, s'étoient ligués avec les nations voiſines pour ſe venger; l'arrivée de pluſieurs voitures richement chargées, pour la garniſon & pour les habitans, les détermina à bruſquer leur entrepriſe, & voici comment ils s'y prirent. D'abord ils ſe partagerent, & mirent dans le fort, dans le village, & dans les deux poſſeſſions qu'on avoit, autant de Sauvages, qu'il y avoit de François dans chacun de ces endroits; enſuite feignant de partir pour

une grande chaſſe, ils ſe mirent à traiter avec les François, de fuſils, de poudre & de balles, offrant de les payer comptant, & même plus cher qu'à l'ordinaire. On fit au même moment, l'échange de leurs poules & de leurs mays avec des armes & des munitions, après quoi ils ſe poſterent en différentes maiſons; & ils attaquerent en même tems chacun leur homme: de cette façon en deux heures, ils maſſacrerent plus de deux cens François (*a*).

Les barbares n'épargnerent que deux François, un Tailleur & un Charpentier qui pouvoient leur être utiles, les eſclaves Negres qui ſe rendirent, & les femmes qui n'étoient point groſſes. A celles-ci ils ouvrirent le ventre, & égorgerent celles qui allaitoient des enfans. Des femmes qui reſtoient, ils en firent leurs eſclaves, & les employerent ſuivant leurs talens, ou à coudre, ou à faire

(*a*) Les principaux furent M. de Chepar, Commandant du poſte; M. du Cordere, Commandant chez la nation des *Yazous*, M. des Urſins, M. de Kolly, pere & fils, Mrs. de Longrays, Deſnoyers & Bailly, & deux Miſſionnaires.

la cuiſine. Ils pillerent enſuite les maiſons, le magaſin de la Compagnie des Indes, & toutes les voitures qui étoient richement chargées au bord de la riviere. Ils partagerent les marchandiſes avec les Negres, garderent les munitions de guerre & paſſerent enſuite pluſieurs jours à chanter & à boire l'eau-de vie, dont ils avoient trouvé une bonne proviſion.

Les *Yazous* ſuivirent l'exemple féroce des *Natchés*, maſſacrerent dans leur fort le chevalier des Roches, Lieutenant, & dix-ſept hommes de garniſon.

Au premier bruit d'un événement ſi funeſte, l'allarme & la conſternation devinrent générales à la *nouvelle Orléans*. Chacun pleuroit la perte d'un parent, d'un ami, & tous craignoient pour leur vie & leurs biens, parce qu'on appréhendoit que la conſpiration des Sauvages ne fût générale.

Cependant le Commandant de la *nouvelle Orléans* fit porter la nouvelle de cette trahiſon dans tous les poſtes, juſqu'aux *Illinois*. Il invita les *Natchitoches*, les *Akenſas*, les *Tchicachas* & les *Tchactas* à prendre les armes pour notre vengeance. On fit de nouvelles for-

tifications à la ville, on donna des armes & des munitions à tous les habitans, & l'on forma diverſes compagnies de milice bourgeoiſe qui firent la garde tous les jours.

Pendant que ce Commandant faiſoit marcher vers les *Touikas*, la petite armée qu'il avoit raſſemblée; un Officier nommé M. le *Sueur*, avec ſept cens *Tchactas*, tomba ſur les *Natchés*, qui paſſoient leur tems à boire & à danſer ſans précautions; leur tua cent hommes, délivra cinquante-neuf blancs, tant femmes qu'enfans, & cent ſix Negres & Négreſſes.

Les *Natchés* ſe voyant attaqués par les formidables *Tchactas*, regarderent leur défaite comme certaine; ils ſe renfermerent dans deux forts & paſſerent les nuits ſuivantes, à danſer leur danſe de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux *Tchactas* leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclaré en faveur des François, malgré la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Le 8 Février l'armée Françoiſe avec les Sauvages du bas Miſſiſſipi arriverent aux *Natchés*. Ils s'emparerent de

leur temple dédié au ſoleil : on ouvrit la tranchée devant les forts où les *Natchés* étoient retirés ; & après ſept jours de ſiége, on les reçut à capitulation, parce que les vivres, les munitions, & des artilleurs manquoient aux Aſſiégeans, & que les Aſſiégés qui ſe battoient en déſeſpérés, menaçoient de brûler les François qui leur reſtoient entre les mains. Ils rendirent donc les priſonniers, & les aſſiégeans ſe retirerent dans un fort qu'on éleva auprès du fleuve.

Les *Tchactas* avant de donner ſur les *Natchés*, étoient allés chez eux porter le calumet, & avoient été reçus d'une maniere nouvelle. Ils les trouverent parés de chaſubles & de chappes ; des devans d'Autel faiſoient des houſſes & des caparaçons à leurs chevaux. Les ciboires & les calices ſervoient à boire l'eau-de-vie dans les réjouiſſances. L'uſage de tous ces meubles divertiſſoit beaucoup ces Sauvages ; & cependant ils voyoient avec horreur, que les François ſouilloient le temple du ſole l & de leurs dieux, avec la même impunité que celle dont ils jouiſſoient eux-mêmes, en profanant des choſes conſacrées par une

religion qu'ils croyoient avoir raiſon de mépriſer.

Les *Tchactas* ayant pillé les *Natchés*, ſuivirent leur exemple à l'égard des ornemens & des autres meubles d'Egliſe, & ils en firent les mêmes profanations dans leurs jeux & leurs feſtins. Après cette expédition, ils ſe firent bien payer du ſecours qu'ils avoient donné. Cette nation des *Tchactas*, dit notre Miſſionnaire, n'eſt redoutable que par le nombre, & peut mettre ſur pied trois ou quatre mille guerriers, mais leur caractere eſt inſupportable; ils ſont inſolens, féroces, dégoutans, importuns, & d'une cupidité inſatiable.

J'ai renouvellé, dit-il, connoiſſance avec *Paatlako*, un des chefs, & avec un grand nombre d'autres *Tchactas*; ils m'ont rendu beaucoup de viſites intéreſſées, & m'ont ſouvent répété à-peu-près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an quand je les quittai. » Nos cœurs & ceux de nos en-» fans pleurent, m'ont-ils dit, depuis » que nous ne te voyons plus; tu com-» mençois à avoir de l'eſprit comme » nous; tu nous entendois & nous t'en-» tendions; tu nous aimois & nous t'ai-

» mions ; pourquoi nous as tu quitté ? » que ne reviens-tu ? allons viens-t'en » avec nous. Je leurs réponds que j'irai » les rejoindre quand je pourrai, que je » ne ſuis ici que de corps & que mon » cœur eſt demeuré chez eux. Cela eſt » bon, dit un de ces Sauvages, mais » cependant ton cœur ne nous dit rien, » il ne nous donne rien ; ces Sauvages » ne nous aiment & ne nous trouvent » de l'eſprit qu'autant que nous leur don- » nons ».

Les *Illinois*, quoique vivement ſollicités par les *Tchikachas*, reſterent fidéles aux François ; & à la premiere nouvelle de la guerre des *Natchés*, ils députerent à la *nouvelle Orléans* pour offrir leurs ſervices. *Chikagon* qui eſt venu à Paris étoit à la tête de la nation *Mitchigamias*. Il harangua le Commandant avec beaucoup d'aſſurance de ſoumiſſion & de fidélité, & lui fit un préſent de différentes peaux.

Le chef de nation, *Chikagou*, garde précieuſement, dans une bourſe, la magnifique tabatiere que feue Madame la Ducheſſe d'Orléans lui donna à Verſailles. Quelqu'offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire ; attention bien remarquable dans un Sauvage

dont le caractere eſt de ſe dégouter bientôt de tout ce qu'il a, & de déſirer paſſionnément ce qu'il n'a pas & ce qu'il voit.

Tout ce que *Chikagou* a raconté de la France à ſes compatriotes, leur a paru incroyable. On t'a payé, lui diſoient-ils, pour nous faire accroire toutes ces belles fables. Si tu as vû réellement tout ce que tu nous dis, il faut qu'on t'ait trompé & que quelque charme t'ait faſciné les yeux.

Lorſqu'il diſoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes ſur les autres, & qu'elles ſont auſſi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies & de maringouins dans les bois, qu'on s'y promene & qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuirs ambulantes, qu'il y a d'autres longues cabanes pleines de malades, où les Chirurgiens remettent des yeux, des bras, des jambes, des dents, une poitrine à ceux qui en manquent, ſans qu'il y paroiſſe; tous ſes compatriotes reſtoient d'abord étonnés & finiſſoient par rire, en lui répondant qu'il les trompoit, parce que cela n'étoit pas poſſible.

CHAPITRE XVI.

Notions de différens peuples du Canada, de la Louisiane, & des contrées voisines, avec des exemples du génie de leurs langues.

CE fut le vingt-trois de Juillet de l'année 1689 (*a*), dit le P. Rasles, que je m'embarquai à la Rochelle, & après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Quebec le 13 d'Octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos Sauvages, qui est très-difficile; car il ne suffit pas d'en étudier les termes, leur signification, & de faire une position de mots, & de phrases, il faut encore savoir le tour, & l'arrangement que les Sauvages leur donnent, ce que l'on ne peut gueres attrapper que par le commerce, & la fréquentation de ces peuples.

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 23, page 199.

J'allai donc demeurer dans un village de la nation *Abnakib*, ſitué dans une forêt qui n'eſt qu'à trois lieues de Quebec. Ce village étoit habité par deux cens Sauvages, preſque tous Chrétiens. Leurs cabannes étoient rangées à-peu-près comme les maiſons dans les villes : une enceinte de pieux, hauts & ſerrés, formoient une eſpéce de murailles, qui les mettoit à couvert des incurſions de leurs ennemis.

Leurs cabannes ſont bientôt dreſſées; ils plantent en rond des perches qui ſe joignent par le haut, & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu ſe fait au milieu de la cabanne, ils étendent tout-au-tour des nattes de jonc, ſur leſquelles ils s'aſſeyent pendant le jour, & ils dorment pendant la nuit.

L'habillement des hommes conſiſte en une caſaque de peau, ou bien en une piéce d'étoffe rouge, ou bleue. Celui des femmes eſt une couverture qui leur prend depuis le col juſqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajuſtent aſſez proprement. Elles mettent une autre couverture ſur la tête qui leur deſcend juſqu'aux pieds, & qui leur ſert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le

genou juſqu'à la cheville du pied. Des chauſſons faits de peau d'élan, & garnis en dedans de poil, ou de laine, leur tiennent lieu de ſouliers. Cette chauſſure leur eſt abſolument néceſſaire pour porter des raquettes, ſortes de chauſſure, par le moyen deſqu'elles ils marchent commodément ſur la neige. Ces raquettes faites en figure de loſange, ont plus de deux pieds de longueur, & ſont larges d'un pied & demi.

L'invention de ces raquettes eſt d'une grande utilité aux Sauvages, non ſeulement pour courir ſur la neige, dont la terre eſt couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chaſſe des bêtes, & ſur-tout de l'orignac; ces animaux plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine ſur la neige: ainſi il n'eſt pas difficile aux Sauvages de les atteindre, & ſouvent avec un ſimple couteau attaché au bout d'un baton, ils les tuent, ſe nourriſſent de ſa chair, & après avoir bien paſſé leur peau, en quoi ils ſont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des caſaques, des couvertures, des chaudieres, des

fuſils, des haches, & des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un Sauvage, repréſentez-vous un grand homme fort agile, d'un teint baſané, ſans barbe, avec des cheveux noirs, & dont les dents ſont plus blanches que l'yvoire. Si vous voulez le voir dans ſes ajuſtemens, vous ne lui trouverez pour toute parure, que ce qu'on nomme *des raſſades*: c'eſt une eſpece de coquillage, ou de verre, ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, & qu'on enfile de telle ſorte, qu'ils repréſentent diverſes figures très-ſingulieres, qui ont leur agrément. C'eſt avec cette raſſade que nos Sauvages nouent & treſſent leurs cheveux ſur les oreilles & par derriere, ils s'en font des pendans d'oreilles, des colliers, des jarretieres, des ceintures larges de cinq à ſix pouces, & avec cette ſorte d'ornement, ils s'eſtiment beaucoup plus que ne fait un Européan, avec tout ſon or & ſes pierreries.

L'occupation des hommes eſt la chaſſe, ou la guerre. Celle des femmes eſt de reſter au village, & d'y faire avec de l'écorce, des panniers, des

ſacs, des boëtes, des écuelles, des plats, &c. Elles couſent l'écorce avec des racines, & en font diverſes meubles fort proprement travaillés. Les canots ſe font pareillement d'une ſeule écorce, mais les plus grands ne peuvent gueres contenir que ſix ou ſept perſonnes.

C'eſt avec ces canots faits d'une écorce, qui n'a gueres que l'épaiſſeur d'un écu, qu'ils paſſent des bras de mer, & qu'ils navigent ſur les plus dangéreuſes rivieres, & ſur des lacs de quatre à cinq cens lieues de tour. J'ai fais ainſi pluſieurs voyages ſans avoir jamais couru aucun riſque. Il n'eſt arrivé qu'une ſeule fois, qu'en traverſant le fleuve *Saint-Laurent*, je me trouvai tout-à-coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, & le canot en fut crevé ; auſſitôt les deux Sauvages qui me conduiſoient, s'écrierent : » nous ſommes » morts, ç'en eſt fait, il faut périr. » Cependant faiſant un effort, ils ſauterent ſur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux, & après avoir tiré le canot, nous le portâmes juſqu'à l'extrémité de cette glaçe. Là il fallut nous

remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon, & c'eſt ainſi que ſautant de glaçons en glaçons, nous arrivâmes enfin au bord du fleuve, ſans autre incommodité que d'être bien mouillés, & tranſis de froids.

Rien n'égale la tendreſſe que les Sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils ſont nés, ils les mettent ſur un petit bout de planche couverte d'une étoffe, & d'une petite peau d'ours, dans laqu'elle ils les enveloppent, & c'eſt-là leur berceau. Les meres les portent ſur le dos, d'une maniere commode, pour les enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc : ils y deviennent ſi adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans, ils ne manquent pas de tuer l'oiſeau qu'ils tirent. Il faut avoir été témoin de leur adreſſe pour y ajouter foi.

Ce qui me révolta le plus, lorſque je commençai à vivre avec les Sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant ; après avoir rempli de viandes leurs chaudieres, ils la font bouillir tout au plus trois quarts-

d'heure, & ils la retirent de deſſus le feu, la ſervent dans des écuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui ſont dans leur cabanne. Chacun mord dans cette viande, comme on feroit dans un morceau de pain. Ce ſpectacle ne me donnoit pas beaucoup d'appétit, & ils s'apperçurent bientôt de ma répugnance. *Pourquoi ne manges-tu pas*, me dirent-ils ? Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainſi la viande, ſans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre*, me répliquerent-ils ; *cela eſt-il ſi difficile à un Patriarche qui ſait prier parfaitement ? Nous nous ſurmontons bien nous autres, pour croire ce que tu nous dis, & ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien ſe faire à leurs manieres, & à leurs uſages, afin de mériter leur confiance.

Leurs repas ne ſont pas reglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tant qu'ils ont de quoi faire bonne chere, ils en profitent ſans ſe mettre en peine de quoi vivre les jours ſuivans.

Ils aiment paſſionnément le tabac ; hommes, femmes, filles, tous fument

preſque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'eſt leur faire plus de plaiſir que de leur donner leur peſant d'or.

Au commencement de Juin, & lorſque la neige eſt preſque toute fondue, ils ſement du *skamgnar*, ou *bled de Turquie*. Leur façon de le ſemer eſt de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, & de jetter dans chacun, huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre, qu'ils ont tirée pour faire le trou; leur récolte ſe fait à la fin d'Août.

C'eſt au milieu de ces peuples qui paſſent pour les moins groſſiers de tous nos Sauvages, que je fis mon apprentiſſage. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue: elle eſt très-difficile à apprendre, ſur-tout quand on n'a point d'autres maîtres que des Sauvages. Ils ont pluſieurs caracteres qu'ils n'expriment que du goſier, ſans faire aucun mouvement de levre; *ou*, par exemple, eſt de ce nombre, & c'eſt pourquoi en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le diſtinguer des autres caracteres. Je paſſois une partie de la journée dans leurs cabannes

bannes à les entendre parler. Il me falloit apporter une extrême attention, pour combiner ce qu'ils disoient, & en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste, le plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait à leurs lettres gutturales, je ne répétois que la moitié du mot, & par-là je leur apprêtois à rire.

Enfin après cinq mois d'une continuelle application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes, mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire, pour attrapper le tour & le génie de la langue, qui est tout-à-fait différent du génie & du tour de nos langues d'Europe.

On ne peut disconvenir que la langue des Sauvages n'ait de vraies beautés, & je ne sais quoi d'énergique dans le tour & la maniere dont ils s'expriment. Je vais vous en apporter un exemple. Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé ? Vous me répondriez, que c'est pour le connoître, l'aimer, & le servir, & par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse

la même queſtion à un Sauvage, il me répondra ainſi dans le tour de ſa langue : *le grand génie a penſé de nous : qu'ils me connoiſſent : qu'ils m'aiment : qu'ils m'honorent, & qu'ils m'obéiſſent : pour lors je les ferai entrer dans mon illuſtre félicité.*

Si je voulois vous dire dans leur ſtyle, que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue Sauvage, voici comme il faudroit m'exprimer : je penſe de vous, mon cher frere, *qu'il aura de peine à apprendre la langue Sauvage ?*

La langue des *Hurons* eſt la maîtreſſe langue des Sauvages, & quand on la poſſede, en moins de trois mois on ſe fait entendre aux cinq nations *Iroquoiſes*. C'eſt la plus majeſtueuſe, & en même-tems la plus difficile de toutes les langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas ſeulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus, de la diverſité des accens ; car ſouvent deux mots compoſés des mêmes caracteres, ont des ſignifications toutes différentes.

Le Pere Chaumont, qui a demeuré cinquante ans parmi les *Hurons*, en a

composé une Grammaire qui eſt fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans ce pays. Néanmoins un homme eſt heureux, lorſqu'avec ce ſecours, après dix ans d'un travail conſtant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque nation Sauvage a ſa langue particuliere : ainſi les *Abnakis*, les *Hurons*, les *Iroquois*, les *Algonkins*, les *Illinois*, les *Miamis*, *&c.* ont chacun leur langage ; on n'a point de livres pour les apprendre ; & quand on en auroit, ils ſeroient aſſez inutiles : l'uſage eſt le ſeul maître qui puiſſe nous inſtruire. Comme j'ai habité dans quatre différens cantons de Sauvages ; ſavoir, parmi les *Abnakis*, les *Algonkins*, les *Hurons*, & les *Illinois*, & que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues, je vais en donner un échantillon, afin que vous connoiſſiez le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choiſis la ſtrophe d'un Hymne du Saint Sacrement, qui commence par ces mots, *ô Salutaris Hoſtia.* Telle eſt la traduction en vers de cette ſtrophe, dans les quatre langues de ces différentes nations.

Langue Abnakiſe,

Kighiſt 8i-nuanur8inus (*a*)
Spem kik papili go ii Damek
Nemiani 8i k8idam ghabenk
Taha ſaii grihine.

En langne Algonkine,

K8crais jeſus teg8 ſenam
Nera 8eul ka ſtiſian
Ka rio vlllghe miang
Vas mama vik umong.

En langue Huronne,

Jes8s 8to etti x'ichie
8to etti skuaalicln-axe
J chierche axera3 enſta
D'aotierti xerta-8ien.

En langue Illinoiſe.

Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi nanghi
Keninama 8i 8 kangha
Mero 8inang 8 ſianghi.

(*a*) Il faut ſe reſſouvenir que le 8 exprime la voyelle *ou*.

Ce qui signifie en François : ô Hostie salutaire, qui est continuellement immolée, & qui donnes la vie, toi par qui on entre dans le ciel, nous sommes tous attaqués, ça fortifie nous.

De ce pays, je me rendis à *Quebec*, où après avoir employé trois mois, à étudier la langue *Algonkine*, je m'embarquai le treize d'Août, dans un canot, pour me rendre chez les *Illinois* ; leur pays est éloigné de *Quebec*, de plus de huit cens lieues. Un si long voyage, dans ces terres barbares, ne se fit pas, sans courir de grands risques, & sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, & où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer.

Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs, mais l'on est heureux, lorsqu'on trouve quelque roche platte, où l'on puisse passer la nuit. Quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir, est de se mettre sous le canot renversé.

On court encore de plus grands dangers sur les rivieres, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le canot

vole, comme un trait, & s'il vient à toucher quelqu'un des rochers, qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pieces : ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots.

Enfin, on risque de souffrir, ce que la faim a de plus cruel : la longueur, & la difficulté de ces sortes de voyages, ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de bled de Turquie : on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre, mais si le gibier y manque, on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne.

Alors toute la ressource qu'on a, est de chercher une espece de feuille, que les Sauvages nomment *Kengneffanacls*, & les François *tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil, dont elles ont la figure, si elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les sert, ou bouillies, ou roties ; celles-ci, dont j'ai mangé, sont moins dégoûtantes.

La saison étant trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux *Illinois*, d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cens lieues, il me fallut séjourner à *Missilimakinak*, où il y avoit

deux de nos Miſſionnaires ; l'un parmi les *Hurons* ; & l'autre chez les *Outaouacks*. Ceux-ci ſont fort ſuperſtitieux, & très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine auſſi inſenſée que ridicule. Ils prétendent ſortir de trois familles, compoſées chacune de cinq cens perſonnes.

Les uns ſont de la famille de *Michabou*, c'eſt-à-dire, du *grand Lievre*. Ils prétendent que le *grand Lievre* étoit un homme d'une prodigieuſe grandeur ; qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit braſſes de profondeur, & que l'eau lui venoit à peine aux aiſſelles ; qu'un jour pendant le déluge, il envoya le caſtor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre qui rapporta un peu de terre couverte d'écumes ; qu'il ſe rendit à l'endroit du lac, où ſe trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite Iſle, qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette Iſle devint extraordinairement grande ; c'eſt pour quoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel, qui eſt ſa demeure ordinaire, mais qu'avant de quit-

ter la terre, il ordonna que quand ſes deſcendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils puſſent s'élever plus aiſément vers le Ciel; que s'ils y manquoient, la neige ne ceſſeroit pas de couvrir la terre, que leurs lacs & leurs rivieres demeureroient glacées, & que ne pouvant point pêcher de poiſſons, qui eſt leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au printems.

En effet, il y a peu d'années, que l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une conſternation générale parmi les Sauvages de la famille du *grand Lievre*. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées; ils s'aſſemblerent pluſieurs fois pour aviſer aux moyens de diſſiper cette neige ennemie, qui s'obſtinoit à demeurer ſur la terre; lorſqu'une vieille femme s'approchant d'eux: » Mes enfans, leur dit-» elle, vous n'avez pas d'eſprit, vous » ſavez les ordres qu'a laiſſé le *grand* » *Lievre*, de brûler les corps morts, & » de jetter leurs cendres au vent, afin » qu'ils retournent plus promptement » au Ciel leur patrie, & vous avez né-» gligé ces ordres, en laiſſant à quel-

» ques journées d'ici un homme mort » ſans le brûler, comme s'il n'étoit pas » de la famille du *grand Lievre*.

» Réparez inceſſamment votre faute, » ayez ſoin de le brûler, ſi vous voulez » que la neige ſe diſſipe; tu as raiſon, » notre mere, répondirent-ils, tu as » plus d'eſprit que nous, & le conſeil » que tu nous donnes, nous rend la vie »; auſſitôt ils députerent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employerent environ quinze jours dans ce voyage; pendant ce tems-là, le dégel vint, & la neige ſe diſſipa. On combla d'éloges & de préſens; la vieille femme qui avoit donné l'avis, & cet événement, tout naturel qu'il étoit, ſervit beaucoup à les entretenir dans leur folle crédulité.

La ſeconde famille des *Outaouacks* prétend être ſortie de *Namepich*, c'eſt-à-dire, d'une *carpe*. Ils diſent qu'une carpe ayant fait des œufs ſur le bord de la riviere, & le ſoleil y ayant dardé ſes rayons, il s'en forma une femme, de laquelle ils ſont deſcendus: ainſi ils ſe diſent de la famille de la carpe.

La troiſieme famille des *Outaouacks* attribue ſon origine à la patte d'un *ma-*

chova, c'eſt-à-dire, d'un *ours*, & ils ſe diſent de la famille de l'*ours*, mais ſans expliquer de quelle maniere ils en ſont ſortis. Lorſqu'ils tuent quelques-uns de ces animaux, ils lui font un feſtin de ſa propre chair & le haranguent dans ces termes pour s'excuſer : » N'ayes point » de penſée contre nous, lui diſent-ils, » parce que nous t'avons tué ; tu as de » l'eſprit, tu vois que nos enfans ſouf- » frent la faim, ils t'aiment, ils veulent » te faire entrer dans leurs corps, ne » t'eſt-il pas glorieux d'être mangé par » des enfans de Capitaine.

Il n'y a que la famille du *grand Lievre* qui brûle les cadavres, les deux autres familles les enterrent ; quand quelque Capitaine eſt décédé, on prépare un vaſte cerceuil, où après avoir couché le corps, revêtu de ſes plus beaux habits, on y renferme avec lui ſa couverture, ſon fuſil, ſa proviſion de poudre & de plomb, ſon arc, ſes fléches, ſa chaudiere, ſon plat, des vivres, ſon caſſe-tête, ſon calumet, ſa boëte de vermillon, ſon miroir, des colliers de porcelaines, & tous les préſens qui ſe ſont faits à ſa mort, ſelon l'uſage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il

fera plus heureuſement ſon voyage en l'autre monde, & qu'il ſera mieux reçu des grands Capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuſte dans le cercueil, les parens du mort aſſiſtent à la cérémonie, en pleurant à leur maniere, c'eſt-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & remuant en cadence, un bâton, auquel ils ont attaché pluſieurs petites ſonnettes.

Où la ſuperſtition de ces peuples paroît la plus extravagante, c'eſt dans le culte qu'ils rendent, à ce qu'ils appellent leur *manitou*. Comme ils ne connoiſſent gueres que les bêtes, avec leſquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une eſpece de génie, qui gouverne toutes choſes, & qui eſt le maître de la vie, & de la mort. Il y a ſelon eux des *manitous*, communs à toute la nation, & il y en a de particuliers pour chaque perſonne. *Ouſſakita*, diſent-ils, eſt le grand *manitou*, de toutes les bêtes, qui marchent ſur la terre, ou qui volent dans l'air. C'eſt lui qui les gouverne.

Ainſi lorſqu'ils vont à la chaſſe, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, & des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & l'élevent en l'air : » *Couſſakita*, lui » diſent-ils, nous te donnons à fu- » mer, nous t'offrons de quoi tuer des » bêtes, daigne agréer ces préſens, & » ne permets pas qu'elles échappent à » nos traits; laiſſe nous en tuer un grand » nombre, & des plus graſſes, afin que » nos enfans ne manquent, ni de vête- » mens, ni de nourriture. »

Ils nomment *michibichi*, le *manitou* des eaux & des poiſſons, & ils lui font un ſacrifice à-peu-près ſemblable, lorſqu'ils vont à la pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce ſacrifice conſiſte à jetter dans l'eau, du tabac, des vivres, des chaudieres, en lui demandant, que les eaux de la riviere coulent plus lentement, que les rochers ne briſent pas leurs canots, & qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces *manitous* communs, chacun a le ſien particulier, qui eſt un ours, ou un caſtor, ou une outarde, ou quelques bêtes ſemblables. Ils portent la peau de cet animal à la guerre,

à la chaſſe & dans leurs voyages, ſe perſuadant qu'elle les préſervera de tout danger, & qu'elle les fera réuſſir dans leurs entrepriſes.

Quand un Sauvage veut ſe donner un *manitou*, le premier animal qui ſe préſente à ſon imagination, pendant ſon ſommeil, eſt d'ordinaire, celui ſur lequel tombe ſon choix : il tue une bête de cette eſpece, il met ſa peau, ou ſon plumage, ſi c'eſt un oiſeau, dans le lieu le plus honorable de ſa cabanne, & il prépare, un feſtin en ſon honneur, pendant lequel il lui fait ſa harangue dans les termes les plus reſpectueux, après quoi il eſt reconnu pour ſon *manitou*.

Auſſi-tôt que je vis arriver le printems, je partis de *Miſſilimakinac*, pour me rendre chez les *Illinois* ; je trouvai ſur ma route pluſieurs nations Sauvages, entr'autres, les *Maskontings*, les *Jakis*, les *Omikones*, les *Iripégonans*, les *Outagamis*, *&c.* Toutes ces nations ont leur langage particulier, mais pour tout le reſte, ils ne different en rien des *Outaouaks*.

Après quarante jours de marche, j'entrai dans la riviere des *Illinois*, & ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai

à leur premier village, qui étoit de trois cent cabannes, toutes de quatre ou cinq feux; un feu eſt toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus invité par le principal Chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus conſidérables de la nation, & pour cela, il avoit fait tuer pluſieurs chiens. Un pareil feſtin paſſe parmi les Sauvages, pour un feſtin magnifique, c'eſt pourquoi on le nomme, le feſtin des Capitaines. Les cérémonies qu'on y obſerve, ſont les mêmes parmi toutes ces nations. C'eſt d'ordinaire dans ces ſortes de fêtes, que les Sauvages déliberent ſur leurs affaires les plus importantes, comme par exemple, lorſqu'il s'agit, ou d'entreprendre la guerre contre leurs voiſins, ou de la terminer par des propoſitions de paix.

Quand tous les conviés furent arrivés, ils ſe rangerent tous autour de la cabanne, s'aſſeyant, ou ſur la terre nue, ou ſur des nattes. Alors le Chef ſe leva, & commença ſa harangue, qui me parût fort méditée, & élégante pour un Sauvage.

La harangue finie, deux Sauvages qui

faiſoient les fonctions de Maîtres-d'Hôtels, diſtribuerent les plats à toute l'aſſemblée; & chaque plat étoit pour deux conviés : ils mangerent en s'entretenant enſemble de choſes indifférentes ; & quand le repas fut fini, ils ſe retirerent, emportant ſelon leur coutume, ce qu'il y avoit de reſte dans leurs plats.

Les *Illinois* ne donnent point de ces feſtins, qui ſont en uſage chez pluſieurs autres nations Sauvages, où l'on eſt obligé de manger tout ce qui a été ſervi, dût-on en crever ; lorſqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'obſerver cette loi ridicule ; il s'adreſſe à celui des conviés, qu'il ſait être de meilleur appétit : » mon frere, lui dit-il, » ayez pitié de moi, je ſuis mort, ſi » tu ne me donnes la vie. Mange ce qui » me reſte, je te ferai préſent de telle » choſe. C'eſt l'unique moyen qu'ils » ayent de ſortir d'embarras. »

Les *Illinois* ne ſe couvrent que vers la ceinture, & du reſte, ils vont tous nuds : divers compartimens, de toutes ſortes de figures, qu'ils ſe gravent ſur le corps d'une maniere ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtemens. Il n'y a que dans les viſites qu'ils font, ou lorſqu'ils

aſſiſtent à l'Egliſe, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau, paſſée pendant l'été, & durant l'hyver, d'une peau paſſée, avec le poil qu'ils y laiſſent, pour ſe tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverſes couleurs, dont ils font des guirlandes, & des couronnes, qu'ils ajuſtent aſſez proprement : ils ont ſoin ſur-tout de ſe peindre le viſage de diverſes couleurs, mais ſur-tout de vermillon ; ils portent des colliers, & des pendans d'oreilles, faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de diamans : il y en a de bleues, de rouges, & de blanches, comme l'albâtre ; à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine, qui termine le collier. Les *Illinois* ſe perſuadent que ces biſarres ornemens leur donnent de la grace, & leur attirent du reſpect.

Lorſque les *Illinois* ne ſont point occupés à la guerre, ou à la chaſſe, leur tems ſe paſſe, ou en jeux, ou dans les feſtins, ou à la danſe, qui eſt de deux ſortes ; les unes qui s'exécutent en ſigne de réjouiſſance, auſquelles ils invitent les femmes, & les filles, les plus diſtinguées ; les autres ſe font, pour mar-

quer leur triſteſſe, à la mort des plus conſidérables de la nation. C'eſt par ces danſes qu'ils prétendent honorer le défunt, & eſſuyer les larmes de ſes parens. Tous ont droit de faire pleurer de la ſorte, la mort de leurs proches, pourvû qu'ils faſſent des préſens à cette intention : les danſes durent plus ou moins de tems, à proportion du prix, & de la valeur des préſens, & enſuite on les diſtribue aux danſeurs. Leur coutume n'eſt pas d'enterrer les morts; ils les enveloppent dans des peaux, & les attachent par les pieds & par la tête, au haut des arbres.

Hors le tems des jeux, des feſtins, & des danſes, les hommes demeurent tranquilles ſur leurs nattes, & paſſent le tems, ou à dormir, ou à faire des arcs, des fléches, des calumets, & autres choſes de cette nature ; pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin, juſqu'au ſoir, comme des eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre, & à ſemer le bled d'inde pendant l'été, & dès que l'hyver commence, elles ſont occupées à faire des nattes, à paſſer des peaux, & à beaucoup d'autres ouvrages ; car leur principal ſoin

eſt, de pourvoir la cabanne de tout ce qui y eſt néceſſaire.

De toutes les nations de *Canada*, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes, que les *Illinois* : leurs rivieres ſont couvertes de cygnes, d'outardes, de canards, & de ſarcelles. A peine fait-on une lieue, qu'on trouve une quantité prodigieuſe de coqs d'inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens. Ils ſont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curioſité d'en peſer, qui étoient du poids de trente-ſix livres. Ils ont au col une eſpece de barbe de crin, longue d'un demi-pied.

Les ours & les cerfs y ſont en très-grande quantité ; on y voit auſſi une infinité de bœufs & de chevreuils : il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils, & plus de deux mille bœufs : on voit dans les prairies, à perte de vue, des quatre à cinq mille bœufs qui y paiſſent. Ils ont une boſſe ſur le dos, & la tête extrêmement groſſe. Leur poil, excepté celui de la tête, eſt friſé, & doux comme de la laine : la chair en eſt naturellement ſalée, & elle

eſt ſi légere, que bien qu'on la mange toute crue, elle ne cauſe aucune indigeſtion. Lorſqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre, ils ſe contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher un plus gras.

Les fléches ſont les principales armes dont ils ſe ſervent à la guerre, & à la chaſſe. Ces fléches ſont armées par le bout d'une pierre taillée, & affilée, en forme de langue de ſerpent: faute de couteaux, ils s'en ſervent auſſi pour apprêter les animaux qu'ils tuent. Ils ſont ſi adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup, & ils le font avec tant de vîteſſe, qu'ils auront plutôt décoché cent fléches, qu'un autre n'auroit chargé ſon fuſil.

Ils ſe mettent peu en peine de travailler à des filets, propres à pêcher dans les rivieres, parce que l'abondance du gibier de toutes les ſortes, les rend aſſez indifférens pour le poiſſon. Cependant, quand il leur prend fantaiſie d'en avoir, ils s'embarquent dans un canot, avec leurs arcs & leurs fléches: ils s'y tiennent debout pour mieux découvrir le poiſſon, & auſſi-tôt qu'ils l'apperçoivent, ils le percent d'une fléche.

L'unique moyen, parmi les *Illinois*, de s'attirer l'eſtime & la vénération publique, c'eſt comme chez les autres Sauvages, de ſe faire la réputation d'habile Chaſſeur, & encore plus de bon Guerrier : c'eſt en cela principalement qu'ils font conſiſter leur mérite, & c'eſt ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils ſont ſi paſſionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues, au milieu des forêts, pour faire un eſclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues & les longs jeûnes, lorſqu'ils approchent des terres ennemies, car alors ils n'oſent plus chaſſer, de crainte que les bêtes n'étant que bleſſées, ne s'enfuyent avec la fléche dans le corps, & n'avertiſſent leur ennemi de ſe mettre en état de défenſe. Leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, eſt de ſurprendre leurs ennemis ; c'eſt pourquoi ils envoyent à la découverte, pour obſerver leur nombre, & leur marche, ou pour examiner s'ils ſont ſur leurs gardes. Selon le rapport qui leur eſt fait, ils ſe mettent en embuſcade, ou ils ſont

irruptions dans les cabannes, le caſſe-tête en main, & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns avant qu'ils ayent pû ſonger à ſe défendre.

Le caſſe-tête eſt fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une groſſe boule. Ils tiennent, le caſſe-tête d'une main, & un couteau de l'autre. Auſſi-tôt qu'ils ont aſſené leur coup ſur la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, & lui enlevent la chevelure avec une promptitude ſurprenante

Lorſqu'un Sauvage revient dans ſon pays chargé de pluſieurs chevelures, il y eſt reçu avec de grands honneurs; mais c'eſt pour lui le comble de la gloire, que de faire des priſonniers, & de les amener vifs. Dès qu'il arrive, tout le village s'aſſemble, & ſe range en haie ſur le chemin par où les priſonniers doivent paſſer. Cette réception eſt bien cruelle; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts, ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les anciens s'aſſemblent pour délibérer, s'ils accorderont la vie à leurs priſonniers, ou s'ils

les feront mourir. Lorſqu'ils veulent reſſuſciter quelques-morts, c'eſt-à-dire, ſi quelqu'un de leur guerrier a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans ſa cabanne, ils donnent à cette cabanne un de leurs priſonniers, qui tient la place du défunt, c'eſt ce qu'ils appellent *reſſuſciter* le mort. Il faut convenir que cette réſurrection peut ſe faire ſans miracle, & ſe croire ſans imbécillité.

Quand le priſonnier eſt condamné à la mort, ils plantent auſſi-tôt en terre, un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains; on lui fait chanter ſa chanſon de mort, & tous les Sauvages s'étant aſſis autour du poteau, on allume à quelques pas de-là, un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fuſils, & d'autres fermens. Enſuite, ils les lui appliquent les uns après les autres, tout rouges, ſur les diverſes parties du corps. Il y en a qui les brûlent avec des tiſons ardens, quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux, d'autres leur coupent un morceau de chair déja rôtie; & la mangent en ſa préſence, on en voit qui rempliſſent ces playes de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils

y mettent le feu. Enfin chacun le tourmente ſelon ſon caprice, & cela pendant 4 ou 5 heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jetter, ſont aigus & perçans, plus le ſpectacle eſt agréable & divertiſſant pour cette barbare aſſemblée. Ce ſont les *Iroquois* qui ont inventé cet affreux genre de mort, & ce n'eſt que par droit de repréſailles, que les *Illinois*, à leur tour traitent leurs priſonniers *Iroquois* avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de *Chriſtianiſme*, n'eſt connu parmi tous les Sauvages, que ſous le nom de *priere*. Ainſi quand on dit que cette nation a embraſſé la priere, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt devenue Chrétienne ; on auroit bien moins de peine à convertir les *Illinois*, ſi la priere leur permettoit la poligamie ; ils avouent que la priere eſt bonne, & ils ſont charmés qu'on l'enſeigne à leurs femmes, & à leurs enfans ; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il eſt difficile de fixer leur inconſtance naturelle, & de les réſoudre à n'avoir qu'une femme, & à l'avoir pour toujours.

A l'heure qu'on s'aſſemble le matin, & le ſoir pour prier, tous ſe rendent dans la Chapelle. Il n'y a pas juſqu'aux plus grands Jongleurs, c'eſt-à-dire, aux plus grands ennemis de la religion, qui n'envoyent leurs enfans pour être inſtruits & baptiſés.

C'eſt un bonheur pour les *Illinois*, d'être extrémement éloignés de *Quebec*; car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie, comme on fait ailleurs : cette boiſſon eſt parmi les Sauvages, le plus grand obſtacle au Chriſtianiſme, & la ſource d'une infinité de crimes. On ſait qu'ils n'en achettent que pour ſe plonger dans la plus furieuſe yvreſſe : les déſordres, & les morts funeſtes, dont on eſt témoin chaque jour, devroient bien l'emporter ſur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur ſi fatale.

Le village où je demeure, s'appelle *Naurant-Souack*, & eſt placé dans un continent qui eſt entre l'*Acadie*, & la *nouvelle Angleterre*. Cette Miſſion eſt environ à quatre-vingt lieues de *Pentagouet*, & l'on compte cent lieues de *Pentagouet*, au *Port-Royal*. Le fleuve de cette Miſſion eſt le plus grand de

tous

ceux qui arroſent les terres des Sauvages. Il doit être marqué ſur la carte, ſous le nom de *Kinibeki*. Ce qui a porté les François à donner à ces Sauvages le nom de *Kanibals*. Ce fleuve ſe jette dans la mer à *Sankderank*, qui n'eſt qu'à cinq ou ſix lieues de *Pemquit*. Après l'avoir monté quarante lieues, depuis *Sankderank*, on arrive à ce village, qui eſt ſur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne ſommes éloignés que de deux journées, tout au plus, des habitations Angloiſes, & il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à *Quebec*. Ce voyage eſt très-pénible, & très-incommode: il étoit naturel que nos Sauvages fiſſent leur traite avec les Anglois, & il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur ayent propoſés pour les attirer, & gagner leur amitié; mais tous leurs efforts ont été inutiles, & rien n'a pû les détacher de l'alliance des François.

Dans le tems que la guerre étoit ſur le point de s'allumer entre les Puiſſances de l'Europe, le Gouverneur Anglois arrivé à Boſton, demanda à nos Sauvages une entrevue ſur la mer, dans une Iſle qu'il déſigna; ils y conſentirent, & me prierent de les y accom-

pagner, pour me conſulter ſur les propoſitions artificieuſes qui leur ſeroient faites, afin de s'aſſûrer que leurs réponſes n'auroient rien de contraire, ni à la religion, ni aux intérêts du ſervice du Roi. Je les ſuivis, & mon intention étoit de me tenir ſimplement dans leurs quartier, pour les aider de mes conſeils, ſans paroître devant le Gouverneur. Comme nous approchions de l'Iſle, au nombre de plus de deux cens canots, les Anglois nous ſaluerent par une décharge de tous les canons de leurs vaiſſeaux, & les Sauvages répondirent à ce ſalut, par une décharge pareille de tous leurs fuſils. Enſuite le Gouverneur paroiſſant dans l'Iſle, les Sauvages y aborderent avec précipitation. Ainſi je me trouvai où je ne ſouhaitois pas être, & où le Gouverneur ne ſouhaitoit pas que je fuſſe. Dès qu'il m'apperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, & après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ſes gens, & moi avec les Sauvages.

» C'eſt par ordre de notre Reine, » leur dit-il, que je viens vous voir : » elle ſouhaite que nous vivions en » paix ; ſi quelque Anglois étoit aſſez

» imprudent pour vous faire du tort, » ne ſongez pas à vous en venger ; mais » adreſſez-moi auſſi-tôt votre plainte, » & je vous rendrai une prompte juſ- » tice. S'il arrivoit que nous euſſions la » guerre avec les François, demeurez » neutres, & ne vous mêlez point de » nos différends, les François ſont auſſi » forts que nous, ainſi laiſſez-nous vuider » enſemble nos querelles, nous fourni- » rons à tous vos beſoins, nous pren- » drons vos pelleteries, & nous vous » donnerons nos marchandiſes à un prix » modique. Ma préſence l'empêcha de » dire tout ce qu'il prétendoit, car ce » n'étoit ſûrement pas ſans deſſein qu'il » avoit amené un Miniſtre avec lui. »

Quand il eut ceſſé de parler, les Sauvages ſe retirerent pour délibérer enſemble ſur la réponſe qu'ils avoient à faire. Pendant ce tems-là, le Gouverneur me tirant à part ; » je vous » prie, Monſieur, me dit-il, de ne pas » porter vos Indiens à nous faire la » guerre. Je lui répondis que ma reli- » gion & mon caractere de Prêtre, » m'engageoient à ne leur donner que » des conſeils de paix. » Je parlois encore, lorſque je me vis tout-à-coup

environné d'une vingtaine de jeunes guerriers, qui craignoient que le Gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les Sauvages s'avancerent, & l'un d'eux fit au Gouverneur la réponſe ſuivante.

» Grand Capitaine, tu nous dis de
» ne point nous joindre au François,
» ſuppoſé que tu lui déclares la guerre;
» ſache que le François eſt mon frere;
» nous avons une même priere lui &
» moi, & nous ſommes dans une même
» cabane à deux feux; il a un feu, &
» moi l'autre. Si je te vois entrer dans
» la cabanne du côté du feu, où eſt
» aſſis mon frere le François, je t'ob-
» ſerve de deſſus ma natte, où je ſuis
» aſſis à l'autre feu. Si en t'obſervant
» je m'apperçois que tu portes une ha-
» che, j'aurai la penſée, que prétend
» faire l'Anglois de cette hache? Je
» me leve pour lors ſur ma natte, pour
» conſidérer ce qu'il fera. S'il leve la
» hache pour frapper mon frere le Fran-
» çois, je prends la mienne, & je cours
» à l'Anglois pour le frapper: eſt-ce que
» je pourrois voir frapper mon frere
» dans ma cabanne, & demeurer tran-
» quille ſur ma natte? Non, non, j'aime

» trop mon frere pour ne pas le défen-
» dre. Ainſi je te dis, grand Capitaine,
» ne fais rien à mon frere, & je ne te
» ferai rien, demeure tranquille ſur ta
» natte, & je demeurai en repos ſur la
» mienne. »

C'eſt ainſi que finit cette conférence ; peu de tems après, quelques-uns de nos Sauvages arriverent de *Quebec*, & publierent qu'un vaiſſeau François y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France & l'Angleterre. Auſſi-tôt nos Sauvages, après avoir délibéré ſelon leur coutume, ordonnerent aux jeunes gens de tuer les chiens, pour faire le feſtin de guerre, & y connoître ceux qui voudroient s'y engager ; le feſtin ſe fit, on leva la chaudiere, on danſa, & il ſe trouva deux cens cinquante guerriers. Après le feſtin, ils déterminerent un jour pour venir ſe confeſſer.

La maniere dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leurs guerriers plus redoutables, que ne le ſeroit un corps de deux ou trois mille ſoldats Européans. Dès qu'ils ſont entrés dans le pays ennemi, ils ſe diviſent en différens partis, l'un de trente guerriers ;

l'autre de quarante, &c. ils diſent aux uns : à vous on donne ce hameau à manger, c'eſt leur expreſſion ; à vous autres, on donne ce village, &c. Enſuite le ſignal ſe donne pour frapper tous enſemble, & en même tems dans les diverſes contrées.

Nos deux cens cinquante guerriers ſe répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux, & des maiſons : au jour marqué, ils donnerent tous enſemble dès le grand matin & en un ſeul jour, ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglois ; ils en tuerent plus de deux cens, firent cent cinquante priſonniers, & n'eurent de leur côté que quelques guerriers bleſſés aſſez légerement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots, chargés du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le tems que dura la guerre, ils porterent la déſolation dans toutes les terres, qui appartiennent aux Anglois ; ils ravagerent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enleverent une infinité de beſtiaux, & firent plus de ſix cens priſonniers.

Aux premieres nouvelles qui vinrent

de la paix faite en Europe, le Gouverneur de Boſton, fit dire à nos Sauvages, que s'ils vouloient bien s'aſſembler dans un lieu qu'il leur déſignoit; il conféreroit avec eux ſur la conjoncture préſente des affaires. Tous les Sauvages ſe rendirent au lieu marqué, & le Gouverneur leur parla ainſi,

» Toi, homme, *Nanranhous*, je t'apprens que la paix eſt faite, entre le » Roi de France & notre Reine, & que » par le traité de paix, le Roi de France cede à notre Reine, Plaiſance, & » Portrail, avec toutes les terres adjacentes. Ainſi, ſi tu veux, nous vivrons » en paix, toi & moi: nous y étions autrefois, mais les ſuggeſtions des François te l'ont fait rompre, & c'eſt pour » lui plaire, que tu es venu nous tuer. » Oublions toutes ces méchantes affaires, & jettons-les dans la mer, afin » qu'elles ne paroiſſent plus, & que nous » ſoyons bons amis ».

» Cela eſt bien, répondit l'Orateur » des Sauvages; que les Rois ſoient en » paix, j'en ſuis bien-aiſe, & je n'ai pas » de peine non plus à la faire avec toi: » ce n'eſt point moi qui te frappe de- » puis douze ans, c'eſt le François qui

» s'eſt ſervi de mon bras, pour te frap-
» per. Nous étions en paix, il eſt vrai,
» j'avois même jetté ma hache, je ne
» ſais où, & comme j'étois en repos ſur
» ma natte, ne penſant à rien, de jeu-
» nes gens m'apporterent une parole,
» que le Gouverneur de Canada m'en-
» voyoit, par laquelle il me diſoit : mon
» fils, l'Anglois m'a frappé ; aides-moi
» à m'en venger ; prends ta hache, &
» frappe l'Anglois. Moi qui ai toujours
» écouté la parole du Gouverneur Fran-
» çois ; je cherche ma hache ; je la trou-
» ve enfin toute rouillée ; je l'accom-
» mode ; je la pends à ma ceinture pour
» te venir frapper : maintenant le Fran-
» çois me dit de la mettre bas ; je la jet-
» te bien loin pour qu'on ne voye plus
» le ſang dont elle eſt rougie. Ainſi vi-
» vons en paix, j'y conſens.

» Mais tu dis, que le François t'a don-
» né Plaiſance & Portrail, qui eſt dans
» mon voiſinage, avec toutes les terres
» adjacentes ; il te donnera tout ce qu'il
» voudra ; pour moi j'ai ma terre que
» le grand génie m'a donnée pour vi-
» vre : tant qu'il y aura un enfant de
» ma nation, il combattra pour la con-
» ſerver ; « tout ſe termina ainſi à l'a-

miable : le Gouverneur fit un grand feſtin aux Sauvages ; après quoi, chacun ſe retira.

Les heureuſes conjonctures de la paix, & la tranquillité dont on commençoit de jouir, firent naître la penſée à nos Sauvages de rebâtir notre Egliſe ; qui avoit été ruinée dans une ſubite irruption qu'avoient fait les Anglois, pendant qu'ils étoient abſens du village. Comme nous ſommes fort éloignés de *Quebec*, & beaucoup plus près de *Boſton* ; ils y députerent quelques-uns des principaux de leur nation, pour demander des Ouvriers, avec promeſſe de payer libéralement leurs travaux. Le Gouverneur les reçut avec de grandes démonſtrations d'amitié, & leur fit toutes ſortes de careſſes. » Je veux moi-même réta-
» blir votre Egliſe, leur dit-il, & j'en
» uſerai mieux avec vous, que n'a fait
» le Gouverneur François, que vous ap-
» pellez votre pere. Ce ſeroit à lui à la
» rebâtir, puiſque c'eſt lui en quelque
» ſorte qui l'a ruinée, en vous por-
» tant à me frapper ; car pour moi, je
» me défends comme je puis ; au lieu
» que lui, après s'être ſervi de vous
» pour ſa défenſe, il vous abandonne.

» J'agirai bien mieux avec vous, car » non-ſeulement je vous accorde des » Ouvriers ; je veux encore les payer » moi-même, & faire tous les frais de » l'édifice que vous voulez conſtruire: » mais comme il n'eſt pas raiſonnable » que moi, qui ſuis Anglois, je faſſe » bâtir une Egliſe, ſans auſſi y mettre » un Miniſtre Anglois pour la garder, » & pour y enſeigner la priere, je vous » en donnerai un, dont vous ſerez con- » tens, & vous renvoierez à *Quebec* le » Miniſtre François qui eſt dans notre » village.

» Ta parole m'étonne, répondit le » député des Sauvages, & je t'admire » dans la propoſition que tu me fais. » Quand tu es venu ici, tu m'as vu » long-tems avant les Gouverneurs » François : ni ceux qui t'ont précédé, » ni tes Miniſtres ne m'ont jamais parlé » de priere, ni du grand génie. Ils ont » vû mes pelleteries, mes peaux de caſ- » tor & d'orignac, & c'eſt à quoi uni- » quement ils ont penſé, c'eſt ce qu'ils » ont recherché avec empreſſement, je » ne pouvois leur en fournir aſſez, & » quand j'en apportois beaucoup, j'é- » tois leur grand ami, & voilà tout.

» Au contraire, mon canot s'étant un
» jour égaré, je perdis ma route, &
» j'errai long-tems à l'avanture, juſqu'à
» ce qu'enfin, j'abordai près de *Quebec*,
» dans un grand village d'*Algonkins*,
» que les robes noires (les Jéſuites) en-
» ſeignoient. A peine fus-je arrivé,
» qu'une robe noire me vint voir. J'é-
» tois chargé de pelleteries, la robe
» noire Françoiſe, ne daigna pas ſeule-
» ment les regarder : il me parla d'a-
» bord du grand génie, du paradis, de
» l'enfer, & de la priere, qui eſt la ſeule
» voie d'arriver au ciel. Je l'écoutai
» avec plaiſir, & je goûtai ſi fort ſes
» entretiens, que je reſtai long-tems
» dans le village pour l'entendre. Enfin
» la priere me plut, & je l'engageai à
» m'inſtruire, je demandai le baptême,
» & je le reçus. Enſuite je retourne dans
» mon pays, & je raconte ce qui m'eſt
» arrivé : on porte envie à mon bon-
» heur, on veut y participer, on part
» pour aller trouver la robe noire,
» & lui demander le baptême. C'eſt
» ainſi que le François en a uſé envers
» moi. Si dès que tu m'as vû, tu m'a-
» vois parlé de la priere, j'aurois eu le
» malheur de prier comme toi ; car je

» n'étois pas capable de démêler ſi ta » priere étoit bonne. Ainſi je te dis » que je tiens la priere du François : » je l'agrée, & je la conſerverai juſqu'à » ce que la terre brûle & finiſſe. Gardes » donc tes Ouvriers, ton argent, & » ton Miniſtre, je ne t'en parle plus : » je dirai au Gouverneur François, » mon pere, de m'en envoyer. »

Si ces harangues ſont réellement l'ouvrage des Sauvages, on ne peut refuſer d'avouer que l'élocution d'un homme libre & amoureux de ſa liberté, eſt bien ſupérieure à l'éloquence d'un Orateur poli & agréable.

Les Sauvages ont ſi fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans, on n'y trouve plus ni orignaux, ni chevreuils ; les ours & les caſtors y ſont devenus très-rares. Ils n'ont gueres pour vivre que du bled de Turquie, des fèves, & des citrouilles. Ils écraſent le bled entre deux pierres pour le réduire en farine ; enſuite ils en font de la bouillie, qu'ils aſſaiſonnent quelquefois avec de la graiſſe, ou avec du poiſſon ſec. Lorſque le bled leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des poires de terre, ou du gland, qu'ils eſtiment autant

que du bled : après l'avoir fait sécher, ils le font cuire dans une chaudiere avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. En un certain tems, ils se rendent à une riviere peu éloignée, où pendant un mois les poissons montent la riviere en si grande quantité, qu'on en rempliroit cinquante mille bariques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des especes de gros harengs, fort agréables au goût, quand ils sont frais : ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, & on les puise comme de l'eau. Les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, & ils en vivent pendant tout le tems qu'ils ensemencent leurs terres.

Ce n'est qu'au printems qu'ils sement le bled, & ils ne lui donnent la derniere façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi ils déliberent vers quel endroit de la mer, ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Dans ce tems-là, ils m'envoyent prier de me rendre à leurs assemblées; aussi-tôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous les autres. » Notre pere, ce que je te dis, c'est

» ce que disent tous ceux que tu vois ici ;
» tu nous connois ; tu sais que nous man-
» quons de vivres, à peine avons-nous pû
» donner la derniere façon à nos champs,
» & nous n'avons d'autres ressources
» jusqu'à la récolte, que d'aller cher-
» cher des alimens sur le bord de la
» mer. Il seroit dur pour nous d'aban-
» donner notre priere, c'est pourquoi
» nous espérons que tu voudras bien
» nous accompagner, afin qu'en cher-
» chant de quoi vivre, nous n'inter-
» rompions point notre priere. Tels &
» tels t'embarqueront, & ce que tu auras
» à porter sera dispersé dans les autres
» canots ; voilà ce que j'ai à te dire. »
Je ne leur ai pas plutôt répondu *Kekik-berba*, terme Sauvage, qui veut dire, je vous écoute mes enfans, j'accorde ce que me vous demandez, que tous crient ensemble, *8ri8rie*, qui est un terme de remerciement, aussi-tôt après on se met en route.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches, d'espace en espace, de la forme d'une Chapelle ; on l'entoure d'une grande tente de coutil, & elle n'est ouverte que par-devant. Tout est dressé

en un quart-d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cédre, longue de quatre pieds, avec ſon appui, c'eſt ce qui ſert d'Autel, au-deſſus duquel on place un dais fort propre.

La nuit je prends mon repos ſur un tapis : les Sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas ; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils ſe couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, & qui ſont roulées comme de la toile. Si la courſe ſe fait en hyver, on ôte la neige de l'eſpace que doit occuper la tente, & on la dreſſe à l'ordinaire.

Quand les Sauvages ſont arrivés au terme, dès le lendemain ils s'occupent à élever une Egliſe, qu'ils dreſſent avec leurs écorces.

Ils forment une eſpece de village de toutes leurs cabannes faites d'écorces, qu'ils dreſſent en moins d'une heure. Après la mi-Août, ils quittent la mer, & retournent au village pour faire leur récolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement juſqu'après la Touſſaint, qu'ils retournent une ſeconde fois à la mer. C'eſt dans cette

saiſon là qu'ils ſont bonne chere; outre les grands poiſſons, les coquillages, & les fruits, ils trouvent des outardes, des canards, & toutes ſortes de gibier, dont la mer eſt toute couverte dans l'endroit où ils cabannent, & qui eſt partagé par un grand nombre de petites Iſles. Les Chaſſeurs qui partent le matin pour la chaſſe des canards, & d'autres eſpeces de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un ſeul coup de fuſil. Vers le mois de Fevrier, ou plus tard, on retourne aux villages, il n'y a que les Chaſſeurs qui ſe diſperſent pour aller à la chaſſe des ours, des orignaux, des chevreuils, & des caſtors.

Lorſqu'un Sauvage qui eſt à la chaſſe veut informer ſes compatriotes de quelque nouvelle, il leve l'écorce d'un arbre, & il y peint avec du charbon des figures analogues à la nouvelle; par exemple ſi c'eſt un meurtre, un pillage commis par des ennemis, il peint ces ennemis maſſacrant un homme, ou brûlant des maiſons, il met enſuite cette eſpece de tableau au bout d'un bâton, qu'il plante ſur le bord d'une riviere; dès que ceux qui paſſent voyent cette

écriture, car les Sauvages n'en ont pas d'autre, ils l'examinent, & s'entendent entr'eux par ces figures, auſſi-bien que nous nous entendons avec nos caracteres.

Pour marquer la douleur qu'ils ont de la mort de quelqu'un qu'ils aiment, & qui leur eſt attaché, ils ôtent la treſſe de leurs cheveux, les laiſſent négligemment éparpillés ſur leurs épaules, & ne diſent pas un ſeul mot pendant pluſieurs jours. Cet uſage eſt réſervé parmi eux pour les plus grandes afflictions.

CHAPITRE XVII.

Voyage de la Baye de Hudſon ; *notions des peuples quelle renferme ; du climat de cette contrée.*

IL Y A déja plus de deux ſiecles, dit le Pere Mareſt (*a*), que les Navigateurs de différentes nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau, à la Chine, & au Japon, par le nord, ſans qu'aucun d'eux ait pû réuſſir, à cauſe des obſtacles invincibles qu'oppoſent les montagnes de glace qu'on trouve dans ces mers.

C'étoit dans le même deſſein qu'en 1611, le fameux Hudſon, Anglois, pénétra, cinq cens lieues & d'avantage, plus avant que les autres, par la grande baye qui porte aujourd'hui ſon nom, & dans laquelle il paſſa l'hyver. Il vouloit continuer ſa route au printems de l'année ſuivante ; mais les vivres commençant à lui manquer, &

(*a*) Lettres Édifiantes, tome 10, page 269.

les maladies ayant affoibli ſon équipage, il ſe vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une ſeconde tentative : & il avança en 1614, juſqu'au quatre-vingt deuxieme degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, & il eut tant de peine à s'en retirer, que depuis ce tems-là, ni lui, ni aucun autre, n'ont plus oſé s'engager ſi loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des découvertes de leurs compatriotes, ont fait depuis, un établiſſement à la baye de *Hudſon*, & y ont commencé le commerce de pelleteries, avec pluſieurs Indiens ſeptentrionaux, qui pendant le grand été, viennent dans leurs pirogues ſur la riviere qui ſe déchargent dans cette baye. Les Anglois n'y bâtirent d'abord que quelques maiſons, pour y paſſer l'hyver, & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à ſouffrir, & pluſieurs y moururent du ſcorbut. Mais comme les pelleteries que les Sauvages apportent à cette baye, ſont très-belles, & que les profits y ſont grands, les Anglois ne furent point rebutés par l'intempérie de l'air, ni par la rigeur du climat. Les François du *Canada* voulurent s'y éta-

blir de même, prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la *nouvelle France*, ils avoient droit d'y négocier par le cinquante-unième degré, & même plus haut.

La mésintelligence se mit bientôt entre les deux nations; chacun bâtit des forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes des uns des autres. Les fréquentes maladies, & les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation, obligerent les François à ne la point entreprendre, sans avoir avec eux un Aumônier, & c'est en cette qualité que le Pere d'Almas de Tours, s'embarqua pour la baye de *Hudson*. Il resta dans le fort, pour apprendre la langue des Sauvages qui y apportent leurs pelleteries pendant l'été: le vaisseau qui devoit les fournir de vivres l'année suivante, ayant toujours été repoussé par la violence des vents contraires, ceux qui étoient restés dans le fort périrent pour la plûpart de faim, ou de maladies; ils se trouvoient réduits à huit seulement: cinq s'en étant détachés pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laisserent dans le fort

le Pere d'Almas, le Chirurgien, & un Taillandier.

Etant arrivés quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris de ne plus trouver, ni l'Aumônier, ni le Chirurgien. Ils demanderent au Taillandier ce qu'ils étoient devenus ; l'embarras où ils le virent, & ses mauvaises réponses, firent soupçonner qu'il les avoit tués & mangés, ce qu'il avoua ayant été mis dans les fers.

On étoit résolu de le garder de la sorte jusqu'à l'arrivée des premiers vaisseaux, sur lesquels on devoit l'embarquer : mais avant qu'il put venir du secours, les Anglois attaquerent le fort. Ceux qui le gardoient avoient eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avoient de canons & de fusils. Et par-là ils furent en état de faire une furieuse décharge sur les ennemis, lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu qui leur tua, & leur blessa plusieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le fort, c'est pourquoi ils s'en retournerent, mais dans la résolution de revenir bientôt avec de plus grandes forces. Ils

revinrent en effet, & se préparerent à attaquer la place dans les formes ; les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'état de résister, se sauverent la nuit par une embrâsure de canon, & gagnerent les bois, ayant laissé le Taillandier seul, & lié comme il étoit. On n'a point sû ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du fort, trois moururent en chemin, & deux seulement arriverent après bien des fatigues à *Mont-Réal.* C'est d'eux qu'on a appris ces particularités.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves Capitaines que nous ayons eû dans la *nouvelle France*, avoit ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglois occupoient dans la baye de *Hudson.* On avoit pour cela équippé deux vaisseaux de guerre, le *Poli*, qu'il devoit monter, & la *Salamandre*, commandée par M. de Serigni. Je fus destiné pour servir d'Aumônier aux deux vaisseaux. Il est inutile de répéter que c'est le Pere Marest qui parle toujours.

Nous nous embarquâmes donc le 10 d'Août 1694, & nous allâmes mouiller

vers minuit proche la traverſe du cap *Tourmente* (*a*), nous le doublâmes le 11, ſur les ſept à huit heures du matin.

Le 21, nous dépaſsâmes *Belle-Iſle*. Cette Iſle qui paroît de figure ronde, eſt par la hauteur de cinquante-deux degrés à deux cens vingt lieues de *Quebec*, au milieu d'un détroit que forme l'iſle de *Terre-Neuve*; avec la terre ferme de *Laborador*. Nous commençâmes dès-lors à appercevoir de ces groſſes montagnes de glace qui flottent dans la mer; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroiſſoient de loin comme des montagnes de cryſtal, & quelques-unes comme des rochers hériſſés de pointes.

Après des alternatives de calme, & de vents contraires, étant arrivés à la hauteur de cinquante-ſix degrés: il nous reſtoit encore beaucoup de chemin à faire par une mer dangéreuſe par ſes glaces, & au travers deſquelles il falloit

(*a*) Ce Cap n'eſt éloigné que de huit lieues de *Quebec*, il s'appelle *Tourmente*, parce que pour peu qu'il y faſſe de vent, l'eau y paroît agitée comme en pleine mer.

ſe faire un paſſage juſqu'au ſoixante-troiſieme degré.

Le 28, un petit vent aliſé, qui nous prit en poupe, nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois heures qu'il dura, & de groſſes brûmes étant ſurvenues les jours ſuivans, & s'étant enſuite diſſipées, nous vîmes la côte bordée d'une grande quantité de rochers, qu'on nomme *pains de ſucre*, parce qu'ils en ont la figure; ils étoient encore tout couverts de neige. Sur le ſoir, nous reconnûmes l'entrée du détroit qu'il faut paſſer, pour aller à la baye de *Hudſon*.

Ce détroit qu'on appelle le *Canal*, ou le *détroit du Nord*, eſt très-difficile, à cauſe des glaces qui viennent continuellement des pays froids, & qui ſe déchargent dans la pleine mer par ce canal. Les terres du détroit courent ordinairement, *oueſt*, *nord-oueſt*, & *eſt*, *ſud-eſt*. Au commencement & à la fin du détroit, il y a des Iſles ſituées du côté du ſud. Les Iſles qu'on trouve à l'entrée du détroit du côté d'Europe, s'appellent *Boutons* : elles ſont vers le ſoixantieme degré quelques minutes. Celles qui ſont à l'autre extrémité du même

même détroit, ſe nomment les *iſles Digues* : elles ſont vers le ſoixante-troiſieme degré. Il y en a outre cela pluſieurs le long & au milieu du détroit, lequel a cent trente-ſept lieues de longueur. Sa moindre largeur eſt d'environ ſept ou huit lieues ; mais elle eſt ordinairement plus grande. On y voit de tems en tems de grandes bayes, ſurtout après les iſles *Boutons*. Il y en a une plus conſidérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller juſqu'au fond de la baye d'*Udſon ;* mais cela eſt fort incertain. On eſt quelquefois long-tems à paſſer le détroit, & cependant nous le paſsâmes en quatre jours fort heureuſement.

Le 12, nous découvrîmes la *terre du Nord*, mais au-deſſous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, & nous fûmes obligés de jetter l'ancre.

Le 24, ſur les ſix heures du ſoir, nous entrâmes dans la riviere *Bourbon*.

La riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon*, eſt appellée par les Anglois, la riviere de

Pornetton, d'où vient que plusieurs François nomment encore le pays des environs, les terres de *Pornetton*.

Cette riviere est grande, large, & s'étend fort avant dans la profondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs *rapides*, elle est moins commode pour le commerce des Sauvages ; c'est pour cela que les Anglois n'ont pas bâti leur fort sur le bord de cette riviere.

Au *Sud-est* de la riviere de *Bourbon*, & dans la même ance, se décharge aussi une autre grande riviere, que les François qui ont été les premiers à la découvrir, appellerent la riviere de *Sainte-Thérese*, parce que la femme de celui qui en fit la découverte, portoit le nom de cette Sainte.

Ces deux rivieres ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse, qui produit dans l'une & dans l'autre de très-grandes *battures* ou *brises*.

L'embouchure de ces rivieres sont par le cinquante-septieme degré quelques minutes. Elles courent toutes deux le même rhumb de vent ; & pendant un long espace, leurs lits ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de

deux lieues. Les battures dont ces deux rivieres ſont remplies, les rendent dangéreuſes aux gros vaiſſeaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on ſe détermina à faire hyverner le vaiſſeau le *Poli* dans cette riviere, & la *Salamandre*, dans celle de *Sainte-Thereſe*, ſur le bord de laquelle les Anglois ont bâti leur fort dans la langue de terre qui ſépare les deux rivieres.

Après que le *Poli* eut été conduit à ſon poſte, nous arrivâmes avec la *Salamandre* à l'entrée de la riviere *Sainte-Thereſe :* M. d'Iberbille partit vers le milieu de la nuit pour aller ſonder cette ſeconde riviere. Le 28, nous y fimes une lieue & demie à la faveur de la marée.

On employa le reſte du jour à ſonder de tous côtés ; on fit aborder le vaiſſeau à une demie lieue au-deſſus du fort à une grande pointe de terre aſſez haute, qui en s'avançant dans la riviere, y forme une maniere d'ance, ou le bâtiment n'avoit rien à craindre du refoulement des glaces qui ſont fort à craindre au printems ; & les gens qui étoient à terre eurent ordre de venir

camper en cet endroit. Ils n'étoient pas plus de vingt ; mais les Sauvages du pays avoient dit aux Anglois, qu'ils étoient quarante ou cinquante, ce qui les a toujours empêché de ſortir du fort.

Le 9, je partis pour me rendre au *Poli*. C'eſt-là le premier voyage que j'ai fait dans les bois de l'Amérique. Le terrein eſt fort marécageux : il n'y a point dans ce pays là de bois franc, ce ne ſont preſque que des brouſſailles & des épines aſſez épaiſſes en quelques endroits, & mélés en d'autres de beaucoup de ſavannes claires.

Le 11, nous arrivâmes à notre camp, où tout étoit préparé pour faire le ſiége du fort Anglois. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le canon, les mortiers & les bombes. Le 12, on plaça les mortiers. Le 13, comme on étoit près de tirer, on envoya ſommer les ennemis de ſe rendre, & leur offrir de bonnes conditions, s'ils ſe rendoient d'abord. Ils demanderent juſqu'au lendemain matin huit heures, pour donner leur réponſe, & prierent qu'on ne les inquiétât point cette nuit là auprès du fort ; cela leur fut accordé,

Le lendemain, à l'heure marquée, ils apporterent leurs conditions. On y ſouſcrivit ſans peine ; car ils ne demandoient pas mêmes leurs armes, ni leur pavillon. Leur Miniſtre avoit mis la capitulation en latin : & moi je ſervis d'Interprête de notre côté. La peur les avoit ſaiſis dès notre arrivée. Depuis ce tems-là, ils s'étoient toujours tenus renfermés, ſans oſer même ſortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la riviere qui bat le pied du fort.

M. D'Iberville envoya le même jour M. Dutas ſon Lieutenant, avec ſoixante hommes, pour prendre poſſeſſion du fort. Il s'y porta le lendemain, & il le nomma le fort *Bourbon*. Ce fort n'eſt que de bois, plus petit, & plus foible que nous n'avions crû. Le butin qu'on y trouva fut auſſi moins conſidérable que nous n'avions eſpéré. Les Anglois y étoient au nombre de cinquante-trois, tous aſſez grands, & bienfaits : celui qui les commandoit, étoit plus habile dans le commerce, que dans la profeſſion des armes qu'il n'avoit jamais exercé. C'eſt ce qui fut cauſe qu'il ſe rendit ſi aiſément. Par cette priſe, nous nous ſommes rendus les maîtres de la navi-

gation, & de tout le commerce de la riviere de *Sainte-Thereſe.*

La riviere de *Sainte-Thereſe* étoit tout-à-fait priſe dès le mois d'Octobre, à trois ou quatre lieues au-deſſus du fort, où il y a des Iſles, qui en rendent le canal plus étroit: mais on ne commença à paſſer deſſus, vis-à-vis le fort, que le 13 Novembre. La riviere de *Bourbon* ne fut tout à-fait priſe que la nuit du 23 au 24 Janvier 1695. Depuis ce tems-là, nous paſsâmes deſſus la glace pour aller au *Poli*, les glaces commencerent à ſe briſer dans la riviere de *Sainte-Thereſe*, le 30 Mai, & le 11 Juin ſeulement dans la riviere *Bourbon*. Le 30 Juillet, nous nous embarquâmes pour aller avec nos deux vaiſſeaux en rade, à l'entrée de la riviere *Sainte-Thereſe*, & y attendre les vaiſſeaux Anglois, qui ont coutume d'y venir vers ce tems-là; mais nous les attendîmes inutilement.

Il y a ſept ou huit nations différentes qui ont rapport au fort, & il y en eſt bien venu en traitte, cette année 1695, trois cens canots ou davantage. Les plus éloignés, les plus nombreux, & les plus conſidérables, ſont les *Aſſi-*

ñiboëls, & les *Kriqs*, ou autrement les *Kiriſtirinons* : il n'y a même que les langues de ces deux nations là à apprendre. La langue des *Kriqs*, qui eſt *Algonquine*, & celle des Sauvages les plus voiſins du fort, eſt la même, à quelques mots près, & quelque peu de différence dans l'accent. La langue des *Aſſiniboëls* eſt fort différente de celle-ci, elle eſt la même que celle des *Scioux*. On prétend même que ces *Aſſiniboëls* ſont une nation *Sciouſe*, qui s'en eſt ſéparée, il y a déja long-tems, & qui depuis lui fait continuellement la guerre. Les *Kriqs*, & les *Aſſiniboëls*, ſont alliés enſemble, ils ont les mêmes ennemis, & entreprennent les mêmes guerres. Pluſieurs *Aſſiniboëls* parlent *Kriqs*, & pluſieurs *Kriqs*, *Aſſiniboëls*.

Les *Kriqs* ſont plus nombreux que ces derniers, & leur pays plus vaſte ; ils s'étendent juſques vers le lac ſupérieur, où pluſieurs vont en traitte. J'en ai vû qui ont été au ſault de *Sainte-Marie*, à *Michili*, *Makinak*, & même juſqu'à *Mont-Réal*. La riviere de *Bourbon*, va juſqu'au lac des *Kriqs* : il faut d'ici vingt, ou vingt-cinq jours pour y aller, & il

en faut trente-cinq, ou quarante, pour aller chez les *Aſſiniboëls*.

Ces Sauvages ont le corps bien fait, ils ſont grands, robuſtes, alertes, endurcis au froid, & à la fatigue. Les *Aſſiniboëls* ont de grands traits ſur le corps, qui repréſentent des ſerpens, des oiſeaux, & diverſes autres figures, & qu'ils s'impriment. En ſe piquant la peau avec de petits os pointus, & en rempliſſant ces piqûres de pouſſiere de charbon détrempé. Ils ſont tranquilles, & paroiſſent avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* ſont plus vifs, toujours en action, toujours danſans ou chantans. Les uns & les autres ſont braves, & aiment la guerre. On compare les *Aſſiniboëls* aux Flamands, & les *Krigs* aux Gaſcons : leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux nations. Ces Sauvages n'ont point de villages, ni de demeure fixe. Ils ſont toujours errans & vagabonds, vivans de leur chaſſe & de leur pêche. L'été néanmoins ils s'aſſemblent ſur des lacs, où ils ſont deux ou trois ; & enſuite ils vont ramaſſer de la folle avoine, dont ils font leur proviſion.

Les Sauvages qui ſont plus proches d'ici, ne vivent que de leurs chaſſes ; ils courent continuellement dans les bois, ſans s'arrêter dans aucun endroit, ni l'hyver, ni l'été, ſinon quand ils font bonne chaſſe ; car pour lors ils cabannent là, & y demeurent juſqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils ſont ſouvent contraints de paſſer trois ou quatre jours ſans prendre aucune nourriture, faute de prévoyance. Ils ſont comme les autres, endurcis au froid, accoutumés à la fatigue, mais du reſte ils ſont lâches, timides, fainéans, groſſiers, & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui eſt de la religion qu'ils profeſſent, je crois qu'elle eſt la même que celle des autres Sauvages. Je ne ſaurois encore dire bien préciſément en quoi conſiſte leur idolâtrie. J'ai ſû qu'ils ont des eſpeces de ſacrifices : ils ſont grands Jongleurs, ils ont comme les autres l'uſage de la pipe, qu'ils appellent *calumet* : ils font fumer le ſoleil, ils font auſſi fumer les perſonnes abſentes ; mais je ne peux rien dire de certain ſur les idées qu'ils peuvent avoir de la divinité. Ils ſont extrêmement ſuperſtitieux, fort débauchés, & ils vivent dans la poligamie.

§. I.

Température de la Baye de Hudſon.

LE fort eſt ainſi qu'on l'a dit vers le cinquante-ſeptieme degré de latitude, ſitué à l'embouchure de deux belles riviere, mais la terre y eſt ingrate ; c'eſt un pays marécageux, & rempli de *ſavannes*. Il y a peu de bois, & il y eſt très-petit. Du fort, à plus de trente à quarante lieues, il n'y a point de bois franc. Cela vient ſans doute des grands vents de mer qui ſoufflent ordinairement, des grands froids, & des neiges qui y ſont preſque continuelles. Dès le mois de Septembre le froid commence, & il y eſt déja aſſez grand pour remplir les rivieres de glaces, & les gêler même quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de Juin ; mais le froid ne ceſſe pas pour cela.

Il eſt vrai qu'il y a dans ce tems-là des jours forts chauds, car il y a peu de milieu entre le grand chaud & le grand froid ; les vents du nord qui ſont fréquens, diſſipent bientôt cette premiere chaleur : & ſouvent après avoir ſué le matin, on eſt gelé ſur le ſoir. La neige y reſte huit à neuf mois ſur la terre ; mais elle n'eſt pas fort haute, & elle n'a guè-

res que deux ou trois pieds de hauteur.

Ce long hyver, quoiqu'il ſoit toujours froid, ne l'eſt cependant pas toujours également. Il y a ſouvent, à la vérité, des froids exceſſifs, pendant leſquels on ne ſe montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui n'en ayent des marques : & un Matelot entr'autres y a perdu les deux oreilles : mais auſſi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'eſt qu'on n'y voit point de pluie, & qu'après certain tems de neige, & de poudrerie, (c'eſt ainſi qu'on appelle une petite neige qui s'inſinue par tout,) l'air y eſt net & clair ; ſi j'avois à choiſir de l'hyver ou de l'été de ce pays, je ne ſais lequel je prendrois ; car dans l'été, outre que les chaleurs y ſont brûlantes, qu'on y paſſe ſouvent d'un grand chaud à un grand froid, & qu'on y a rarement trois beaux jours de ſuite ; il y a encore tant de *maringuoins* ou *couſins*, que vous ne ſauriez ſortir ſans en être couvert & piqué de tous côtés. Ces moucherons ſont ici en plus grand nombre, & plus gros qu'en *Canada* : ajoutez que les bois ſont pleins d'eau, & pour peu qu'on y pénetre, on en a ſouvent juſqu'à la ceinture.

Quoique le pays ſoit tel qu'on vient de le repréſenter, on peut cependant y vivre aiſément ; les rivieres ſont pleines de poiſſons, la chaſſe y eſt abondante tout l'hyver, il y a une grande multitude de perdrix ; nos gens en ont bien tué vingt mille. Le printems & l'automne, on y trouve auſſi une multitude prodigieuſe d'oies, d'outardes, de canards, & d'autres oiſeaux de riviere. Mais la meilleure chaſſe eſt celle du caribou ; elle dure toute l'année, & ſur-tout au printems, & dans l'automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois & davantage. Les caribous reſſemblent aſſez aux daims, à leurs cornes près. Les Matelots, la premiere fois qu'ils en virent, en eurent peur, & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns, & ces Matelots imiterent bientôt leurs exemples.

Outre les nations qui viennent en traitte à la riviere de *Sainte-Thereſe*, il y en a encore d'autres qui ſont plus au nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les *Ikoviriniouckſ*, qui ſont environ à cent lieues d'ici, mais ils ont guerre avec les Sauvages du pays, & n'ont point de com-

merce avec le fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à côté des *Ikovirinioucks*, une autre grande nation qui leur eſt alliée : on les appelle les *Alimouſpiqui*. C'eſt une nation nombreuſe : elle a des villages, & s'étend juſques derriere les *Aſſiniboëls*, avec qui elle eſt preſque toujours en guerre.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

TABLE

Des Chapitres & des Matieres contenues dans les troiſieme & quatrieme Volumes.

TROISIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE de Marſeille à Conſtantinople.

§. I.

Obſervations ſur ce que cette derniere Ville renferme de curieux, page 1
Notice de la Ville de Meſſine, 2.
Poiſſons appellés Soufleurs, poiſſons volans, 4
Cérigo, Iſle, anciennement Cythère, 5
Mer de l'Archipel, ou mer Egée. ibid.
Détail des curioſités de Conſtantinople, 9
Obſervations ſur la langue Turque, 14

§. II.

Détail de quelques uſages religieux & civils des Turcs, 17

§. III.

Deſcription du Ramazan ou Carême Turc, 21

§. IV.

Voyage de Conſtantinople en Perſe par les Iſles de Scio, Rhodès, Chypre, par les Villes de Laodicée & d'Alep, & par les déſerts de l'Arabie, 24
Coloſſe de Rhodes, 27
Figure d'un dragon monſtrueux conſacrée à la mémoire d'un Chevalier de Rhodes, 29
Notice de la Ville d'Alep, 34
Idem de Scadarone, 36
Communications établies entre ces deux Villes par des pigeons, 37
Route d'Alep en Arabie, 39
Bagdat ou Babylone, ſa ſituation; révolutions quelle a eſſuyée, 45

CHAPITRE II.

Voyage de Perſe.

§. I.

Remarques ſur la Ville de Babylone & ſur ſa ſituation, page 48
Preuve que Bagdat eſt l'ancienne Babylone, 52

Changemens que cette Ville a eſſuyés anciennement, 56

§. II.

Tour de Babel ou de Babylone, 57

§. III.

Suite du voyage de Perſe, 59
Effets terribles d'un vent brûlant, 60
Itinéraire de Bagdat en Perſe, 61
Ouvrages curieux portés à Japahan par des Jéſuites Allemands, 68
Serpentine, pierre qui attire le venin, 70
Hiſtoire intéreſſante d'un Prince Tartare appellé Dom Carlos, élevé par le fameux Boſſuet, 71
Du Royaume de Perſe; ſa diviſion, 81
Productions de la Province de Chirvan, anciennement l'Albanie, 82
Animaux de la Perſe, 84
Chaſſe des Perſans au Faucon, 87

§. IV.

De la mer Caſpienne, 89
Fleuves qu'elle reçoit; opinions au ſujet de la décharge de cette mer, 90
Raiſons qui font penſer qu'elle tombe dans le Golphe Perſique, 91

Induſtrie des Perſans pour procurer des eaux à leurs terres, 92
Différens noms de la mer Caſpienne, 95
De la Ville d'Iſpahan, & de ce qu'elle renferme de curieux, ibid.
Situation de cette Ville, ſon climat, ſon étendue, 96
Ses Bazards ou Marchés, ſes Faux-bourgs, 100
Tour des Cornes, curioſité de cette Ville, 102
Du Tchar-Bagh, ou Cours, eſt un des plus beaux du monde, 103
Des places d'Iſpahan, 106
Salle des Ambaſſadeurs, 108

§. V.

De la Ville de Tauris, 109
A été long-tems le théâtre de la guerre entre les Perſans & les Turcs, 112
Maniere de voyager en Perſe, 114
Avanture arrivée à un Prince Georgien, 116
Itinéraire de Perſe en Arménie, 119
Pays d'Abraner, contrée la plus fertile de l'Arménie, 123

§. VI.

Ville d'Erivan, ſes noms anciens,

Capitale de l'Arménie Perſane, 125

§. VII.

De la montagne d'Ararat & du fameux Monaſtere d'Edchiniadzin, 128, 131

§. VIII.

Ville de Derbend en Perſe ſur la mer Caſpienne, 133

§. IX.

De la Ville de Chamaki, 134

§. X.

Voyage en Perſe par la Georgie, 135
Uſage établi en Perſe au ſujet des Ambaſſadeurs, 137
Obſervations ſur la beauté du ſexe de Georgie, & ſur les déſordres qu'elle occaſionne, 141
Itinéraire de la route de Georgie à Iſpahan, 142
Notice de Com, de Kachan, & du commerce de ces Villes, 148
Idem de la Ville d'Hamadan, 152
Force extraordinaire d'un Turc, 153

§. XI.

Obſervations ſur le caractere & les mœurs des Perſans, 154

§. XII.

Administration de la justice en Perse, 156

§. XIII.

Gouvernement politique de la Perse, 158
Noms des grands Officiers de cette Couronne, 160

§. XIV.

Religions des Persans, 161
Différence des Persans & des Turcs, 163

§. XV.

Maisons des Orientaux, leur ameublement, 165

§. XVI.

Repas des Persans, leurs alimens ordinaires, 168
Forces, richesses, & commerce des Persans, 172
Forces maritimes, 173

§. XVII.

Révolutions arrivées en Perse au commencement de ce siecle, 177

Ambaſſade ſinguliere qui produit un bon effet, 186
Thamas Kouli-Kan prend le commandement de l'armée Perſanne, & rétablit l'autorité Royale, 197
Kouli-Kan leve l'étendart de la révolte, & uſurpe le ſceptre de ſon maître, 212
Différentes expéditions heureuſes de Kouli-Kan, 214
Avantage conſidérable qu'il remporte ſur les Turcs, 222
Complaiſance politique qu'il a pour les Turcs, & qui procure la paix, 225
Cérémonie ſinguliere contre les Sectateurs d'Omar, où un Européan joue un rôle, 226
Kouli-Kan établit la tolérance dans la Perſe, 229
Portrait de cet uſurpateur, 234
Deſpotiſme qu'il exerce, 235

§. XVIII.

Expédition de ce Prince dans l'Empire Mogol, 237
Exagération des Jéſuites dans la relation de cette affaire, 239
Dures conditions qu'il impoſe à l'Empereur Mogol, 245

Kouli-Kan fait son entrée à Delhy, & y fait battre monnoie, 255
Magnificence du Trône que Kouli-Kan enleve, 257
Massacre qu'il ordonne sur un faux bruit, 258
Détail des effets emportés par Kouli-Kan, 263
Faste des Gouverneurs des Provinces de l'Empire Mogol, 264
Traitte conclue entre Kouli-Kan & l'Empereur Mogol, 266
Départ de Kouli-Kan de Delhy, valeur numéraire des effets enlevés à Delhy, 269
Guerres civiles qui déchirent la Perse, 270
Les grands Seigneurs de Perse sont aussi fourbes que ceux d'Europe, 274

§. XIX.

Cérémonial usité à la réception des Ambassadeurs en Perse & lorsque le Souverain sort de son Palais, 275

CHAPITRE III.

Voyage de M. Poncet, Médecin François en Éthyopie.

§. I.

Route du Caire à Sennar, 284
Royaume de Sudan, voisin de celui de Sennar, 290
Dora, grain dont on fait du pain en Afrique, 293
Royaume de Dongola, tributaire de Sennar, 296
Maniere particuliere de traverser le Nil, 298
Usages du Roi de Sennar, 302
Exécution des criminels, dans ce Royaume, 304
Prix des denrées, monnoies qui y ont cours, 305

§. II.

Climat du Royaume de Sennar, caractere & usage de ses habitans, 306

§. III.

Retour de Sennar en Éthyopie, 309
Arbres remarquables par leur grosseur, par leurs fruits, 312
Usage de recevoir les Étrangers sur les Frontieres du Royaume, 318

§. IV.

Réception que l'Empereur d'Éthyopie fait à M. Poncet, 320

Observations sur la Cour de cet Empire & sur les peuples, 323
Notice de Gondar, Capitale de l'Éthyopie, 330
Étendue & division de cet Empire, 335
Autorité de l'Empereur, 336
Climat d'Éthyopie, 338
Sa fertilité, ses productions végétales, 339
Animal extraordinaire, 340
Erreur des Européans sur la couleur & les traits des Éthyopiens, 343
L'Empereur d'Éthyopie s'appelle Jesus, 244
Description du Nil, 350
Hypopotames, maniere de leur donner la chasse, 352

§. V.

Religion des Éthyopiens, 355
Retour de M. Poncet au Caire, 362
Superstition des Éthyopiens au sujet des malades, 366
Itinéraire d'Éthyopie au Caire, 367
Royaume de Tigra, a pour Capitale Divarna, 371
Avanture de l'Empereur d'Éthyopie,
Pays de la Reine de Saba, 375
Usage des Éthyopiens envers les morts, 377

Prodige rapporté par M. Poncet, 382
Origine du Caffé, notice de cette plante, 386
Superſtition des Mahométans, 388
Gedda, Ville d'Arabie, 390
Entrepriſe du Roi de la Mecque, 391
Différens noms de ce Prince, 392
Tombeau de la Mere du genre humain, 393
Monaſtere du Mont-Sinaï, 396
Sa deſcription, 397
Arrivée de M. Poncet à Suez & au Caire, 400

Fin de la Table du troiſieme Volume.

TABLE

Des Chapitres, Paragraphes & Matieres du quatrieme Volume.

QUATRIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

DE l'Amérique, page 1

§. I.

Amérique Mérédionale. Du Pérou, ſa ſituation, ſon étendue, 2
Province de Paraguai, 3
Idée que s'en étoit formé l'illuſtre Monteſquieu, 4
Voyage d'un Capucin au travers du Paraguai, 5
Nombre prodigieux des beſtiaux qui ſont dans les plaines du Pérou, 8
Maniere dont les peuples du Paraguai ſont gouvernés au ſpirituel & au temporel, 10
Origine des peuplades de ces habitans, formées par les Jéſuites, 20

Herbe du Paraguai, 22
Montagnes du Pérou, appellées Cordillieres ou Cordelieres, 27
Mendoza, ville du Chili, 28
Sant-Iago, Capitale du Chili, 31
Notice de Lima, Capitale du Pérou, 33

CHAPITRE II.

Voyage à la Chine par le Détroit de Magellan & la mer du Sud. Erreur des Géographes sur l'étendue de la Terre de Feu, & sur le Cap de Hornes, 36
Découverte des Eſpagnols dans la Terre de Feu, 39
Détail ſur l'affreux tremblement de Terre arrivé à Lima & à Callao dans le Pérou, nombre des perſonnes péries dans ce déſaſtre, 49
Notions d'un peuple barbare appellé Eſcharos, voiſin du Paraguai, 54
Établiſſement d'une peuplade par un Jéſuite, 57

§. I.

Obſervations géographiques & phyſiques ſur le Paraguai. Cenſure de la conduite des Jéſuites dans ce pays. Im-

positions qu'ils levent sur les habitans.
Herbe du Paraguai. Arbre qui la porte, 64
Réponses des Jésuites à la critique de l'anonyme, 66
Histoire de la découverte du Paraguai, 68
Témoignage de Dom Ulloa, savant Espagnol, en faveur des Jésuites, 70
Leur justification contre leurs ennemis, 76

§. II.

Guaranis, beauté de leur langage, animaux de leur pays, 77

CHAPITRE III.

Du pays appellé Chaco, & des Chiriguanes. Origine de ces peuples; description de leur vie, de leurs mœurs & usages, 80
Situation de Chaco, 81
Émigration des Chiriguanes qui fondent un établissement, 82
Caractere de ces peuples, 85
Leur croyance au sujet de l'immortalité de l'ame, 89

CHAPITRE IV.

Province & Nation des Chiquites.

§. I.

Sa description géographique, 92
Son climat, ses productions, 95

§. II.

De la langue des Chiquites, leur portrait, leurs maladies, leurs remedes, 96
Priere en langue Chiquite, 97

§. III.

Conduite civile des Chiquites, leurs mariages, leurs habitations, leurs occupations, 101
Point de vestige de culte chez les Chiquites, 105

§. IV.

Route des Mamelus, du Brésil dans les terres, 106

CHAPITRE V.

Des Mamelus, & de la nation des Manacicas, 113

§. I.

Origine des Mamelus; leurs Villes, leurs brigandages, idem.

§. II.

Des Indiens Manacicas, de leur pays, & de ſes productions, 117

§. III.

Maniere de conſtruire leurs Villages; occupation de ces Manicicas; leur Gouvernement, 119

§. IV.

Des différentes nations voiſines des Manacicas, & de leurs mœurs & uſages religieux, 122
Idée que ces nations ont de Dieu, 124
Ce qu'ils croyent au ſujet de l'ame, 129
Exemple d'une ſuperſtition ſinguliere, 131

CHAPITRE VI.

Voyage ſur le fleuve Paraguai, notions des contrées qu'il arroſe, & des peuples qui habitent ſes bords, 134

CHAPITRE VII.

Pays des Moxes ; ſes productions différentes ; nations qui l'habitent, 142
Animaux qu'on y voit, 144
Ce qu'ils racontent d'un animal appellé Ocorome, 145
Drogues médécinales que produit cette contrée, 149
Enterremens des Moxes, 152
Miniſtres qui leur ſervent de Prêtres, 153
Cérémonies auxquelles ils préſident, 154
Baures ; peuples, plus civiliſés que les Moxes, 156
Pays des Amazônes, voiſin des Baures, 157

CHAPITRE VIII.

Deſcription du fleuve Maragnon ou des Amazônes, 158
Établiſſement fait ſur les bords de ce fleuve, 162

CHAPITRE IX.

De la Guianne & de l'Iſle Cayenne, 164

Sa description géographique, & différens peuples qui l'habitent, 166
Missions que les Jésuites y ont établies, 168
Détails sur la Guianne & sur ses différens peuples, 169
Autres détails sur la même contrée, & sur des peuples inconnus, 172
Coussanis, peuple très-barbare de la Guyanne, 180

CHAPITRE X.

Relation de la prise du Fort d'Ouy-apok, près de l'Isle de Cayenne, par un Corsaire Anglois en 1744, 183

§. I.

Maniere dont se fait la vente des Negres à Cayenne. Ce que c'est que le Marronnage. 188
Maniere dont on traite les Negres Marrons, 191

CHAPITRE XI.

Isle de Saint Domingue.

§. I.

Son climat; histoire de sa découverte, & de sa dépopulation, 193

Incommodités de cette Isle, causées par la grande chaleur, 194
Désordres causés à Saint Domingue lors de sa découverte, 199
Fidélité exemplaire d'un Roi Indien, allié des Castillans & des Espagnols, 204.
Cruautés horribles de ces Européans, 206
Réduction des habitans naturels de Saint Domingue à l'esclavage, 208
Zele du fameux Las-Casas pour la liberté des Indiens, 210
Foiblesse de quatre Religieux Hieronomites, nommés Commissaires dans ce différend, 211
Mouvemens que se donne le vertueux Las-Casas en Europe pour faire rendre justice aux Indiens, 213
Plaidoyer de l'Evêque de Darien contre les Indiens, 216
Réponse admirable de Las-Casas, 217

§. II.

Notions des différens établissemens Européans dans l'Isle Saint Domingue, 223
Ville du Cap ; sa peinture ; notice de différens quartiers de l'Isle, 226

CHAPITRE XII.

Iſle de Cuba, 236

CHAPITRE XIII.

Du Mexique.

§. I.

Situation de cette contrée ; Villes qu'elle renferme, 238
Peinture de la Ville de Mexico, 242

§. II.

Voyage du Mexique à la mer du ſud ; notice d'Apulco, port du Mexique, 244

CHAPITRE XIV.

De la Louiſiane, du fleuve Miſſiſſipi, & des peuples qui habitent ces contrées, 248
Climat de la Louiſiane, ſes productions, 254
Cire de la Louiſiane, 256
Cruauté des Natchés, 257
Akanſas ; nation Sauvage, 258
Pays des Illinois, ſon climat, 259

Ses productions dans le genre végétal & animal, 260
Idem. *Dans le genre minéral*, 262
Nations du Missouri, 264
Trait d'esprit d'un Chef Sauvage, 265
Sévérité exercée par ce Chef, 266

CHAPITRE XV.

Des Sauvages Natchés, & de tout ce qui concerne leurs usages civils & religieux, 269
Culte des Natchés ; leur temple, 270
Leurs cérémonies religieuses, 272
Despotisme du grand Chef des Natchés, 274
Étrange cérémonie de ces peuples à la mort du grand Chef & des personnes de la famille Royale, 275
Nombre des personnes qui composent la nation des Natchés, 278
Fête qu'elle célebre tous les ans avec une grande solemnité, 279
Usage singulier envers les nouveaux mariés, 282
Usage des Chefs dans une occasion de guerre, 284
Maniere dont une armée de Natchés fait route & campe, 285

Dangers que courent les Médecins des Natchés, 289
Avantage de cet uſage, 290
Autre eſpece de Jongleurs qui diſtribuent le beau & le mauvais tems, 291
Uſages des Natchés envers les morts, 292
Maniere dont ces peuples reçoivent les Ambaſſadeurs, 293
Détail des excès commis par les Natchés dans un établiſſement François, 297
Vengeance qu'on en tira, 300
Tchactas, nation alliée des François, 301
Profanation de ces peuples, leur caractere, 302
Chikagon, Chef des Illinois, vient à Paris, & reçoit un préſent de Madame la Ducheſſe d'Orléans, 303
Peinture ſinguliere qu'il fait de Paris, 304

CHAPITRE XVI.

Notions de différens peuples du Canada, de la Louiſiane, & des contrées voiſines, avec des exemples du génie de leurs langues, 305

Raiſonnement ſingulier des Sauvages, adreſſé aux Miſſionnaires, 311
Tour particulier à la langue de ces peuples, 314
Traduction d'une Hymne latine, en langue Abnakiſe, Huronne, Illinoiſe, 316
Outaonacks, nation très-ſuperſtitieuſe, 319
Différentes familles qui s'y diſtinguent parmi elle, 321
Maniton, divinité des Illinois, 324
Cérémonial uſité dans leur feſtin, 327
Occupations de leurs femmes, 329
Abondance des vivres dans le pays des Illinois, 330
Moyen dont ils ſe ſervent pour ſe faire une réputation, 332
Le Chriſtianiſme porte le nom de priere parmi les Sauvages, 325
Harangue d'un Commandant Anglois aux Sauvages, 338
Leur réponſe, & leur déclaration de guerre, 339
Autre harangue du Gouverneur de Boſton pour annoncer la paix aux Sauvages, 343
Leur réponſe, 344

CHAPITRE XVII.

Voyage de la Baye de Hudſon ; notions des peuples qu'elle renferme ; climat de cette contrée, 354

§. I.

Température de la Baye de Hudſon, 370

Fin de la Table du quatrieme Volume.

APPOBATION.

J Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit, ayant pour titre : *Mémoires Géographiques, Phyſiques & Hiſtoriques des différentes contrées d'Aſie, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19 Août 1766.

l'Abbé GRAVES.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé le Sieur DURAND, neveu, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Mémoires Géographiques, Phyſiques & Hiſtoriques des différentes contrées d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *dix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere

dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde-des-Seeaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte-

Normande & Lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le premier jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 989, fol. 31, conformément aux Réglemens de 1723. A Paris, ce 7 Octobre 1766.

GANEAU, Syndic.

CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

ABRÉGÉ de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, par feu M. l'Abbé *Racine*, nouvelle édition, corrigée & augmentée de notes, par M. *Rondet*, 13 *vol. in*-4°.

. . . Le même, 15 *vol. in*-12. *reliés.* 57 l.

Anecdotes ou Mémoires hiſtoriques & critiques des Reines & Régentes de France, par le même, 8 *vol. in*-12, *reliés en* 4. 12 l.

Abrégé des dix Livres d'Architecture, *de Vitruve*, 1 *vol. in*-12. avec figures, 2 l. 10 ſ.

Amuſemens de la Raiſon, par M. l'Abbé *Séran de Latour*, *vol. in*-8°. 1752. 5 l.

Beaux Arts (Les) réduits à un même principe, par M. l'Abbé *Batteux*, *in*-8°. 1 *vol.* 5 l.

. . . Les mêmes *in*-4°. 1 *vol.* 12 l.

Code Militaire, de *Briquet*, nouvelle édition corrigée & augmentée des nouvelles Ordonnances, avec une table des matieres, 8 *vol. in*-12. 1761. 20 l.

Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiecle, par M. *Duclos*, de l'Académie Françoiſe, 1 *vol. in*-12. nouvelle édition 1766. 2 l. 10 ſ.

. . . *du même*, Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire du XVIII ſiécle, 1 *vol. in*-12. 2 l. 10 ſ.

Eliſabeth, Roman en forme de Lettres, par

Madame *Benoît*, 4 *vol. in*-12, 1766, *brochés*, 5 l.

Ecole de l'amitié, (L') Roman, 2 *vol. brochés.* 2 l.

Eſſais Hiſtorique & Philoſophique ſur les principaux ridicules des différentes Nations, par M. *G. Dourx*, *in*-12, *broché*, 1766. 1 l. 10 ſ.

Elémens de l'Hiſtoire de France, depuis l'établiſſement de la Monarchie, juſqu'à la fin du Regne de Louis XIV. 2 *vol.* 1767, ſous Preſſe. 6 l.

Eſſais ſur l'amélioration des Terres, *de Patulo*, *in*-12. 1. *vol.* 2 l. 10 ſ.

Eſſais ſur l'Education de la Nobleſſe, par M. le Chevalier de *** 2 *vol. in*-12. 5 l.

. . . Le même *in*-4°. 2 *vol.* 15 l.

Eſſais ſur les paſſions & leurs caracteres, *in*-12, 2 *vol.* La Haye, 1747. 5 l.

Expoſition du Calcul Aſtronomique, pour ſervir d'introduction à l'intelligence de la connoiſſance des tems, par M. *de Lalande*, de l'Académie Royale des Sciences, 1. *vol. in*-8°. *broché*, Imprimerie Royale. 3. l.

Explications des découvertes philoſophiques, de M. le Chevalier *Newton*, par M. *Maclaurin*, de l'Académie Royale de Londres, trad. de l'Anglois, par M. *Lavirotte*, *in*-4°. *fig. relié.* 10 l.

Hiſtoire de la réunion de la Bretagne à la France, où l'on trouve des anecdotes ſur la Princeſſe Anne, fille de François II. dernier Duc de Bretagne, femme des Rois Charles VIII & Louis XII, par M. l'Abbé *Irail*, 1 *vol. in*-12. 1764. 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire du *Miniſtere* du Chevalier *Robert Wal-*

poll, devenu Miniſtre d'Angleterre, & Comte d'Oxford, 3 *vol. in*-12. 1764. 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, ou des négociations qui ſe firent à Munſter & à Oſnabrug, pour établir la paix entre toutes les Puiſſances de l'Europe, compoſée principalement ſur les mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France, par le Pere Bougeant, nouv. édit. 3. *vol. in*-4°. 1766. 30 l.

Hiſtoire de Miſſ Honora, ou le vice dupe de lui-même, Roman *trad. de l'Anglois*, 4 *vol. in*-12. *brochés*, 1766. 6. l.

Hiſtoire naturelle & civile de la Californie, contenant une deſcription exacte de ce pays, de ſon ſol, de ſes montagnes, lacs, rivieres & mers, de ſes animaux, végétaux, minéraux, & de ſa fameuſe pêcherie de perles; les mœurs de ſes habitans, leur religion, leur gouvernement & façon de vivre, avec leur converſion au Chriſtianiſme; un détail des différens voyages & tentatives qu'on a fait pour s'y établir, & pour reconnoître ſon Golfe du côté de la mer du Sud, enrichie de la Carte Géographique du pays & des mers adjacentes, 3 *vol. in*-12, 1767, *ſous Preſſe*. 9 l.

Hiſtoire abrégée des Inſectes, par M. Geoffroy, Docteur en Médecine, 2. *vol. in*-4°. avec 25 figures en taille-douce, 1764. 24 l.

Hiſtoire des quatre dernieres années du regne de la Reine Anne d'Angleterre, contenant les négociations de la paix d'Utrecht, & les démêlés qu'elle occaſionna en Angleterre, Ouvrage Poſthume du Docteur Jonathan Swift, Doyen de S. Patrice en Irlande, publié ſur un manuſcrit corrigé de la propre

main de l'Auteur, & traduit de l'Anglois, 1 *vol. in*-12. 1764. 2. l. 10 ſ.

Lettre de M *** à M. l'Abbé *** Profeſſeur de Philoſophie en l'Univerſité de Paris, ſur la néceſſité de faire entrer un Cours de Morale dans l'éducation publique, *broché.* 12 ſ.

Lettre d'Affi à Zurac, 1766. *in*-12. 1 l. 10 ſ.

Mémoires du Chevalier de Gonthieu, 2. *vol. in*-12, 1766. 2 l. 8 ſ.

Mémoires Géographiques, Phyſiques & Hiſtoriques des différentes contrées d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, connues par les Miſſionnaires Jéſuites; extrait du Recueil des Lettres Edifiantes & des Miſſions du Levant, par M. *de Surgy*, 4 *vol. in*-12. 1767. 12 l.

Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens Romains, dédiée à S. A S. Monſeigneur le Duc de Chartres, par M. *d'Anville*, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & de celle des Sciences de Péterſbourg, Secrétaire de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans, ſuite de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, *in*-4°. 1 *volume.* 12 l.

Œuvres de M. de Maupertuis.

Aſtronomie Nautique, *in*-8°. 1 *vol.* 4 l.

Diſcours Académiques, *in*-12. 1 *vol.* 2 l.

Lettres, *in*-12. 1. *vol.* 2 l.

Eſſais de Coſmologie, *in*-8°. 1. *vol.* 2 l.

. . . *idem*, *in*-8°. grand papier. 2 l. 10 ſ.

Eſſais de Philoſophie morale, *in*-8°. 1 *vol.* 2 l.

Vénus phyſique, *in*-12. 1. *vol.* 2 l.

Ecole Militaire, compoſée paar ordre du Gouvernement, 3. *vol. in*-12. *veau.* 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Stadhoudérat, depuis ſon origine juſqu'à préſent, 2 *vol. in*-8°. 5 l.

Hiſtoire du Parlement d'Angleterre, nouvelle édition revue, corrigée & augmentée, 2 *vol. in*-8°. 1761. 5 l.

Plagiats, *de Jean-Jacques Rouſſeau*, Citoyen de Genève, 1766. *in*-8°. 5 l.

Principes & uſages des dixmes, par *de Jouy*, 1 *vol. in*-12. 2 l. 10 ſ.

Querelles littéraires, ou mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la République des Lettres, depuis Homère juſqu'à nos jours, par M. *l'Abbé Yrail*, 4 *vol. in*-12, ſous preſſe. 10 l.

Recherches ſur la Population des Généralités d'Auvergne, de Lyon, de Rouen, & de pluſieurs autres Provinces & Villes du Royaume, avec des Réflexions ſur la valeur du bled, tant en France qu'en Angleterre, depuis 1674, juſqu'en 1764, par M. *Meſſence*, Receveur des Tailles de l'Election de Saint Etienne, *in*-4°. *relié*. 8 l. 10 ſ.

Regles pour former un Avocat, nouvelle édition, conſidérablement augmentée, par M. *Boucher d'Argis*, Avocat au Parlement, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Recueil de différens Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle, par M. *Deſlandes*, 3 *volumes in*-12. 7. l. 10 ſ.

Texte de la Coutume de Normandie, avec des Notes ſur chaque article; on y a joint les obſervations ſur les uſages locaux de la Province de Normandie, & les articles & Placités du Parlement de Rouen, par M. N. *** 1766, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

On trouve chez le même Libraire tous les Ouvrages de M. l'Abbé Nollet.

HAG 2015176